

MAYURQA

UNIVERSIDAD DE BARCELONA

MAYURQA

MAYURQA

Miscelánea de Estudios Humanísticos

UNIVERSIDAD DE BARCELONA

FACULTAD DE PALMA DE MALLORCA

FUNDADOR:

Angel Raimundo Fernández y González

DIRECTOR:

Alvaro Santamaría Arández

VICE-DIRECTOR:

Bartolomé Barceló Pons

JEFE REDACCION:

Sebastián Trias Mercant

REDACTORES:

Santiago Sebastián López
Guillermo Rosselló Bordoy
Alfredo Gómez Barnussell
Fernando Sánchez Marcos
Juan Miralles Monserrat
Catalina Cantarellas Camps
Alberto Quintana Peñuela
Francisco Díaz de Castro

SECRETARIA ADMINISTRATIVA:

José Florit Bauzá

Dirección postal:

Gregorio Marañón, s/n.

Revista MAYURQA

Facultad de Filosofía y Letras

Apartado 598

Palma de Mallorca (España)

Suscripción anual:

España 200 ptas.

Extranjero 3'5 \$

UNIVERSIDAD DE BARCELONA

MAYURQA

Miscelánea de Estudios Humanísticos

XI

FACULTAD DE FILOSOFIA Y LETRAS

PALMA DE MALLORCA

1974

PROHIBIDA LA REPRODUCCION
SIN AUTORIZACION PREVIA

Depósito Legal: P. M. 911 - 1969

ESTUDIOS

Aspects Intrenationaux de Majorque durant les derniers siècles du Moyen Age

par CHARLES-EMMANUEL DUFOURCQ
professeur à l'Université de Paris

Ce n'est pas une étude exhaustive que je présente ici¹. Je me bornerai à donner des exemples caractéristiques de l'intérêt considérable que présentait au moyen âge la base navale et commerciale majorquine pour les marins et les marchands de toutes les parties de la péninsule ibérique, pour tous ceux du bassin méditerranéen occidental et singulièrement pour ceux d'Italie; en effet, l'Italie fut la grande zone économique du monde méditerranéen occidental des quatre ou cinq derniers siècles du moyen âge; et il existait en son sein des foyers divers à orientations et activités souvent concurrentes. L'utilisation de Majorque par les Italiens est donc particulièrement intéressante à étudier. Mais je ne me limiterai pas à eux; c'est vers tous les marchands «non-catalans» —c'est à dire non sujets de la Couronne d'Aragon ou de ses annexes— que je me tournerai pour préciser le trafic fait par eux à Majorque, durant les trois derniers siècles du moyen âge, en choisissant de préférence mes exemples dans le XIV^e siècle, à cause de ses aspects contrastés et discutés.



Chacun sait que l'emplacement des Baléares est le motif premier de l'intérêt que présente Majorque pour les contacts entre l'Europe occidentale et l'Afrique du nord-ouest c'est à dire le Maghrib, ou encore entre Sicile ou Sardaigne et Catalogne ou Languedoc, et aussi entre la France, la Provence, l'Italie centrale et septentrionale d'une part, le Levant espagnol, l'Andalousie, le détroit de Gibraltar et ses au-delà, d'autre part. En outre l'excellent port naturel en eau profonde, au long duquel se trouve la capitale de Majorque ne peut que faire

¹ Les points essentiels de cet article ont été exposés par l'auteur dans une conférence qu'il a prononcée en espagnol le 13 juillet 1973 en l'*Estudio General Luliano*, à Palma, dans le cadre d'une «Table Ronde d'Histoire Majorquine, organisée par une mission universitaire américaine dirigée par le prof. Norman Holub, du *Dowling College*.

de ce point précis des Baléares un emplacement privilégié sur la côte sud de cette grande île².

Or, dans la cadre et dans le prolongement du mouvement que nous appelons souvent «la renaissance du XI^e siècle», les Occidentaux reconquirent peu à peu la Méditerranée sur les Arabes ou, pour mieux dire, sur les Musulmans; ce fut une reconquête pacifique dans une large mesure: ils s'enhardissaient sur mer; en devenant ou redevenant des commerçants entreprenants, ils constatèrent l'importance des Baléares pour la navigation et le commerce méditerranéens. Pisans et Génois ont ainsi utilisé Majorque dans leurs liaisons et leur trafic avec les empires hispano-africains des Almoravides et des Almohades, aux XI^e et XII^e-XIII^e siècles, quand l'île était encore musulmane.

Après 1230, c'est à dire après la *reconquista* de la plus grande des Baléares, Génois et Pisans continuèrent à la fréquenter. Dès 1230-1233, Jacques le Conquérant confirma à ces deux «nations» le statut privilégié dont elles jouissaient dans l'île (droits de commerce, de résidence et de possession d'un fondouk-consulat)³. Mais l'une des données majeures des relations internationales du monde méditerranéen aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles a été, nous le savons tous, la concurrence, voire l'hostilité belliqueuse, entre Gênes et Barcelone. Cette rivalité détermina une inclination catalane que l'on entrevoit assez bien: détourner de Majorque les Génois, ou plutôt ne pas les laisser utiliser trop facilement ce port et ce marché. Mais cette tendance, si elle fut tenace, se masqua le plus souvent dans la pratique, à cause de nécessités faisant loi: dans une grande mesure, malgré la dure concurrence catalano-génoise, Barcelone, Majorque et Gênes trouvaient avantage à réaliser entre elles un certain trafic. De plus, chacun le sait, l'histoire politique de la Couronne d'Aragon fut mouvementée: le royaume de Majorque fut longtemps un Etat indépendant ou quasi-indépendant, parfois même en lutte ouverte contre la confédération continentale catalano-aragono-valencienne; la rivalité entre la branche aînée de la Maison de Barcelone et sa branche cadette régnant à Majorque comme à Perpignan et à Montpellier, était doublée, sous-tendue peut-être, ou même alimentée par une compétition très vive entre marchands barcelonais et marchands majorquins,

² Jacques HEERS, dans plusieurs de ses travaux, a insisté sur cette excellence du port de Majorque, «carrefour essentiel de la mer occidentale»: dans son *Gènes au XV^e siècle*, par exemple, il montre comment l'île, «grand entrepôt des produits africains» était aussi «le grand entrepôt du commerce génois en Méditerranée occidentale» (nouv. éd. —Flammarion — Paris, 1971, p. 313: 2^eme Partie, chap. 3, IV:2: *D'orient en Flandre*).

³ SANTAMARIA ABANDEZ, *Mallorca del Medioevo a la Modernidad*, (in MASCARO PASARIUS, *Historia de Mallorca*, Palma, 1970), separata pp. 48-50; et Id., *Aspectos del reino de Mallorca (ibid.)*, Palma, 1972), p. 106.

voire même entre ceux-ci et les Valenciens, ainsi qu'on en trouve un écho dans un conte de Francesc Eiximenis qui, s'il fut écrit vers 1390-1400, évoque le temps du roi Sanche (1311-1324)⁴. Cela permet de comprendre que vers 1276-1285 et 1293-1313 (époques où régna effectivement sur Majorque un souverain autre que le roi d'Aragon) les Gênois furent facilement bien accueillis dans la grande île, sauf lorsqu'il y eut une tension directe entre Gênes et Majorque; en 1306, en 1317 et en 1337-1339, furent conclus des traités entre le monarque majorquin et Gênes⁵. Au contraire, quand le roi d'Aragon, comte de Barcelone et roi de Valence fut en même temps roi de Majorque, les Barcelonais purent plus souvent ou plus systématiquement contrecarrer les Gênois dans les Baléares, dans la mesure où la concurrence de ceux-ci était inquiétante pour le système économique de l'« empire catalan ». Quant aux Italiens autres que les Gênois, ils utilisèrent Majorque comme port et comme marché plus ou moins facilement, et ce, en partie, en fonction de trois données: l'évolution des rapports entre Gênes, Barcelone et Majorque, les vicissitudes des relations entre Gênes et le centre économique auquel appartenait chaque groupe italien, enfin l'essor progressif de Florence. Autrement dit, dans l'histoire de l'utilisation de Majorque par les Italiens se discerne assez aisément une sorte de fil conducteur, simple d'abord puis double: la rivalité entre Gênes et Barcelone, accompagnée ensuite par la rivalité entre Barcelone et Florence.

Aussi convient-il d'étudier d'abord la présence et les activités des Gênois à Majorque, ensuite celles des autres Italiens, enfin celles des autres étrangers.

— I. LES GÉNOIS ET MAJORQUE.

Le cas génois se situe à la lumière du trait directeur que je viens de signaler. Gênes a pu tout particulièrement profiter de Majorque dans deux types de conjoncture: d'une part, en général — mais pas toujours — quand la Couronne de Majorque était distincte de la Couronne d'Aragon; d'autre part, au temps où Majorque dépendait directement du roi d'Aragon quand la rivalité géno-barcelonaise n'était pas trop vive.

1.^o) *La fréquentation des ports baléares par les bateaux génois.* Le premier trait qui prouve que Majorque fut un centre d'intérêt majeur pour les

⁴ Le conte «*Del mercader desconvent*»: in EIXIMENIS, *Contes i Fables*, éd. Els Nostres Classics, Barcelona, 1925, Contes, XXIV, pp. 72-74.

⁵ Archivo Histórico de Mallorca, Pergaminos 33 et 52. Le traité de 1305 (= 1306) a été publié par VICH SALOM et MUNTANER, *Documenti regni Majoricarum*, Palma, 1945, p. 90, doc. n.^o 720; cf. SEVILLANO COLOM, *Mercaderes y navegantes mallorquines* (in MASCARO PASARIUS, *Historia de Mallorca*, Palma, 1971), pp. 494-495.

Génois, est l'utilisation par eux de son port. On a conservé quelques registres majorquins où sont inscrits les droits d'ancrage acquittés par les bateaux étrangers arrivant dans le port; ces registres ont été analysés par le regretté archiviste majorquin Joan Pons et mon compatriote et collègue Marcel Durliat⁶; grâce aux cinq comptes annuels conservés qui sont échelonnés entre 1321 et 1340, on peut dresser le petit tableau suivant:

Année	Nombre de bateaux génois arrivés à Majorque
1321	11
1330	6
1340	22

Remarquons qu'en 1321 et 1330, Majorque tout en étant indépendante, n'était pas en mauvais termes avec Barcelone, tandis qu'en 1340 il y avait rupture déclarée entre la Couronne d'Aragon et le royaume de Majorque; il n'est donc pas étonnant — nous retrouvons là notre «fil conducteur» — que le trafic génois à Majorque ait été particulièrement actif en cette année. Quant aux deux autres années pour lesquelles sont conservés ces comptes d'ancrage — 1324 et 1332 — elles ne connurent pas ou guère d'arrivées de bateaux génois à Majorque⁷.

Encore convient-il de ne pas méconnaître que l'absence d'arrivées de bateaux génois à Majorque ne signifie pas forcément une absence totale de trafic génois aux Baléares, car Minorque et Ibiza aussi étaient fréquentées par des marchands et des marins étrangers, surtout Ibiza, l'un des grands marchés méditerranéens du sel, où les Génois étaient parmi les acheteurs les plus actifs⁸. Ce négoce du sel se combinait d'ailleurs parfois avec des opérations commerciales à Majorque même: en 1372, par exemple, le navire du Génois Gaufredo Pança alla débarquer du vin à Majorque puis charger du sel à Ibiza⁹.

⁶ DURLIAT et PONS I MARQUES, Recherche sobre el moviment del port de Mallorca en la primera meitat del segle XV, dans *VI Congreso de Historia de la Corona de Aragón (Cagliari, 1957)*, Madrid, 1959, p. 245-263, particulièrement le tableau de la page 350 où est indiqué le nombre des bateaux génois ayant fait escale à Majorque en 1321, 1330 et 1340.

⁷ *Ibid.*, pp. 347 et 350: en 1324 sont signalés 33 bateaux italiens dont 28 spécifiés vénitiens; et en 1332 44 bateaux vénitiens et 6 pisans, le total des bateaux italiens pour cette année, 1332 formant, nous disent les auteurs, 12^{1/2} du chiffre total des vaisseaux étrangers arrivés cette année, ce chiffre total étant 444: il y eut donc, en 1332, 3 ou 4 bateaux italiens autres que les 6 pisans et les 33 vénitiens.

⁸ Cf. HEERS, *Gènes (op. cit., supra, n. 2)*, p. 254.

⁹ Archivo de la Corona de Aragón, Cancillería, Reg. 4431, f.^o 13 v.^o.

Les alternances que l'on entrevoit dans les séries annuelles d'arrivages de bateaux génois à Majorque et dans les autres ports majorquins voisins s'expliquent, bien entendu, par divers facteurs, les uns politiques, les autres économiques. Il est vraisemblable que certaines années aucun vaisseau génois n'alla ni à Majorque ni en aucun autre port baléaire, non seulement à cause de guerres ou de ruptures géno-aragonaises, mais même lors de l'indépendance majorquine: en effet si la concurrence souvent feutrée mais réelle entre Barcelonais et Majorquins rapprochait ceux-ci des Génois, il n'en est pas moins certain qu'il y eut aussi concurrence entre Majorque et Gênes; de surcroît des actes de piraterie étaient plus d'une fois commis par des marins de l'une ou l'autre de ces villes aux dépens de citoyens de l'autre. Les rapports entre Gênes et le royaume indépendant de Majorque furent donc parfois tendus, par exemple entre 1320 et 1324 ou encore de 1329 à 1337¹⁰. Voilà les diverses limites qui apparaissent à la fréquentation du port majorquin par les vaisseaux de Gênes.

2.º) *Majorque, point d'appui du grand négoce international des Génois.*

Un second point contribue à bien caractériser l'importance qu'avait Majorque pour Gênes: la portée internationale du trafic sur le marché baléaire. En effet, ce n'est pas simplement pour faire des importations ou des achats à Majorque et à Ibiza, que les bateaux génois arrivaient dans les eaux baléares. Comme port et comme centre d'affaires, Majorque était pour eux relais et entrepôt dans leur grand négoce, aussi bien pour leur trafic avec la Flandre, que pour leurs échanges avec l'Occident musulman.

Pour ce qui est du rôle joué par Majorque sur la route commerciale entre Gênes et la Flandre, on sait par les comptes d'ancre que plusieurs des bateaux génois qui firent escale à Majorque en 1321 venaient de Flandre ou y allaient¹¹; encore la mention du pays de provenance ou de destination n'est-elle indiquée sur ces registres que parfois et comme par hasard; il est donc possible que certains autres bateaux génois qui y figurent aient été aussi sur la route maritime de la Flandre lors de leur escale majorquine. Il en était encore ainsi au siècle suivant: Jacques Heers nous a fait connaître le voyage effectué en 1445 par le navire du Génois Pietro Embrono qui, parti de Pera, se rendit en Flandre et

¹⁰ Cf. DURLIAT et PONS I MARQUES, *Reverques (op. cit., supra n. 6)*, pp. 359 et 362; SEVILLANO COLOM, *Mercaderes (op. cit., supra n. 5)*, p. 491. La guerre qui se fit de 1330-31 à 1335-36 entre la Couronne d'Aragon et Gênes se répercuta sur les relations entre Gênes et Majorque: cf. Josefina MUTGE, *El consell de Barcelona en la guerra catalano-genovesa durant el reinado de Alfonso IV. Anuario de Estudios Medievales* 1. 2 Barcelona 1965 pp. 229-256. Je rappelle que 1339 fut au contraire l'année d'un traité d'amitié entre Gênes et Majorque (cf. *supra* n. 5).

¹¹ DURLIAT et PONS I MARQUES, *Reverques (op. cit., supra n. 6)*, pp. 351-352.

à Brême en passant par Majorque¹³.

Quant à l'utilisation de Majorque par les Génois en relations commerciales avec les pays musulmans occidentaux, elle est aussi bien connue, remontant à l'époque où les Baléares étaient une partie du *Dar el-Islam* et se poursuivant après 1230. En janvier 1281, par exemple, le navire du Génois Benso Ceba passa par Majorque, alors qu'il allait dans le port marocain d'Alcutia (Ghassassa)¹⁴. D'une manière générale, sur toutes les places maghribines, Majorquins et Génois eurent parfois l'occasion de s'entraider contre leur communs concurrents barcelonais: en 1284, des Génois habitant à Majorque étaient fidèles-seurs de Majorquins partant commercer à Alger¹⁵; vers 1300-1310, des Majorquins, qui refusaient d'avoir comme consul à Bougie le consul des Barcelonais¹⁶ confiaient en commande à des Génois les marchandises qu'ils envoyaient dans cette ville¹⁶; en 1330, deux marchands de Gênes, Ludovico Embraci et Giacomo Serrallo, arrivèrent de Bougie à Minorque sur un bateau majorquin¹⁷; en 1372, la *coca* du Génois Pietro Benedeti fit étape à Majorque alors qu'elle allait à Alcutia-Ghassassa¹⁸; à l'automne 1406, un navire génois repartit de Majorque pour un port de la Berbérie centrale: Ténès¹⁹; à l'automne 1413, la *nau* du Génois Polo Stafio fit escale à Majorque, alors qu'elle naviguait vers Malaga²⁰; etc...

3.9) *L'implémentation génoise à Majorque.* Un troisième trait important et significatif apparaît à travers la documentation: les Génois furent solidement installés sur le marché majorquin, surtout au temps de l'indépendance, mais aussi à mainte reprise lors de l'unité aragono-majorquine. Cette installation n'était certes pas d'une solidité inaltérable, mais elle fut un trait usuel du système économique génois et de la politique majorquine.

¹³ HEERS, *Gênes, op. cit., supra* n. 2), p. 233.

¹⁴ Archivo Hist. de Mallorca, Real Patrimonio, Licencias per barques vol I (1283-1284), f.° 1 v.°; acte publié par DU FOURCQ, *Recueil de documents concernant les relations des pays de la Couronne d'Aragon avec le Maghrib, de 1212 à 1323* (thèse complémentaire de doctorat d'Etat), Paris, Sorbonne, 1965 (dactylographié), t. I, p. 317, doc. n.° 253.

¹⁵ *Ibid.*, (Licencias..., vol. I, f.° 1), *Recueil*, t. I, p. 318, doc. n.° 254.

¹⁶ Cf. DU FOURCQ, *L'Espagne catalane et le Maghrib*, Paris, 1965, p. 120.

¹⁷ Arch. Hist. de Mallorca, Reales Cédulas, vol. I, f.° 3; acte publié par DU FOURCQ, *Recueil* (op. cit., supra n. 13), t. II, pp. 717-719, doc. n.° 515; les citoyens de Majorque Ober-to de Alexandria, Ardini de Passa et Ogali Matalaf avaient comme «commandités» à Bougie en 1302 les Génois Simone et Giovanni de la Barcha.

¹⁸ Arch. Hist. de Mall., Supplicationes, vol. XIII, f.° 65, acte du 17 septembre 1331.

¹⁹ SANTAMARIA ARANDEZ, *Olto de Proveda, in Hispania*, t. 25, Madrid, 1965, et separata, p. 76.

²⁰ Arch. Hist. de Mall., Real Ptro., n. 3327 — Reebudes de 1406/1409, f. 32 v.°/3.

²¹ *Ibid.*, n. 3329 — Reebudes de 1413-1416, f. 34.

Des sociétés commerciales génoises eurent des antennes à Gênes, telle une société de Quinto en 1319²¹. Tant à la fin du XIV^e siècle qu'au début du XV^e, le consulat génois fut un élément important des structures de l'île²². Et surtout voici la donnée essentielle: en ce temps, notamment en terre d'Espagne, et à Majorque en particulier, pour avoir les titre et qualité de «citoyen» d'une ville, il suffisait d'y résider depuis un certain temps et d'y posséder domicile ou propriété, ou d'y avoir sa famille, ou d'y avoir établi le centre de ses affaires ou un centre de ses affaires, une sorte de «siège social», le tout devant être reconnu et constaté comme suffisant par les autorités municipales; or, précisément, on relève dans les actes d'assez fréquentes mentions de «Génois, citoyens de Majorque». C'était par exemple le cas en 1284 d'Andriolo de Bolasco, Assalto de Quinto, Giovanni Benigno et Emanuele Rapallo²³; c'était en 1313 le cas de «*Galterius Cassissa, Januensis, civis Maioricarum*»²⁴. La coopération maritime et commerciale entre Gênes et Majorque se faisait singulièrement bien par l'intermédiaire de ces hommes bénéficiant des deux nationalités, dirions-nous aujourd'hui, *mutatis mutandis*. Rien peut-être n'est plus remarquable à cet égard qu'un acte de décembre 1315 faisant mention d'une *coca* majorquine «*quam ducebat Enselmus Daurerio, Januensis, civis Maioricarum*»²⁵.

Cette implantation et cet enracinement de Génois à Majorque ont créé des confusions et entraîné des polémiques: il y a un débat sur le cartographe majorquin Dulcet ou Dulcert, de la première moitié du XIV^e siècle, qui serait, d'après certains le cartographe génois Dalorto²⁶. Quant à la fameuse controverse sur les origines — génoises, majorquines — des Colomb ou Colóm ou Colombi ou Colombo, c'est à dire sur Christophe Colomb, Cristoforo Colombo, Cristóbal Colón, elle est encore plus révélatrice.

4.⁰ *Conclusion sur l'utilisation de Majorque par les Génois.* Les trois grands faits que je viens de rappeler — fréquentation de Majorque par les bateaux génois, rôle joué par cette place dans les grands circuits commerciaux de Gênes, incrustation de Génois dans cette ville — sont des traits très nets lors de l'indépendance, mais ils sont aussi des données de la réalité méditerranéenne avant ces temps d'indépendance et après eux. Dans l'ensemble donc, la grande base baléare fut un point d'appui essentiel pour l'économie génoise,

²¹ SEVILLANO COLON, *Mercaderes* (op. cit. supra n. 5) p. 496.

²² Cf. une lettre du marchand de Prato, Francesco Datini publiée par Iris ORIGO, *Le marchand de Prato*, Paris, 1959, p. 123; et *infra*, n. 78.

²³ Actes cités supra n. 13 et 11.

²⁴ Arch. Hist. de Mall., Reales Cédulas, vol. III, f. 110; acte publié par AGUILO in *Boletín de la Sociedad Arqueológica Luliana*, vol. XV, Palma, 1915, p. 231.

²⁵ Arch. Hist. de Mall., Reales Cédulas, vol. III, f. 151; acte publié par DU FOURCQ, *Recueil* (op. cit. supra, n. 13), t. IV, p. 1783, doc. n. 1180.

²⁶ Cf., par exemple, CARACI, *Italiani e Catalani nella primitiva cartografia*, Roma, 1960; et REY PASTOR et GARCIA CAMABERO, *Cartografía mallorquina*, Madrid, 1960.

chaque fois que le profond antagonisme géno-catalan ne s'incarna pas en un conflit déclaré.

Dans l'état actuel de la documentation, nous ne suivons pas encore parfaitement les vicissitudes des relations entre Gênes et Majorque. On constate des ruptures d'ordre «événementiel», aux graves répercussions économiques, par exemple en 1351 lors de la conclusion d'une alliance aragono-vénitienne contre Gênes²⁷, et en 1353 quand les Génois et — en principe — tous les autres Italiens de la zone située au nord des États de l'Église furent expulsés des pays de la Couronne d'Aragon²⁸, ou encore sinon en 1372 (moment où des incidents créés par des pirates furent assez vite surmontés) du moins en 1374, une nouvelle guerre éclatant alors entre Gênes et la Couronne²⁹. Mais les ruptures totales furent toujours relativement brèves, et il y eut souvent une réelle amélioration des rapports géno-aragonais, par exemple vers 1372-1373 puis vers 1385-1390, amélioration se concrétisant parfois en des traités tels ceux de 1386 et de 1403³⁰. Cela facilitait l'utilisation de Majorque par les Génois se livrant au grand négoce vers les pays lointains, dont nous avons déjà rappelé la continuité³¹, mais il y avait aussi un négoce direct entre les Baléares et Gênes, par exemple en 1372³², en 1393³³, en 1409³⁴ etc... Le plus curieux peut-être est de noter que c'était tantôt le roi d'Aragon lui-même, tantôt les Majorquins, qui tentaient de surmonter les vieilles causes de méfiance ou d'opposition. En 1373 par exemple, c'est Pierre le Cérémonieux qui intervint auprès du gouverneur de Majorque pour que celui-ci fît cesser les nombreuses «malices et manœuvres dilatoires» que des Majorquins mettaient en pratique pour empêcher que justice fût rendue à un Génois, Pietro Clerici qui était devenu un «familier» du monarque³⁵. Et en 1451 au contraire, ce sont les populations des Baléares qui réagirent à un moment où Alphonse le Magnanime envisageait de restreindre

²⁷ Cf. DE NEGRI, *Storia di Genova*, Milano, 1963, p. 130.

²⁸ Cf. CAPMANY, *Memorias... sobre Barcelona*, éd. du XVIII^e s., t. II, p. 79.

²⁹ SANTAMARIA ARANDEZ, *Orto de Proveda* (op. cit., supra n. 18) p. 79.

³⁰ Pour l'évolution générale, cf. DEL TREPPO, *I mercanti catalani nel secolo XV*, 2me éd., Napoli, 1972, pp. 261 sq. Pour les années 1385-1390, cf. SANTAMARIA ARANDEZ, *Mallorca en el siglo XI* (I Simposi de Historia Medieval, Madrid, 1969) *Anuario de Estudios Medievales*, t. 7, Barcelona 1970-71 pp. 206 et 211.

³¹ Cf. supra n. 12, 13, 19, 20, etc...

³² Cf. supra n. 9.

³³ SANTAMARIA ARANDEZ, *El reino de Mallorca en la primera mitad del siglo XV* (IV Congreso de Historia de la Corona de Aragón) Palma de Mallorca, 1955 p. 32.

³⁴ La *nav* du Génois Giacomo Passeta repartit de Majorque pour Gênes; Arch. Hist. de Mall., Real Patr., n. 3.626 — Recludes de 1408-1409, f. 17 v./1.

³⁵ Arch. de la Cor. de Aragón, Cancillería, Reg. 1431, f. 178 r./2; acte du 2 mai 1373; ce Génois faisait partie de la *familiaritas* du roi.

les activités commerciales étrangères dans ses États, ces Baléares protestant tout spécialement à cause du fléchissement auquel était ainsi exposé le négoce génois dans l'archipel³⁶.

L'intérêt que présente l'étude de ces nombreuses alternances qui brochent sur les tendances profondes et les dévient parfois, apparaît à travers l'oeuvre magistrale de notre collègue italien Mario Del Treppo pour le XV^e siècle³⁷. Il y a là une voie de recherche toujours à approfondir, insuffisamment explorée encore pour le XIV^e. Contentons-nous ici de le remarquer et cherchons maintenant à éclairer d'autres cas italiens, parallèlement au cas génois.

*
**

—II. LES PISANS ET MAJORQUE.

Le cas de Pise est assez simple: durement frappée par Gênes dans le dernier quart du XIII^e siècle, Pise ne se releva jamais complètement et finit par être annexée à l'État florentin au début du XV^e; ces avatars sont bien connus. Pise n'en conserva pas moins une incontestable vitalité commerciale et des ambitions économiques tout au long du XIV^e. Vieux rivaux des Génois, les Pisans étaient déjà installés à Majorque au temps de la domination musulmane, comme je l'ai déjà rappelé³⁸. On comprend donc assez bien que pour diverses raisons les liens entre Pise et Majorque ne se soient jamais beaucoup relâchés, sans pourtant avoir été d'une intensité considérable; et ce, à cause du déclin même de Pise. Que sait-on de précis sur ces liens?

1.^o) *Le trafic de bateaux pisans dans le port de Majorque.* Ce trafic maritime se connaît surtout grâce aux quelques registres majorquins du droit d'ancrage: en 1332, six bateaux pisans arrivèrent à Majorque; en 1340, trois, tenus d'ailleurs comme «florentins», sans doute à cause des marchandises qu'ils transportaient³⁹. Notons aussi que par le registre de 1393, qui donne des renseignements sur des départs de Majorque et qu'a analysé Aivaro Santamaria, on connaît un voyage de Majorque à Pise en cette année 1393⁴⁰.

2.^o) *Majorque, point d'appui pour le commerce pisan avec la péninsule ibérique et le Maghrib.* Diverses données sont très significatives à cet égard. Je signalerai d'abord un fait isolé mais facile à replacer dans le contexte écono-

³⁶ Cf. HEERS, *Gênes (op. cit., supra n. 2)* p. 253.

³⁷ *Op. cit., supra n. 30.*

³⁸ Cf. *supra* n. 3.

³⁹ DURLIAT et PONS I MARQUES, *Recherche, (op. cit., supra n. 6)* pp. 350-351.

mique méditerranéen général: en 1331, la *coca* du Pisan Vaneccio de la Barba passa par Majorque et par Ibiza où elle chargea du sel puis repartit des Baléares pour le port tunisien de Bône⁴¹. Et voici maintenant un faisceau de données sur l'année 1371, qu'Alyaro Santamaria a déjà eu l'occasion de signaler d'après les archives majorquines⁴² mais sur lesquelles renseigne aussi l'*Archivo de la Corona de Aragón*; elles forment un ensemble extrêmement significatif: en juillet de cette année 1371, alors que tout départ de bateau de Majorque était interdit par le roi d'Aragon — Pierre le Cérémonieux — qui voulait avoir tous ses bateaux sous la main en vue d'une action en Sardaigne, plusieurs autorisations spéciales de départ pour Pise ou Livourne furent données par le souverain lui-même, en dérogation à l'interdiction édictée. Certes, le roi donna facilement ces autorisations car c'est à Livourne précisément qu'il voulait rassembler sa flotte pour passer en Sardaigne. Nous n'en avons pas moins là la preuve de l'intérêt que Majorque présentait pour les Pisans. Qu'on en juge.

En date du 4 juillet, le roi autorisa à sortir du port de Majorque aussi bien les bateaux majorquins en partance directe pour Pise que les bateaux devant partir soit pour Peñíscola soit pour Honein ou Tunis ou tout autre port maghribin situé entre ces deux villes, afin de charger dans ce port valencien ou sur un de ces points de la côte africaine, des marchandises destinées à Pise⁴³. Le 7 juillet, le souverain octroya une autorisation complémentaire: le Majorquin Pere Ça Font put partir avec son navire, le *Santa-Maria*, pour le port marocain d'Alcudia (Ghassassa), et de là pour Tunis, d'où il devait ensuite se diriger vers Pise⁴⁴. Le 31 juillet enfin, toujours à titre exceptionnel, deux autres navires majorquins eurent des autorisations de départ, l'un pour Honein, l'autre pour Alcudia-Ghassassa, d'où ils devaient l'un et l'autre se rendre à Livourne⁴⁵. Voilà qui prouve comment les Pisans commerçaient avec le pays valencien, le sultanat de Tlemcen et celui de Tunis-Bougie par l'intermédiaire de bateaux majorquins. Du même coup, voilà établi que le roi d'Aragon soutenait l'économie pisane — au moins à l'occasion. Il est évident que la vieille rivalité géno-catalane parallèle à l'hostilité géno-pisane n'était pas étrangère à cette attitude aragonaise. On découvre donc bien ainsi un ensemble cohérent de mesures s'intégrant dans le système antigénois cher à Barcelone et à la Cou-

⁴¹ SANTAMARIA ARANDEZ, *El reino de Mallorca (op. cit., supra n. 33)* p. 32.

⁴² Arch. Hist. de Mall., Guiatges, vol. I, f. 5 v.; et Real Patr., Recludes de 1331, f. 11 v.

⁴³ SANTAMARIA ARANDEZ, *Oficio de Provida (op. cit., supra n. 18)* pp. 67 sq.

⁴⁴ Arch. de la Cor. de Aragón, Cancilleria, Reg. 1130, f. 7 v. (acte publié ici en appendice: doc. n. 1).

⁴⁵ *Ibid.*, ff. 11 v. et 12 r. (en appendice: doc. n. 3).

⁴⁶ *Ibid.*, ff. 35 v. et 36 r. (en appendice: doc. n. 5). Paratient, pour Honein la *navi* de Pere Gallera et Nicolau Bertran, pour Alcudia celle de Guillem Rexach et Pere Pontiro.

roune d'Aragon⁴⁶.

3.^o) *L'implantation de Pisans à Majorque*. Par un procès de 1320, nous connaissons l'existence à Majorque d'un actif homme d'affaires pisan nommé «Vannius del Grillo», dit tantôt «*mercator pisanus, civis Maioricarum*», tantôt «*subditus regis Maioricarum et consul Pisanorum in Maioricis*»⁴⁷. Autrement dit, nous sommes ainsi en présence d'un cas semblable à celui des Génois citoyens de Majorque: ce Vanio Del Grillo était un marchand pisan, consul de Pise, c'est à dire consul des Pisans de Majorque, et il était en même temps authentique citoyen majorquin et tenu pour sujet du roi de Majorque.

4.^o) *Conclusion sur Pise et Majorque*. Dans l'ensemble malgré le problème sarde, les Pisans bénéficièrent d'un préjugé catalan favorable, dans la mesure où ils étaient de vieux ennemis des Génois. En 1303 puis en 1321, par exemple, des incidents créés par des pirates originaires les uns de Pise les autres de Majorque, furent facilement surmontés par des arrangements à l'amiable⁴⁸. Quand en 1353, Pierre le Cérémonieux interdit à tous les «Italiens» (c'est à dire aux Italiens des pays et villes situés au nord des États de l'Église, en Toscane et en Lombardie) de résider dans ses États et de se rendre dans ses ports, il excepta de cette interdiction les seuls Pisans⁴⁹. Par le livre de Claude Carrère sur Barcelone de 1380 à 1462, on se rend compte qu'une entente maritime et économique entre Pisans et Catalans se maintint au cours de ces décennies: on constate par exemple le départ de sept bateaux barcelonais pour Pise entre juin et octobre 1395 et sept autres départs analogues en novembre de cette même année, dont six au moins via Majorque⁵⁰. En 1401, à la différence des autres Toscans, les Pisans ne furent pas expulsés de l'île 50 bis, et vers 1402-1407, la société commerciale pisane d'Antonio di Simone Fauglia

⁴⁶ Pour ce qui est des bateaux autorisés à partir de Majorque pour Peñíscola et de là pour Pise, on en connaît un: la *coca* de Joan Torrabadal, *coca* à un limon (capitaine Joan Ça Vila). Cf. ici en appendice nos doc. nos. 2 (du 5 juillet), 4 (du 31 juillet) et 6 (du 1^{er} août). On connaît aussi deux bateaux qui furent autorisés en juillet-août à partir directement de Majorque pour Pise: celui de Guillem Roig (signalé par SANTAMARIA ARANDEZ, *Op. cit.*, supra n. 18 - p. 69; d'après un acte conservé à l'Arch. Hist. de Mallorca) et la *nav* de Barthoueu Sanyer (signalée *ibid.* et mentionnée aussi dans un acte de l'Arch. de la Cor. de Aragón, Cancillería, Reg. 1430, ff. 42 v. et 43 r.; ici en appendice, notre doc. n. 7).

⁴⁷ Arch. Hist. de Mallorca, Reales Cédulas, vol. VI, ff. 12 v., 13, 35 v. et 36; actes publiés par DE FOURCQ, *Recueil (op. cit., supra n. 13)*, t. 5, pp. 2033, 2033 et 2047; doc. n. 1.375, 1.379 et 1.388). Cf. SEVILLANO, *Mercaderes*, (op. cit., *supr.* n. 5), p. 191.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 191; lou établi en 1303; cf. *infra*, n. 206.

⁴⁹ Cf. Claude CARRÈRE, *Barcelone 1380-1462*, Paris, 1967, p. 581; *supra* n. 23; *infra* p. 68; et DEL TREPPO, *I mercanti*, (op. cit., supra n. 30) p. 263.

⁵⁰ CARRÈRE, *Barcelone*, (op. cit., supra n. 19) p. 537.

⁵¹ bis, Cf. *infra* n. 79.

y était active⁵¹. Au milieu du XV^e siècle, Pise se ravitaillait encore en produits maghrébins, au moins à l'occasion, par des bateaux catalans faisant escale à Majorque⁵². Nous sommes donc bien ici en présence d'une donnée sinon constante du moins très fréquente.



—III. FLORENTINS ET AUTRES ITALIENS DES ZONES CENTRALES (SIENNOIS, LUCQUOIS, PLACENTINS ET LOMBARDS).

L'histoire des rapports entre Majorque et Florence est liée en partie, bien entendu, à celle du trafic entre Majorque et Pise, mais elle est beaucoup plus complexe. Tentons de l'analyser.

Les Florentins ne comptant guère encore au temps où les Baléares étaient musulmanes, avaient à Majorque un enracinement moins ancien que Génois et Pisans; et quand ils commencèrent à révéler leurs aptitudes commerciales internationales, ils furent tenus par les Majorquins comme concurrents à écarter, au même titre que Siennois, Lucquois et Placentins, si bien que l'île se ferma aux sociétés commerciales de ces quatre «nations» italiennes dès 1269⁵³. Mais cela n'eut qu'un temps: l'intérêt que les uns et les autres pouvaient retirer du trafic masqua l'antagonisme, comme il arriva souvent dans les rapports géno-catalans.

1.^o) *Au temps de l'indépendance majorquine, des Bardì et des Peruzzi.* Les Florentins se firent assez vite une belle place sur le marché majorquin; ils y reçurent souvent un bon accueil, plus particulièrement peut-être lors de l'indépendance de l'île. Un procès de 1302 me semble significatif à cet égard: il fut intenté par un marchand de Florence, installé à Majorque, nommé Savino Romeo, contre un ex-baile de Majorque qui avait été en fonctions au temps où Jacques II d'Aragon n'avait pas encore rendu Majorque à son oncle et homonyme le roi Jacques de Majorque: le Florentin demanda à ce prince restauré la condamnation de l'ancien baile, parce que celui-ci avait pris au temps de l'intégration de l'île dans la Couronne d'Aragon, des mesures nuisant au commerce effectué par le plaignant⁵⁴. Il y a là une question qu'il serait peut-être

⁵¹ SEVILLANO, *Mercaueres* (*op. cit.*, supra n. 5) p. 497.

⁵² CARRERE, *Barcelona* (*op. cit.*, supra n. 49), p. 589.

⁵³ Arch. Hist. de Mallorca, *Liber de Privilegiis*, f. 26; cf. DURLIAT et PONS I MARQUES, *Reverques* (*op. cit.*, supra n. 6) p. 362.

intéressant de mieux connaître. En tout cas, entre Majorque indépendante et Florence, tout n'alla pas toujours bien, non plus. Loins de là! Il y eut même de violents orages.

L'un des plus violents se produisit en 1327-1328, confondant dans la même tormente comme en 1269, Florentins, Siennois, Placentins et Lucquois⁵⁵, dont on ne connaît pas encore très bien, à vrai dire, les activités antérieures, exception faite pour la société commerciale placentine d'Oberto Mustida, qui était implantée à Majorque en 1320⁵⁶. Cette expulsion de 1327-1328, bien que décidée par le conseil du roi majorquin Jacques III, était prise sous l'influence de la Couronne d'Aragon, puisque celle-ci avait adopté cette mesure dès 1326 contre ces quatre groupes d'Italiens⁵⁷. Mais le remarquable est qu'il y eut une exception, et de taille: de même que les facteurs des Peruzzi et des Acciaiuoli étaient alors autorisés à rester «provisoirement» à Barcelone⁵⁸, ceux des Bardi furent autorisés à rester à Majorque; l'an suivant, en 1329, la portée de cette exception se magnifia: les Bardi devinrent «citoyens de Majorque»⁵⁹. Des Florentins comptaient désormais autant que certains Génois ou Pisans dans la capitale baléare. Les rivalités à l'intérieur de la Toscane, et les concurrences au sein de Florence doivent être rapprochées de cette attitude ambiguë des Majorquins, qui en fait donnaient aux Bardi le monopole du négoce florentin dans l'île. Mais on découvre mal les secrets et sous-entendus de cette affaire, d'autant que l'exclusion générale des Florentins autres que les Bardi ne dura guère, tandis que ceux-ci eurent leur siège majorquin pillé et incendié dès 1330, sous le prétexte, peut-être exact, que leurs facteurs avaient prévenu de bateaux génois qu'un coup de main se préparait contre eux⁶⁰. Il est vrai que cet incident fut lui-même sans lendemain: l'activité de la grande compagnie florentine se poursuivit à Majorque⁶¹.

De son côté une non moins célèbre société de Florence celle des Peruzzi, s'implanta vite à Majorque: Francisco Sevillano nous a appris qu'elle avait en 1336 deux facteurs dans cette ville, les Florentins, Lupo Sardi et Tomasso Permi⁶²; ce n'était sans doute pas là une nouveauté: les Peruzzi étaient depuis

⁵⁴ Arch. Hist. de Mallorca Supplicationes, vol. II, ff. 34 sq.

⁵⁵ DURLIAT et PONS I MARQUES, *Recerques* (op. cit., supra n. 6) p. 362.

⁵⁶ SEVILLANO COLOM, *Mercaderes* (op. cit., supra n. 5), p. 496.

⁵⁷ Cf. SANCHEZ MARTINEZ, *Operaciones de los Peruzzi y Acciaiuoli. Anuario de Estudios Medievales*, vol. 7, Barcelona, 1970-1971, p. 284.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 286.

⁵⁹ DURLIAT et PONS I MARQUES, *Recerques* (op. cit., supra n. 6) p. 362.

⁶⁰ SEVILLANO COLOM, *Mercaderes* (op. cit., supra n. 5), p. 495.

⁶¹ On la suit bien notamment de 1333 à 1338: *ibid.*, p. 496.

⁶² SEVILLANO COLOM, *De Venecia a Flandes. Boletín de la Sociedad Arqueológica Luliana*, t. 33, Palma, 1968; et tiré à part p. 9.

rapports économiques avec la Sardaigne⁶⁴ et la Tunisie⁶⁵. Bardi et Peruzzi, au surplus, n'étaient pas les seuls Florentins installés à Majorque: vers 1340-1343 1295 en affaires avec les villes catalanes⁶³ et participaient notamment à leurs par exemple, commerçaient dans l'île certains de leurs compatriotes qui ne faisaient peut-être pas partie de leurs compagnies, tels Guido Gatini et Nicolo Ferrantini⁶⁶.

2.^o) *Dans la deuxième moitié du XIV^e siècle et au début du XV^e, au temps des Guardi et de Francesco Datini.* Que se passa-t-il après la réintégration du royaume de Majorque dans la Couronne d'Aragon (1343), après l'effondrement des Peruzzi (1343), celui des Bardi (1346) et la crise économique contemporaine de la Peste Noire? La Couronne et ses marchands ne voulerent-ils pas alors se débarrasser des ingérences italiennes? Dès 1343, en tout cas, un droit de marque fort élevé fut établi en faveur de Majorquins contre la compagnie florentine des Corsini et les Florentins en général; ce fut dur et long: cette marque était encore en application et prorogée en 1373⁶⁷. Et en 1353, comme je l'ai déjà dit⁶⁸, Pierre le Cérémonieux interdit le négoce dans les pays de la Couronne à tous les Italiens des villes et Etats sis au nord des Etats de l'Eglise, Pisans exceptés. Mais cette grande décision tourna court, et ce ne fut en fait qu'une brève suspension du commerce de ces Italiens.

Alvaro Santamaria et Francisco Sevillano nous ont appris que plusieurs compagnies florentines de la «nouvelle vague» furent actives à Majorque, notamment celle des Guardi, vers 1369-1373 au moins⁶⁹: dès 1369 les Guardi (Simone et Antonio) et leur associé Giovanni de Rigo reçurent la citoyenneté majorquine; en 1370, divers autres marchands florentins obtinrent la même qualité: Pacino Stozzi Miniato di Mateo, Baldulfo di Torino et Mateo di Bartholo Cassini⁷⁰. Je peux ajouter que par décision de Pierre le Cérémonieux prise en date du 10 février 1371, le marchand Maneto Bonsenyor, de San-Miniato,

⁶⁴ SANCHEZ MARTINEZ (*op. cit.*, *supra* n. 57) p. 287.

⁶⁵ *Ibid.*, pp. 287-289; en 1324, 1325 et 1326.

⁶⁶ En 1322: Arch. de la Corona de Aragón, Cartas Reales Diplomáticas, Jaime II —caja 39— n. 7096 (acte publié par DUFOURQ, *Recueil —op. cit.*, *supra*, n. 13— t. 5, p. 2319, doc. n. 1459). Cf. Id., *L'Espagne catalane et le Maghrib*, p. 48; et SANCHEZ MARTINEZ (*op. cit.*, *supra* n. 57) p. 299, n. 80, où il faut lire 1322 au lieu de 1332.

⁶⁷ DURLIAT et PONS I MARQUES, *Recerques (op. cit.*, *supra* n. 6) p. 362, n. 33.

⁶⁸ Arch. de la Corona de Aragón, Cancilleria, Reg. 1431, ff. 171 v. et 172; actes publiés ici en appendice, doc. n. 11 et 12.

⁶⁹ Cf. *supra* n. 28 et 49.

Mercederes, (*op. cit.*, *supra*, n. 5) p. 497; et ici en appendice notre doc. n. 10.

⁷⁰ SANTAMARIA ARANDEZ, *Ollo (op. cit.*, *supra* n. 18) p. 79; et SEVILLANO COLOM, janvier 1373). Sur les lous, cf. *infra* n. 205 sq.

⁷¹ SANTAMARIA ARANDEZ, *Ollo (op. cit.*, *supra* n. 18), p. 79 et p. 80, n. 213.

habitant à Florence, fut reconnu «citoyen de Majorque» et sujet du roi d'Aragon, dispensé à perpétuité — ainsi que ses facteurs — de tout droit de marque contre les Florentins, de tout *lou* et même de toute leude, tant à Majorque qu'en tout autre lieu de la Couronne⁷¹. Il acquérait ainsi des privilèges exorbitants, mais il n'était pas le seul Florentin ou «Italien» mis à l'abri de la règle commune: en 1372, par exemple, en partant pour la Flandre sur son navire à deux ponts, avec l'intention d'en rapporter des marchandises pour le compte de divers Florentins, Placentins et Lucquois, le Majorquin Francesc Asselm reçut du roi la promesse qu'aucune marque ne pourrait le frapper⁷²; autrement dit, ces marchands italiens étaient mis à l'abri des marques, bien qu'il y en eût alors une au moins en vigueur, théoriquement contre tous les Florentins⁷³. Rappelons aussi qu'à la fin du XIV^e siècle et au début du XV^e, le fameux marchand de Prato Francesco Datini avait une succursale fort active à Majorque⁷⁴. La présence italienne survivait donc aux crises

Toutefois, tant à travers certains actes que par la correspondance précisément de ce marchand de Prato, apparaissent les limites et les aspects «négatifs» de cette présence italienne: les Florentins n'avaient pas alors de consul propre aux Baléares; en effet, Datini plaçait ses facteurs à Majorque sous la protection du consul des Génois; et la continuité des rapports commerciaux n'engendrait pas de cordialité; Majorquins et Florentins ne s'appréciaient guère mutuellement, et il leur arrivait souvent de s'entr'accuser: en 1372, par exemple, Pierre le Cérémonieux écrivit aux autorités florentines, pour dénoncer avec énergie une escroquerie commise par des changeurs de Florence aux dépens de marchands majorquins qui y étaient allés vendre pour 40.000 florins de laines et autres marchandises⁷⁵. La même année, les autorités de Majorque mirent en état d'arrestation César di Gitardo, le facteur des Guardi à Majorque, dans des conditions tellement discutables que le roi Pierre s'en inquiéta, pensant que cette décision était arbitraire⁷⁶; en tout cas, les Guardi eurent désormais comme facteur à Majorque un Majorquin et non plus un Florentin⁷⁷. De son côté, vers

⁷¹ Archivo de la Corona de Aragón, Cancillería, Reg. 1431, ff. 126 v. et 127 (acte du 5

⁷² *Ibid.*, f. 76.

⁷³ Cf. acte cité *supra* n. 67.

⁷⁴ Federico MELIS, *Aspetti della vita economica medievale - Studi nell' archivio Datini*, Siena, 1962, p. 278.

⁷⁵ Archivo de la Corona de Aragón, Cancillería, Reg. 1430, f. 116.

⁷⁶ *Ibid.*, Reg. 1431, f. 63 v.; lettre de Pierre le Cérémonieux, du 14 octobre 1372, au gouverneur de Majorque, Olfo de Procida (publiée ici en appendice: doc. n. 10). Cf. SANTAMARIA ARANDEZ, *Olfo* (*op. cit.*, *supra* n. 18) p. 80, n. 213, qui signale cette arrestation d'après un acte de l'Archivo Historico de Mallorca paraissant indiquer, dit-il, que ce César «de Girardo» avait été détenu à la demande de ses associés (acte du 11 mai 1373).

⁷⁷ *Ibid.*, p. 80, n. 213: le Majorquin Jaume Tomas.

1400, Datini écrivait à l'un de ses nouveaux facteurs aux Baléares, un Florentin: «Ne fais confiance à personne dans ce pays; tous ses naturels sont des hommes mauvais. Le seul être digne de foi y est le consul des Génois; si tu as besoin de conseils, adresse-toi à lui»⁷⁸.

Ces phrases éclairent assez bien l'âpre atmosphère des rapports entre hommes d'affaires: les contacts devaient être parfois singulièrement difficiles, méfiants et hypocrites entre tous ces concurrents. Voilà qui explique la mesure d'expulsion et d'interdiction de commerce prise en janvier 1401 par le roi Martin d'Aragon contre tous les Italiens des zones toscanes et lombardes⁷⁹, mesure rappelant celles déjà prises en 1269 et en 1353⁸⁰.

3.º) *Conclusion.* L'évolution des rapports entre la Couronne d'Aragon et les Florentins et autres Italiens de Toscane et des régions avoisinantes est bien connue pour le cours du XV^e siècle, grâce surtout à Mario Del Treppo⁸¹; c'est dans le cadre de cette évolution que se situe la continuité, rarement intermittente, de leurs activités à Majorque.

Un acte d'avril 1402 nous démontre combien ces activités étaient appréciables et appréciées, malgré les tensions et les animosités; à cette date, les autorités de la ville et du royaume de Majorque exposèrent au roi Martin combien la présence de ces Italiens était «*bona e util al ben publich*» de l'île, et combien regrettable était l'interdiction de séjour et de négoce qui les frappait depuis quinze mois⁸². Cette requête fut suivie d'effet: j'ai relevé dans le registre majorquin de *Rebudes* de 1402 qu'en septembre de cette année un Florentin, Micer Michele Bastiano de Bartol, se trouvait déjà à Majorque et en expédiait à Valence deux esclaves musulmans qui lui appartenaient⁸³; de plus et surtout, à partir de décembre 1402, de nombreux marchands florentins reçurent des saufs-conduits du monarque barcelonais et reprirent leurs activités dans ses Etats; Mario Del Treppo en a donné une liste: Diamante Altobianco degli Alberti, Simone d'Andrea et Cristoforo di Bartolo, Averardo de Bardi, Filippo et Antonio di Lorino, les fils de Nicolo Mannelli, Andrea et Domenico de Pazzi,

⁷⁸ Iris IRIGO, *Le marchand de Prato*, Paris, 1959, p. 123.

⁷⁹ DEL TREPPO, *I mercanti* (op. cit., supra n. 30), p. 266: Génois et Pisans n'étaient pas frappés par cette mesure; les Italiens interdits étaient les Florentins, Lucquois, Siennois, Toscans et Lombards.

⁸⁰ Cf. supra n. 28, 49 et 53.

⁸¹ DEL TREPPO, *I mercanti* (op. cit., supra n. 30) pp. 261 sq.

⁸² *Ibid.*, p. 268; cf. supra n. 79.

⁸³ Archivo Histórico de Mallorca, Real Patrimonio, *Rebudes de 1402-1405/1*, f. 32; et n. 3.825 (= *Rebudes de 1402-1405/2*) 1er. folio des «*Exviles de Sarrahins*» v./10.

Bindo et Tommaso Piaciti, Luca del Sera et le fameux Francesco Datini⁸⁴. Effectivement, dans les années suivantes, plusieurs de ces marchands furent actifs à Majorque, non seulement Datini⁸⁵, mais aussi par exemple Andrea de Pazzi et Simone d'Andrea⁸⁶. D'autre part, Francisco Sevillano nous a révélé qu'on suit bien sur la place majorquine le négoce de la compagnie florentine Tommaso Binducci vers 1403-1407⁸⁷. Plus tard, au temps d'Alphonse le Magnanime, au grand mécontentement des Barcelonais, la force et la pression du capital toscan en « Espagne catalane » s'accrochèrent encore⁸⁸, jusqu'au jour de 1447 où un conflit du souverain avec Florence aboutit à une rupture⁸⁹ qui, après une paix éphémère conclue en 1450⁹⁰, rebondit de 1451⁹¹ jusqu'à 1455⁹², et créa en définitive une méfiance et une jalousie plus grandes encore que par le passé.

Et ce fut là la note dominante dans la seconde moitié du XV^e siècle.

*
**

—IV. LES ITALIENS DES ILES ET DES EXTRÊMITÉS PENINSULAIRES: NAPOLITAINS, SICILIENS, SARDES, VÉNITIENS.

--A. *Les Italiens des deux Siciles et de la Sardaigne.*

Dans l'ensemble, avant l'entrée dans l'« empire catalan », de la Sicile dès 1282, de la Sardaigne au XIV^e siècle, et du royaume de Naples au XV^e, mais ensuite aussi, à raison de l'implantation des hommes d'affaires catalans dans les deux royaumes de Sicile et en Sardaigne sitôt ces pays conquis, les marchands italiens de ces trois régions ne furent pas très actifs, semble-t-il, dans l'Espagne catalane en général, ni à Majorque en particulier. Ils y apparurent pourtant à diverses reprises, d'autant plus que les pays de la Couronne d'Aragon s'intéressèrent sans cesse à leurs grains⁹³, voire à leurs vins⁹⁴.

⁸⁴ DEL TREPPO (*op. cit., supra n. 30*), p. 270.

⁸⁵ Cf. *supra n. 74 et 78*.

⁸⁶ DEL TREPPO, *I mercanti*, (*op. cit., supra n. 30*) p. 273.

⁸⁷ SEVILLANO COLOM, *Mercaderes* (*op. cit., supra n. 5*) p. 497.

⁸⁸ DEL TREPPO, *I mercanti* (*op. cit., supra n. 30*) pp. 310 sq.

⁸⁹ *Ibid.*, pp. 320-323.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 327.

⁹¹ *Ibid.*, p. 329.

⁹² *Ibid.*, p. 336.

⁹³ Sur le blé sicilien: *ibid.*, pp. 361 et 366, n. 74 (en 1421 et en 1448); et SANTAMARIA ARANDEZ, *Mallorca del Medioevo* (*op. cit., supra n. 3*) pp. 236-237 (en 1455-1456); cf. *ibid.*, pp. 292-293. Sur le blé napolitain, *ibid.*, p. 322, n. 115 (en 1491). Sur le blé sarde, SANTA-MARIA ARANDEZ, *El mercado triguero de Mallorca en la época de Fernando el Católico. VI Congreso de Historia de la Corona de Aragón (Cagliari. 1957)*, Madrid, 1959, pp. 391-392 (en 1493-1495). Etc...

⁹⁴ Cf. par exemple sur le vin napolitain, CARRERE, *Barcelona* (*op. cit., supra n. 49*) p. 616, n. 4 (en 1374); etc...

En outre, pour les Napolitains des temps angevins — tout comme pour tant d'autres Italiens de ces siècles — Majorque se présentait comme une possible place de transit: il arrivait qu'elle leur servît d'escale quand ils allaient en *Flan-*
*dre*⁹⁵. Certains d'entre eux nolisait à l'occasion quelques uns de ses bateaux⁹⁶. Et les actes témoignent qu'assez souvent des navires d'une ville angevine comme Gaète arrivaient à Majorque, tout comme le faisaient des navires de villes déjà intégrées dans l'« empire catalan », telles Palerme, Trapani ou Cagliari⁹⁷.

Mais l'intérêt maritime et commercial que les Italiens du *mezzogiorno* trouvaient à Majorque, même quand ils étaient encore complètement des étrangers pour la Couronne d'Aragon, pouvait être masqué ou contrecarré par des aléas purement politiques: par exemple le mariage de la reine Jeanne Ière de Naples en 1371 avec l'infant Jacques de Majorque — le fils du souverain détrôné par Pierre le Cérémonieux — provoqua une tension qui se matérialisa, à l'occasion d'actes de piraterie, par un droit de marque majorquin frappant les Napolitains⁹⁸.

—B. *Les Vénitiens.*

Le commerce effectué par la marine vénitienne constitua un bien plus considérable élément de la vie internationale de Majorque, et un élément assez stable. En effet, dans la mesure où la rivalité, voire une violente hostilité, entre Gênes et Venise, motivées par les problèmes de la Méditerranée orientale, constituent une sorte de fil conducteur comparable à celui qu'est l'antagonisme géno-catalan dans la Méditerranée occidentale, il n'est pas étonnant que les Vénitiens semblent avoir souvent et facilement en une place sur les marchés de l'« Espagne catalane », tout particulièrement à Majorque. Bien qu'il y ait eu des périodes de rapports difficiles⁹⁹, Venise était dans l'ensemble une alliée effective ou possible contre Gênes: un traité l'unit par exemple en 1351 à la Couronne d'Aragon contre la rivale ligure détestée¹⁰⁰. Dans ces conditions, Majorque fut en général un point d'appui important pour le commerce vénitien dans les pays du ponant. On e mainte preuve.

⁹⁵ Archivo de la Corona de Aragón. Cancillería, Reg. 1430, ff. 100-118 v., 119, 148, 154 v. et 155; et Reg. 1431, f. 64 v. Un droit de marque majorquin frappait alors les Napolitains.

⁹⁶ Par exemple en 1367: SANTAMARIA ARANDEZ, *Olfo* (op. cit., supra n. 18) p. 81; la *nau* du Majorquin Pere Bricas fut alors nolisée par le Napolitain Ranuto de Vivo, pour aller de Majorque en Calabre.

⁹⁷ DURLIAT et PONS I MARQUES, *Recerques* (op. cit., supra, n. 6) p. 351 (vers 1321-1340).

⁹⁸ Cf. supra n. 95 et SANTAMARIA ARANDEZ, *Olfo* (op. cit., supra n. 18) p. 81.

⁹⁹ Cf., par exemple, CARRERE, Barcelone, (op. cit., supra n. 49), p. 607 (vers. 1459-1460).

¹⁰⁰ Cf. supra n. 27.

1.^o) *Le trafic vénitien dans le port de Majorque.* Les bateaux de Venise mouillaient assez souvent dans le port majorquin. Certes, nous ne pouvons guère chiffrer cette fréquentation; toutefois, en rassemblant quelques renseignements épars sur le XIV^e siècle, je me risque à proposer comme base de départ pour cette étude le tableau suivant:

Nombre d'arrivées connues de bateaux vénitiens dans les années											
1321	1324	1330	1331	1332	1336	1340	1385	1393	1394	1395	1396
1 ou 2 ou 0	28 (dont 22 lors du passage de conveys	8	4 au moins	44 (dont 17 lors du passage de conveys	1 au moins (?)	3	1 au moins	5 au moins	un convoi	2 au moins etsans doute 5 sinon plus	un convoi et au moins une navis isolée

Ce tableau, malgré son caractère lacunaire et imprécis, permet d'affirmer que la fréquentation du port de Majorque par les bateaux vénitiens était d'une intensité très variable: cela est notamment bien prouvé par les quatre chiffres (ceux de 1324, 1330, 1332 et 1340) qui sont soulignés dans ce tableau; ce sont des totaux incontestables, puisqu'ils sont fournis par les registres de droits d'ancre, de même que l'indication imprécise mais explicite donnée pour l'année 1321¹⁰¹. Quant aux chiffres indiqués pour les sept autres années portées sur ce tableau (1331, 1336, 1385, 1393, 1394, 1395 et 1396) ils ne proviennent que de données fragmentaires qu'a mises fort heureusement à jour Francisco Sevillano. En voici le détail:

—En 1331, la *navis* du Vénitien Blanco Bono apporta du blé à Majorque, et repartit pour Venise après avoir chargé du sel à Ibiza; la même année, trois autres bateaux de la Sérénissime, deux *cocas* (celle de Bonanno Sanfoyni et celle de Pietro Memmo) et la *carica* (à un pont) de Marco de Fertaya arrivèrent à Majorque; on peut préciser que les deux *cocas* en repartirent directement pour leur port d'attache¹⁰².

—En 1336, ce fut le passage, sinon à Majorque, au moins à Ibiza, du *Santo Giovanni-Battista*, *coca* à trois ponts du Vénitien Marco Geno, qui y chargea du sel¹⁰³.

¹⁰¹ DURLIAT et PONS I MARQUES. *Recherches* (op. cit., supra n. 6) pp. 350 et 352.

¹⁰² SEVILLANO COLOM. *De Venecia* (op. cit., supra n. 62) p. 7.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 9.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 12.

—En 1385, ce fut celui de la *navis* d'un autre Vénitien nommé Jacomello¹⁰⁴.

—Quant aux renseignements plus nombreux sur les années 1393-1396, ils proviennent de registres de *Guiatges*, qui indiquent ceux des départs de Majorque pour lesquels était nécessaire une autorisation; nous savons ainsi qu'eurent lieu les départs suivants:

—Entre août et octobre 1393, ceux de 5 navires vénitiens, dont 4 pour Venise (une *tarida* et trois autres bateaux: celui de Iacopo Baseya, et ceux de Filippo Jauquinto et de Iacopo de Bunyalmi, ces deux derniers en conserve), un cinquième navire, celui de Filippo de Janquingo partant *ad alias partes mundi*¹⁰⁵.

—En 1394, le départ d'un convoi de galères¹⁰⁶.

—En 1395, celui de quatre galères —apparemment en conserve— la nationalité d'une seule d'entre elles étant spécifiée, car c'est la seule dont est noté le nom du capitaine: le Vénitien Bernardo Bo¹⁰⁷; et aussi, en cette même année, le départ d'un navire vénitien isolé, celui de Bartolomeo Logueri¹⁰⁸.

—Enfin en 1396, celui d'un convoi de galères de Venise et celui d'un bateau vénitien isolé; la *navis* de Iacopo de Bunyoli¹⁰⁹.

Bien entendu, pour mieux comprendre les modalités de la fréquentation du port de Majorque par les Vénitiens et de la navigation de ceux-ci dans les eaux baléares, il conviendrait de bien distinguer entre les convois et les bateaux isolés; mais on ne peut toujours le faire. Du moins est-il clair par le tableau ci-dessus et le commentaire qui le suit, qu'en 1324, 1332, 1394 et 1396 y eut des convois, tandis qu'en 1393 il y eut au moins trois bateaux isolés. Pour beaucoup d'autres cas, il semble impossible de préciser s'il s'agit de bateaux naviguant isolément ou en conserve, à deux, ou à trois. Nous avons ce doute pour 6 vaisseaux en 1324, plus de 20 en 1332, la *coca* de 1336, les 3 bateaux de 1340 et la *navis* de 1385. Par contre, et c'est là une donnée bien plus importante, nous savons que plusieurs des bateaux vénitiens qui passèrent par Majorque en 1324 et en 1332, en faisant partie de grands convois, y arrivèrent deux fois dans la même année¹¹⁰; cela amène, d'ailleurs, à nuancer la valeur des renseignements inscrits sur notre tableau: en 1324 et en 1332, s'il s'agit bien respectivement de

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 16; cf. SANTAMARIA ARANDEZ, *El reino* (*op. cit.*, *supra* n. 33) p. 32.

¹⁰⁶ SEVILLANO COLOM, *De Venecia* (*op. cit.*, *supra* n. 62) p. 16.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 17.

¹⁰⁸ *Ibid.*

¹⁰⁹ *Ibid.*

¹¹⁰ Cf. *infra* n. 111 et 112.

28 et 41 arrivées, il ne s'agit pourtant pas de 28 ni de 41 bateaux différents. Mais nous touchons ici au problème du grand commerce entre Venise et les pays occidentaux lointains

2.^o) *Majorque et le commerce vénitien avec les pays de la Mer du Nord ou d'autres pays lointains.* Grâce à l'analyse détaillée des registres du droit d'ancre que l'ont faite Joan Pons et Marcel Durliat, on sait que le 23 mai 1324, onze navires vénitiens arrivèrent à Majorque, et onze aussi le 17 octobre de cette année; il s'agit manifestement des onze mêmes bateaux: c'est le double passage d'un convoi parti de Venise pour la Flandre au printemps¹¹¹ et en revenant à l'automne. Le registre de 1332 donne des précisions du même ordre: le droit d'ancre fut versé le 1er juin par huit galères puis le 5 octobre par «neuf galères arrivant de Flandre»: il s'agit bien là encore d'un convoi, grossi à son retour d'une unité supplémentaire; sans doute était-ce une galère d'un convoi antérieur, récupérée après une réparation ou après un séjour prolongé en Flandre ou dans un port situé sur la route du convoi¹¹².

D'autre part, l'un des bateaux vénitiens arrivés à Majorque en 1331, que nous connaissons par Francisco Sevillano, en repartit pour la Crète¹¹³; il ne serait pas étonnant qu'il ait alors suivi le littoral du Maghrib pour ce voyage vers l'Orient: des convois vénitiens longèrent ainsi les côtes de l'Afrique¹¹⁴.

3.^o) *L'implantation de Vénitiens à Majorque.* La troisième donnée caractéristique de l'histoire vénéto-majorquine est l'implantation du négoce de Venise dans la grande île. Cette implantation s'explique d'une part par les possibilités régionales, d'autre part par le grand trafic vénitien: les marchands de Venise trouvaient place dans les échanges baléares et trafiquaient par le relais majorquin avec les pays continentaux de la Couronne d'Aragon; de plus et surtout, comme l'a bien vu et écrit Alvaro Santamaria, des sociétés commerciales vénitiennes avaient des facteurs à Majorque parce qu'elles étaient «interesadas en el comercio con Flandes e Inglaterra y en el intercambio con las plazas de Berberia»¹¹⁵.

¹¹¹ La destination du convoi est précisée sur le registre à la date du 24 mai, lors du versement effectué pour ces onze galères par la Vénitien Donato Contarini: DURLIAT et PONS I MARQUES. *Reverques* (op. cit., supra n. 6) p. 352.

¹¹² *Ibid.*: cf. SEVILLANO COLOM. *De Venecia* (op. cit., supra n. 62) p. 7.

¹¹³ La *carica* de Marco de Fertaya; cf. supra n. 102.

¹¹⁴ Au XV^e siècle au moins: le convoi de Berberie, et le convoi du «trafego» entre l'Orient et l'Occident: cf. TENENTI-VIVANTI. Un grand système de navigation: les galères vénitiennes (XIV^e-XV^e s.), *Annales-Economies-Sociétés-Civilisations*, Paris, 1961.

¹¹⁵ SANTAMARIA ARANDEZ. *Otfo*. (op. cit., supra n. 18) p. 80.

Voici quelques précisions sur cette implantation: en 1327, la société vénitienne «*Janoti Leonis*» avait un représentant dans l'île¹¹⁶; il en était de même en 1331 et en 1336 pour la société «*Cassa Leonis*» (ou: «*de Cassa Leone*») dont des bateaux arrivaient parfois de Venise à Majorque¹¹⁷; en 1336 aussi, une autre société vénitienne, dite «*de Catocò*», avait pareillement un représentant dans l'île¹¹⁸. Dans d'assez nombreux actes majorquins, on trouve trace de Vénitiens vivant à Majorque, matelots, marchands, facteurs etc..., par exemple Pietro Venier, qui portait un grand nom de la Sérénissime et qui était en 1336 «*habitor in Maioricis*»¹¹⁹; ou encore deux simples marins, qui furent enrôlés sur des bateaux majorquins, l'un en 1389, l'autre en 1390¹²⁰; et aussi divers négociants, tels Andrea de Durazzo en 1394, Jeronimo Leonardi en 1395, Pietro Foscolo en 1396¹²¹. Bien entendu, il y avait un consul des Vénitiens de Majorque¹²², mais les Majorquins semblent avoir tenu à se faire attribuer cette fonction consulaire et à en exclure les Vénitiens¹²³; effectivement en 1374, le consul de Venise dans l'île était le marchand majorquin Antonio Canyelles¹²⁴. Encore est-il vraisemblable que des Vénitiens citoyens de Majorque remplirent aussi ces fonctions à l'occasion. Nous savons en effet que tout comme Génois, Pisans et Florentins, des Vénitiens furent parfois élevés au rang de citoyen majorquin, tel ce Marino Trivisani qu'un acte de 1336 dit «*Veneta ac civis Maioricarum*»¹²⁵.

4.º) *Conclusion sur les activités vénitiennes à Majorque.* Francisco Sevillano a donné mainte preuve de l'amitié et de l'entraide qui unirent souvent Majorquins et Vénitiens¹²⁶. N'empêche que cette bonne entente eut des limites: les incidents créés par les pirates, originaires d'une ville ou de l'autre; l'orientation générale «anti-italienne» de la Couronne d'Aragon, à diverses reprises; la concurrence économique.

On connaît un conflit vénéto-majorquin qui éclata en 1333 à la suite des

¹¹⁶ DURLIAT et PONS I MARQUES, *Recorques (op. cit., supra n. 6)* p. 362, n. 30.

¹¹⁷ SEVILLANO COLOM, *De Venecia (op. cit., supra n. 62)* p. 9; et id. *Mercaderes (op. cit., supra n. 5)* p. 496. Cf. *supra* n. 102: la coca de Bonanno Sanfoyni arrivée à Majorque en 1331 appartenait à cette société ou à un membre de cette société. En 1336 le facteur de cette société à Majorque était Joan Castello (SEVILLANO COLOM, *De Venecia*, p. 9).

¹¹⁸ SEVILLANO COLOM, *De Venecia (op. cit., supra n. 62)* p. 10; *Mercaderes (op. cit., supra n. 5)* p. 496.

¹¹⁹ Id., *De Venecia (op. cit., supra n. 62)* p. 9.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 15.

¹²¹ *Ibid.*, pp. 16-17.

¹²² *Ibid.*, p. 10.

¹²³ *Ibid.*, pp. 10-11.

¹²⁴ SANTAMARIA ARANDEZ, *Ofço (op. cit., supra n. 18)* p. 80.

¹²⁵ SEVILLANO COLOM, *Mercaderes (op. cit., supra n. 5)* p. 496; *De Venecia (op. cit.,*

méfais d'un pirate et qui, s'il n'entraîna pas de rupture, n'était pourtant pas encore réglé en 1340¹²⁷. Ce qui se passa à la fin du XIV^e siècle est bien plus important encore: Venise ayant alors décidé que toutes ses exportations devaient se faire sur ses navires, le roi Martin d'Aragon édicta en mai 1399, par rétorsion, qu'aucun Vénitien ni intermédiaire de Venise ne pourrait rien exporter des pays de la Couronne d'Aragon, si ce n'est sur des navires appartenant à des sujets de cette Couronne¹²⁸; ce n'était là, d'ailleurs, que remettre en application et étendre à toute la Couronne le vieil «acte de navigation» promulgué en 1227 par Jacques le Conquérant en faveur de Barcelone¹²⁹, réglementation souvent non-appliquée mais toujours prête à être remise en vigueur. En l'occurrence toutefois, cette décision du roi Martin est très significative; Francisco Sevillano l'a parfaitement discerné¹³⁰; elle doit être rapprochée de l'établissement à partir de 1389 d'une liaison maritime régulière, à la fois majorquine et barcelonaise vers la Flandre¹³¹. En effet, les galères vénitiennes avaient pris l'habitude de débarquer à Majorque en revenant de Flandre des milliers de pièces de drap flamand¹³², qui étaient d'ailleurs souvent réexportées par les Majorquins¹³³. On conçoit que les Catalans, et parmi eux les Majorquins, aient préféré importer eux-mêmes les draps flamands aux Baléares (ou en Catalogne) maintenant qu'ils avaient une ligne maritime «régulière» avec la Flandre. La brouille qui se produisit en 1399 se comprend donc fort bien.

A livre l'ouvrage de Claude Carrère sur Barcelone de 1380 à 1462, on a l'impression que cette tension vénéto-catalane des alentours de l'an 1400 eut des conséquences durables: au XV^e siècle, les Vénitiens furent assez longuement évincés des marchés catalans, bien que les Catalans pussent en général alors fréquenter le marché vénitien¹³⁴. Cependant, il faudrait se garder de généraliser sur cette éviction des Vénitiens: Mario Del Treppo nous apprend qu'en 1241, Alphonse le Magnanime prit sous sa protection tous les Vénitiens venant commercer dans ses États¹³⁵. On entrevoit donc des vicissitudes nombreuses dont on ne peut encore établir la courbe. Le certain est que ces alternances qui per-

¹²⁶ *Ibid.*, pp. 6 et 12-14.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 8.

¹²⁸ *Ibid.*, pp. 17-18.

¹²⁹ CAPMANY, *Memorias sobre... Barcelona*, éd. du XVIII^e s., t. II, pp. 11-12.

¹³⁰ *De Venecia* (*op. cit.*, *supra* n. 62) p. 18.

¹³¹ CARRERE, *Barcelone* (*op. cit.*, *supra* n. 49) p. 397; SEVILLANO COLOM, *Mercaderes* (*op. cit.*, *supra* n. 5) p. 491; *id.*, *De Venecia* (*op. cit.*, *supra* n. 62) pp. 22-23. Je crois devoir préciser qu'*ibid.*, p. 18, 9^eme ligne, il faut lire «1339» au lieu de «1398».

¹³² *Ibid.*, p. 18.

¹³³ *Ibid.*

¹³⁴ CARRERE, *Barcelone* (*op. cit.*, *supra* n. 49) p. 604.

¹³⁵ DEL TREPPO, *I mercanti* (*op. cit.*, *supra* n. 30) p. 317.

turbèrent parfois les activités vénitiennes à Majorque, s'ajoutant à celles qui affectèrent le trafic d'autres Italiens, notamment celui des Génois et celui des Pisans, contribuent à rendre variée et mouvante l'histoire économique du monde méditerranéen des derniers siècles médiévaux.

—V. CASTILLANS ET PORTUGAIS - PROVENÇAUX ET FRANÇAIS.

—A. *Les Castellans et les Portugais.*

Les études de Joan Pons et Marcel Durliat, d'Alvaro Santamaria et de Francisco Sevillano que j'ai déjà tellement citées et utilisées, et d'autres encore, nous documentent sur plus d'un aspect des activités maritimes et commerciales des Castellans et des Portugais aux Baléares. Tentons d'en dégager les traits essentiels.

Pour la Castille, d'abord. Il y a là un phénomène d'intérêt capital pour l'histoire de l'Espagne en général: la poussée de plus en plus accrue des Castellans —du nord comme du sud— vers le bassin méditerranéen. Par les registres du droit d'ancre, on sait que des bateaux de Séville arrivèrent à Majorque en 1321, en 1324 et en 1340; mais en petit nombre¹³⁶. Par contre, les bateaux castillans originaires des ports cantabres et basques apparaissent souvant sur ces registres: 2 en 1321, 12 en 1324, 15 en 1330, 17 en 1332, 2 en 1340¹³⁷; ce dernier chiffre mis à part¹³⁸, il y a là une progression extrêmement symbolique de l'essor maritime et commercial de la Castille du XIV^e siècle. A la fin de ce siècle, la percée et l'implantation castillanes étaient bien établies: vers 1399-1400, deux consuls castillans étaient fixés aux Baléares, le Sévillan Pedro Gondizalvez de Palacios à Majorque, et Gonzalo Alvarez d'Avila à Minorque et Ibiza¹³⁹. Mais sur les Castellans qui vivaient à Majorque, on ne sait pas grand'chose, en dehors de l'enrôlement sur un bateau majorquin en 1389 d'un «*Juan de Sevilla, oriundi regni Castellæ*»¹⁴⁰.

L'important est que les Castellans apprirent manifestement au XIV^e siècle —sinon au XIII^e— à utiliser Majorque comme relais dans leur négoce avec le reste de l'Occident méditerranéen, notamment avec le Maghrib, voire même dans leur trafic avec Grenade. En voici quelques preuves:

¹³⁶ DURLIAT et PONS I MARQUES, *Rocergues* (op. cit., supra n. 6) p. 353: le chiffre le plus élevé est celui de 1324: 3 coques de Séville.

¹³⁷ *Ibid.*, pp. 353-354.

¹³⁸ Le chiffre très bas de 1340 peut être tenu pour accidentel ou pour lié à ces crises du XIV^e siècle que l'on étudie beaucoup et que l'on ne comprend pas encore très bien.

¹³⁹ Maria-Teresa FERRER MALLOL, Documents sobre el consolat de Castellans, *Anuario de Estudios Medievales*, t. I, Barcelona, 1964, pp. 599-605.

¹⁴⁰ SEVILLANO COLOM, *De Venecia* (op. cit., supra n. 62) p. 15.

- 1300: arrivée à Formentera d'une galée sévillane venant de Berbérie¹⁴¹.
- 1371: départ de Majorque pour Alger d'une *coca* castillane¹⁴².
- 1389: départ de Majorque pour Alger de la *nau* du Castillan Juan Triada¹⁴³.
- Novembre 1391: départ d'un bateau castillan de Majorque pour Dellys¹⁴⁴.
- Janvier 1395: départ de Majorque pour Bougie de la *nau* du Castillan Martín Sanchez¹⁴⁵.
- 1397: départ de Majorque pour Malaga d'une *nau* castillane¹⁴⁶.
- Août 1399: départ de Majorque pour Alger d'une *barca* castillane¹⁴⁷.
- Juin 1402: départ de Majorque pour Bougie de la *nau* du Castillan Pedro Soffré-Proensa¹⁴⁸.
- 1413: départ de Majorque pour Malaga du bateau du Castillan Rodrigo Cosero¹⁴⁹.

Et n'oublions pas que l'activité castillane en Méditerranée en général, dans les eaux baléares en particulier, ne fit qu'augmenter au cours du XV^e siècle¹⁵⁰.

Quant aux bateaux portugais — dont certains allaient déjà jusque dans les eaux de Bône au début du XIV^e siècle¹⁵¹, plusieurs d'entre eux mouillèrent à Majorque dans les années pour lesquelles sont conservés les registres du droit d'ancrage: 2 en 1321, 1 en 1324, 5 en 1332, et 2 en 1340¹⁵². On entrevoit aussi que des Portugais vivaient à l'occasion dans l'île: en 1390, deux d'entre eux, originaires de Lisbonne, furent enrôlés comme matelots sur un bateau majorquin, qui partait pour Oran afin d'en rapporter une cargaison de

¹⁴¹ Archivo Histórico de Mallorca, Liasse jointe au vol. I de la série *Supplications*; acte publié par DUFOURCQ, *Recueil*, *op. cit.*, supra n. 13), t. II, p. 651, doc. n. 477. Cf. SEVILLANO COLOM, *Mallorca y Castilla*, (*Boletín de la Sociedad Castellonense de Cultura*, t. 46, 1970) et separata, p. 341.

¹⁴² SANTAMARIA ARANDEZ, *Olta* (*op. cit.*, supra n. 13) pp. 68-69.

¹⁴³ Archivo Histórico de Mallorca, Real Patrimonio, Reebudes de 1389-1393, f. 40.

¹⁴⁴ *Ibid.*, Reebudes de 1394-1401 f. 51.

¹⁴⁵ *Ibid.*

¹⁴⁶ *Ibid.*, Reebudes de 1397-1401, f. 45 v./4.

¹⁴⁷ *Ibid.*, Reebudes de 1398-1399, f. 35.

¹⁴⁸ *Ibid.*, Reebudes de 1402-1403, f. 32.

¹⁴⁹ *Ibid.*, Reebudes de 1413-1416, f. 34 r./4.

¹⁵⁰ Cf. Jacques HEERS, *Le commerce des Basques en Méditerranée au XV^e siècle*, *Bulletin Hispanique*, t. 57, 1955, pp. 292-324.

¹⁵¹ DUFOURCQ, *L'Espagne catalane et le Maghrib*, Paris, 1966, pp. 429 et 510.

¹⁵² SEVILLANO COLOM, *De Venecia* (*op. cit.*, supra n. 62) p. 28.

blé¹⁵³. Un fait fort remarquable se produisit d'autre part en 1394: l'arrivée et l'installation à Majorque d'un groupe de 150 Juifs portugais; à la satisfaction du roi Jean Jer d'Aragon, ces émigrants y furent très bien accueillis; et si certains d'entre eux repartirent assez vite les uns pour Venise, d'autres pour Valence ou Barcelone, le plus grand nombre semble être resté dans l'île¹⁵⁴. Cette histoire que nous connaissons grâce à Alvaro Santamaria et à Francisco Sevillano prouve combien il faut être prudent et nuancé quand on parle des fameux progroms de 1391 et du départ des Juifs de Majorque en cette année; en réalité, cet épisode dramatique fut bref: l'histoire des communautés juives de Majorque est faite d'alternances¹⁵⁵.

En tout cas, cette arrivée de nombreux Juifs du Portugal à Majorque peut être mise en rapport avec l'intérêt que présentait Majorque pour les communautés juives du Maghrib comme pour tous les marins et marchands occidentaux orientés vers ce Maghrib. En voici une nouvelle preuve: en septembre 1371, un Portugais de Lisbonne, João Salvador, «*maestre e patro*» de la *navi Santa Maria*, la nolisà à des marchands majorquins pour les conduire dans le port marocain d'Aloudia (Ghassassa)¹⁵⁶.

Cette location d'un bateau portugais par des Majorquins est à rapprocher de l'utilisation que Majorquins et Catalans en général faisaient aussi, à l'occasion, de bateaux castillans¹⁵⁷. Cela démontre que Portugais et Castillans étaient parfois aux XIV^e et XV^e siècles les transporteurs de marchandises de la Couronne d'Aragon. Cette donnée est beaucoup plus importante, je crois, qu'on ne le dit en général. Elle permet en effet d'entrevoir une relative insuffisance des flottes catalanes, parallèlement au développement des activités maritimes des Castillans et des Portugais dans la Méditerranée.

B. Les Provençaux et les Français-

Marsellais et Languedociens furent toujours en contacts maritimes et commerciaux avec Majorque. Chacun sait que les Marsellais participèrent en 1229-1230 à la *reconquista* de Majorque par les Catalano-Aragonais et que plusieurs d'entre eux furent installés dans l'île par Jacques le Conquérant. Certes, ces

¹⁵³ *Ibid.*

¹⁵⁴ *Ibid.*, pp. 30-32; et SANTAMARIA ARANDEZ, *El reino* (op. cit., supra n. 33) p. 39.

¹⁵⁵ Cf. DUFOURQ et GANTIER-DALCHÉ, Bulletin: Histoire de l'Espagne, *Revue Historique*, t. 245, Paris, 1971, pp. 430-481.

¹⁵⁶ Acte du 12 septembre 1371 retranscrit dans un acte du 29 octobre 1371: Archivo de la Corona de Aragón, Cancillería, Bag. 1430, ff. 80 v, et 81 (publié ici en appendice: doc. n. 8).

¹⁵⁷ Cf. DUFOURQ, Les relations de la Péninsule ibérique et de l'Afrique du Nord au XIV^e siècle, (I Simposio de Historia Medieval, Madrid, 1969), *Anuario de Estudios Medievales*, t. 7, Barcelone, 1970-1971, pp. 51-52 et n. 83.

émigrants devinrent Majorquins et eurent tôt fait de se fondre avec leurs nouveaux compatriotes. Un lien n'en subsista pas moins.

Dans les décennies suivantes, puis au XIV^e siècle, bien souvent des bateaux de Marseille se rendirent aux Baléares, par exemple en 1296 la galère de Guillaume Franc¹⁵⁸ ou en 1326 celle de Jacques Boniface¹⁵⁹. Par le registre majorquin du droit d'ancreage de l'année 1330, on sait qu'arrivèrent alors à Majorque une galère et deux *tarides* marseillaises¹⁶⁰. Dans les dernières années de l'indépendance majorquine, des armateurs de Marseille organisèrent des convois réguliers de leur ville à Majorque¹⁶¹; on connaît ainsi des liaisons maritimes et commerciales entre les deux cités vers 1324, en 1334, 1335, 1337 et 1338¹⁶². Après la réincorporation de Majorque dans la Couronne d'Aragon, les Marseillais continuèrent à fréquenter l'île: en 1353, par exemple, y arriva la nef de l'un d'eux, Hugues Verneil¹⁶³. Par le regretté Édouard Baratier, qui a travaillé, tant dans les archives de Majorque que dans celles de Marseille, nous savons que six bateaux de Marseille au moins allèrent à Majorque en 1393 —dont l'un deux fois—: ceux de Pierre Michel, Gras Fornier, Jean Palagri, Bertrand Bonet, Michel Audemar (de Martigues) et Jean Jaune; ils en repartirent en général pour la Provence ou le Languedoc, mais parfois pour Valence ou la Sardaigne¹⁶⁴. Cela démontre que pour les Marseillais, comme pour Italiens, Castellans et Portugais, Majorque était non simplement un but en soi, mais aussi un point d'appui, un relais dans des entreprises commerciales à plus grand rayon d'action.

Dès les lendemains de la *reconquista*, Majorque fut notamment utilisée par les Marseillais pour leur commerce avec le Maghrib: en 1243 par exemple, le Marseillais Pierre Imbert Azais confia en commande à un Juif pour près de 30 livres de toiles à transporter sur un bateau marseillais à Majorque puis de là à Alger ou Ténès¹⁶⁵: deux autres Marseillais, Pons Atoux et Joseph Tenchurier, et un autre Juif confiaient au même moment d'autres commandes à ce même marchand voyageur pour la même destination maghribine avec la même

¹⁵⁸ RAMBERT, *Histoire du Commerce de Marseille*, t. II par BARATIER et REYNAUD, Paris, 1951, p. 132, n. 1.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 130, n. 1.

¹⁶⁰ DURLIAT et PONS I MARQUES, *Recherques (op. cit. supra n. 6)* p. 351

¹⁶¹ RAMBERT, BARATIER, REYNAUD (*op. cit. supra n. 158*) p. 127.

¹⁶² *Ibid.*, p. 127, n. 4.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 133, n. 3.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 129, n. 2.

¹⁶⁵ Acte du notaire marseillais Amalric, du 27 mai 1243; BLANCARD, *Documents inédits sur le commerce de Marseille*, t. II, Marseille, 1881, pp. 205-206 (n. 11/810).

étape majorquine¹⁶⁶. Vers le même temps, deux autres Marseillais se trouvant à Majorque, Ambroise Baston et Jean Reille, y concluaient des contrats de commande pour la Berbérie¹⁶⁷. Cinquante ans plus tard, Majorque était toujours un point d'appui pour le commerce marseillais avec l'Afrique: en octobre 1297, un marchand de Marseille, Hugues Bourguignon, y nolisait une *nau* pour transporter à Bougie un millier de *quintars* de marchandises variés¹⁶⁸, tandis qu'en octobre 1300 c'est sur un bateau marseillais, celui de Pons Esteve, mais via Majorque, que partaient commercer à Bougie, Collo et Djidjelli, deux autres marchands de Marseille, Jean de Matis et Jean Atous¹⁶⁹. Et en 1302, un autre Marseillais, Pierre Si-(mon?), partit vendre au Maroc diverses marchandises sur le *lignum* de son compatriote Jean de Galbert, en prévoyant deux étapes: Montpellier et Majorque¹⁷⁰. A la fin du XIV^e siècle, il en était toujours de même: en 1395, le *pamfil* du Marseillais Jaufre Orland se rendit trois fois de Marseille à Majorque, d'où il repartit en mars pour Bône, au début de juin pour Tunis, et à la mi-juillet non pour l'Afrique mais pour Cagliari¹⁷¹. En mars 1396, tout pareillement le *leny* d'un autre Provençal, Pierre Seguiet, de Martigues, passa par Majorque en allant à Ténès¹⁷². Aussi un jour vint, où, comme l'a écrit Edouard Baratier, «le plus souvent, les produits d'Afrique du Nord ne parvinrent plus à Marseille que par l'intermédiaire des marins et des marchands des Baléares»¹⁷³. La Provence qui paraît avoir eu des relations moins suivies avec les marchés maghribins après les alentours de l'année 1315, devint dès lors vraiment tributaire de Majorque, pour son approvisionnement en cuirs, cire et laine de Berbérie¹⁷⁴.

Cependant à plusieurs reprises, notamment pendant plusieurs décennies du XV^e siècle, le commerce entre Marseille et la Couronne d'Aragon fut parfois paralysé, parfois seulement handicapé, surtout à cause des retombées de la politique suivie en Italie par Alphonse le Magnanime, du fait de son entre-

¹⁶⁶ *Ibid.*, pp. 204 et 206.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 306 (n. II/1023): acte du 27 juillet 1248, du notaire Amalric, suite à un contrat de commande antérieurement passé à Majorque.

¹⁶⁸ Archives communales de Marseille, Serie II, 75 (liasses) pièce 2; acte indiqué par RAMBERT, BARATIER, REYNAUD (*op. cit.*, supra n.158) p. 98, n. 2, et p. 109 n. 4.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 98, n. 4; et 99 n. 1.

¹⁷⁰ Archives départementales des Bouches-du-Rhône, Notaires-Fonds Malauzat reg. 4 (reg. du notaire Guill. Faraud) f. 60; acte du 7 février 1302 (renseignements qu' Edouard Baratier eut l'obligeance de me communiquer).

¹⁷¹ RAMBERT, BARATIER, REYNAUD (*op. cit.*, supra n. 149) p. 129, n. 2.

¹⁷² *Ibid.*

¹⁷³ *Ibid.* p. 133.

¹⁷⁴ *Ibid.*

¹⁷⁵ *Ibid.* p. 529.

prise napolitaine. La guerre fut ainsi officielle entre la Couronne et Marseille de 1423 à 1431 et de 1435 à 1443. Mais ensuite, lentement, le trafic reprit. Enfin, à partir de 1465, un convoi régulier de galères marseillaises fut rétabli vers Majorque¹⁷⁵.

Il y eut donc des périodes différentes dans l'histoire des activités marseillaises à Majorque, qui malgré leur tendance à être constantes, furent parfois interrompues. En tout cas, l'intérêt que représentait Majorque pour les milieux d'affaires marseillais résista aux aléas. Les négociants de la vieille ville phocéenne cherchèrent toujours à avoir des antennes aux Baléares. Il y avait d'ailleurs un consul des Marseillais à Majorque; s'était en 1378 le marchand Jean Spinaci¹⁷⁶. A l'occasion, des Marseillais résidant à Majorque s'enrôlaient sur des bateaux majorquins, comme nous l'avons vu faire à d'autres Méditerranéens, que le sort ou leur goût des aventures ballottait d'un port à un autre¹⁷⁷. Parfois aussi des Juifs de Marseille —comme leurs coreligionnaires du Portugal, mais à une époque antérieure— émigrèrent aux Baléares et s'y fixèrent pour un temps plus ou moins long; ce fut par exemple le cas de la famille Duran-Desfils qu'illustra à la fin du XIV^e siècle et au début du XV^e un grand rabbin, Simon Duran, qui quitta alors Majorque pour le Maghreb algérois¹⁷⁸.

Parallèlement à l'histoire de l'attraction exercée par Majorque sur les Marseillais, se déroule celle de l'attrait semblable exercé par l'île sur les marins et les marchands du Languedoc. Les liens entre les Baléares et les ports échelonnés entre le Roussillon et le Rhône étaient aussi nombreux que les liens entre Majorque et la Provence, d'autant plus que la plus prestigieuse des villes du Languedoc méditerranéen, Montpellier, fut une seigneurie du roi d'Aragon ou du roi de Majorque, pendant quelque cent cinquante ans. Il n'est donc pas étonnant que dans les registres du droit d'ancrage figurent les arrivées de bateaux de Narbonne, Agde, Sérignan et Frontignan, vers les années 1320-1340¹⁷⁹. Par ailleurs, nous disposons de diverses données concordantes: en 1333, 1338 et 1341, des *lenys* narbonnais arrivés à Majorque en repartirent pour Marseille¹⁸⁰, ainsi qu'une nef pareillement narbonnaise, le *Saint Julien* en 1333¹⁸¹. Le trafic que faisaient les Languedociens entre leur pays et Majorque était donc souvent suivi par un trafic vers d'autres rivages, au départ de l'île; cela illustre une

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 129, n. 1.

¹⁷⁷ SEVILLANO COLOM *De Venecia* (*op. cit.*, *supra* n. 62) p. 15 (en 1390).

¹⁷⁸ EPSTEIN, *The responsa of rabbi Simon ben Zemah Duran*, 2^eme éd., New-York, 1968, p. 4.

¹⁷⁹ DURLAIT et PONS I MARQUES, *Recerques* (*op. cit.*, *supra* n. 6) p. 351.

¹⁸⁰ RAMBERT, BARATIER, REYNAUD (*op. cit.*, *supra* n. 149) p. 129, n. 5).

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 130, n. 1.

fois encore le rôle de relais et d'entrepôt joué par la capitale baléare. Ce trait caractéristique apparaît singulièrement bien en ce qui concerne le Maghrib; ce que nous avons écrit à propos des Marseillais est à peu près aussi vrai pour les Languedociens. Notons, par exemple, qu'en 1308 passaient par Majorque des marchands de Limoux et de Carcassonne qui allaient acheter en Berbérie des peaux de bêtes et divers autres produits de Berbérie¹⁸². De même en 1321, des importateurs de laine maghribine à Limoux passèrent par Majorque¹⁸³.

Mais on perçoit une différence d'intensité entre la première moitié du XIV^e siècle et la seconde: un changement progressif, à racines plus politiques qu'économiques, se produisit au milieu du siècle, et donna plus de poids à l'intérêt porté à Majorque par les Languedociens. A la suite de l'incorporation de Montpellier dans le domaine royal français (en 1349), la politique du roi de France Charles V (1364-1380), tant sa politique en Espagne que sa diplomatie et ses campagnes contre l'Aquitaine anglaise, et les aspirations des Capétiens à l'héritage majorquin —notamment celles de Louis d'Anjou, le frère du roi— se combinèrent au mieux avec les relations maritimes et commerciales déjà existantes entre cette France languedocienne et les Baléares. Voilà comment et pourquoi apparut un «consul de France» à Majorque.

C'est sans doute dans la décennie qui commence en 1360 que ce consulat français naquit. Avant 1369, le consul des sujets du roi de France à Majorque était «*Franciscus de Portello civitatis Maioricarum*»; après la mort de celui-ci (décès survenu avant mai 1369), ce fut *Petrus Vaquerii* (Pere Vaquer) pareillement dit «de la cité de Majorque». Ce personnage était déclaré «consul omnium et singulorum subditorum regis Francie in civitate ac regno Maioricarum», et il jouissait de tous les «droits et salaires accoutumés»¹⁸⁴. L'existence de ce consulat atteste la multiplication des activités languedociennes à Majorque dans la deuxième moitié du XIV^e siècle, en même temps que la naissante orientation méditerranéenne de la Maison de France. Il serait intéressant de savoir si l'autorité et la compétence de ce consul des Français étaient reconnues par les bateaux de Bayonne qui arrivaient parfois à Majorque¹⁸⁵, et qui, bien entendu, relevaient du roi d'Angleterre avant de relever

¹⁸² Cf. DUFOURCQ, *L'Espagne catalane et le Maghrib*, Paris, 1966, p. 122.

¹⁸³ *Ibid.* p. 577, n. 13.

¹⁸⁴ Acte du 2 janvier 1372, conservé en l'*Archivo de la Corona de Aragon* (Cancilleria, Reg. 1430, f. 104) et citant intégralement un acte de Charles V du 8 mai 1369, publié ici en appendice: doc. n. 9. Ces deux noms de consuls de France ont déjà été relevés par SANTA-MARIA ARANDEZ, *Olfo*, (*op. cit.*, *supra* n. 18) p. 81, d'après des documents de l'*Archivo Historico de Mallorca*.

¹⁸⁵ En 1324 par exemple, 4 bateaux de Bayonne acquittèrent le droit d'ancrage à Majorque (DURLIAT et PONS I MARQUES, *Recerques* (*op. cit.*, *supra* n. 6) p. 354.

médiatement du roi de France. Peut-être un document nous l'apprendra-t-il un jour.

Certes pas plus après qu'avant la création de ce consulat français, les relations entre Baléares et Languedociens ne furent exemptes d'incidents: en 1367, par exemple, l'équipage d'une galère narbonnaise commandée par Berenguer Vital, ancrée dans le port de Majorque, commit des vols dans la ville, et les victimes durent s'adresser à Charles V lui-même pour essayer d'obtenir réparation¹⁸⁶; mais en soi ce recours au roi de France est une preuve supplémentaire des liens qui se nouaient entre la cour de Paris et la capitale baléaire.

L'évolution au cours des décennies suivantes est bien connue: au milieu du XV^e siècle, au temps de Charles VII et de Jacques Coeur¹⁸⁷, par conséquent avant même l'annexion de Marseille et de la Provence par Louis XI en 1481, la France devint une grande puissance méditerranéenne, s'intéressant toujours davantage à Majorque.

*
**

—VI. GRENADINS ET MAGHRIBINS.

L'une des caractéristiques bien connues de la vie méditerranéenne durant les derniers siècles du moyen âge est la rareté des arrivées de bateaux et de marchands musulmans dans les ports de la Chrétienté. Néanmoins, contrairement à ce que certains historiens ont écrit, on ne peut parler de carence absolue. Le point incontestable est que l'on n'aperçoit en terre chrétienne aucune trace d'organisation de Musulmans étrangers, comparable à celle qui existait en terre d'Islam avec les fondouks et consulats des pays chrétiens. Il serait pourtant faux de dire que tous les bateaux musulmans qui se risquaient vers les rivages chrétiens ne se livraient qu'à la guerre de course et à la piraterie; certains d'entre eux se livraient, au moins à l'occasion, à un commerce pacifique. De plus —et c'est là une donnée fort importante et mal connue— d'importants homes d'Etat ou hommes d'affaires maghribins ou grenadins furent copropriétaires de bateaux catalans ou italiens: les navires qui se trouvaient dans ce cas bénéficiaient en quelque sorte d'une double nationalité; et cela facilita

¹⁸⁶ Lettre du 27 mars 1371 de Pierre le Cérémonieux au viguier de Narbonne (Arch. de la Cor. de Aragón, Cancilleria, Reg. 1430 f. 90). Cette réclamation n'ayant pas produit d'effet, le roi d'Aragon s'adressa au roi de France le 7 août 1372: *ibid.*, Reg. 1431, ff. 5 et 6.

¹⁸⁷ Sur les contacts économiques de Jacques Coeur avec le royaume de Majorque, cf. Guy ROMESTAN, Relations d'affaires de Jacques Coeur à Perpignan, *Annales du Midi*, t. 79, 1967, pp. 19-28.

sans nul doute l'arrivée de marchands musulmans en terre chrétienne¹⁸⁸.

Pour ce qui est de la fréquentation de Majorque par des Maghribins et des Grenadins, et de son utilisation par ceux-ci comme relais pour des opérations commerciales à plus grand rayon d'action, nous disposons de plusieurs données concordantes. En voici la série que je peux établir pour le XIV^e siècle:

— Vers 1300, un marchand musulman de Ceuta qui s'était embarqué dans cette ville sur le *leny* du Majorquin Bernat Castelar pour venir commercer à Majorque, fut arrêté dans cette ville¹⁸⁹.

— En 1314, le Tunisien Abou-l-Qasim al-Levati, qui fut envoyé en ambassade par le sultan Ibn al-Lihyani à Jacques II d'Aragon, profita de cette mission pour importer dans les pays de la Couronne, des grains qui lui avaient été remis en commande par le souverain hafside lui-même: des grains du *makhzer*¹⁹⁰; il est vraisemblable que ce chargé de mission passa par Majorque; le certain est qu'il repartit de Catalogne avec un sauf-conduit royal valable pour tous les voyages aller et retour qu'il ferait par la suite avec les marchandises qu'il voudrait¹⁹¹.

— En janvier 1317, arriva à Majorque une *coca* grenadine qui appartenait au *raïs* de Malaga; elle repartit des Baléares pour Tunis¹⁹².

— En 1318, des Musulmans de Majorque conclurent des contrats de commande pour expédier de l'huile en Tunisie; ils reçurent ainsi notamment treize dinars d'or versés à cet effet par un Tunisien Tahar ben Abdallah¹⁹³, qui résida, semble-t-il, à Majorque pendant quelque huit ans¹⁹⁴ et dont le rôle de «marchand capitaliste» semble indiscutable.

¹⁸⁸ Cf. DUFOURQ, *Relations de la Péninsule ibérique* (*op. cit.*, *supra* n. 157) p. 50 (où il faut lire 3/8èmes au lieu de 1/8ème au sujet du bateau appartenant partie à un Pisan partie à un Tunisien).

¹⁸⁹ Archivo Histórico de Mallorca, Reales Cédulas, vol. I, f. 16: acte du 25 juillet 1302, publié par DUFOURQ, *Recueil op. cit.*, *supra* n. 13) t. II, p. 768, doc. n. 542.

¹⁹⁰ Archivo de la Corona de Aragón, Cancillería, Reg. 241, f. 201 v. (acte du 7 juillet 1314): le roi écrit alors au sultan que «Bol Cassem Levati no ha pogut encara vendre tot le gra qui li comanas».

¹⁹¹ *Ibid.*, Reg. 211, f. 201 r. et v. La mission d'al-Levati fut suivie par une mission al-Laquanti. Cf. DUFOURQ, *L'Espagne catalane* (*op. cit.*, *supra* n. 182) pp. 500-501 et 510; et *id.*, *Les relations* (*op. cit.*, *supra* n. 157) p. 59 (où il faut lire 1314 au lieu de 1319 à propos de la vente de blé par le Tunisien chargé de mission diplomatique et commerciale).

¹⁹² Archivo Historico de Mallorca, Real Patrimonio, Reebudes de 1316-1317 ff. 35 v. et 36.

¹⁹³ Archivo de la Catedral de Palma de Mallorca, Manuel du notaire Bernat de Olives (de 1318), non folioté: acte du 13 octobre 1318.

¹⁹⁴ Le Tunisien Tahar acquitta en 1314 la taxe de séjour payable chaque année par les Musulmans étrangers libres résidant à Majorque (Arch. Hist. de Mallorca, Real Patrimonio, Reebudes de 1314, f. 25); il l'acquitta de nouveau en 1318 (Reebudes de 1318, f. 26) puis en 1320-1321 pour 4 ans (Reebudes de 1320, f. 34 r. et v.). Les reg. de 1315, 1317, 1319, ne sont pas conservés.

— En 1327, le régent Philippe de Majorque autorisa la *nau* du Majorquin Jacme Bonanova à se rendre à Tunis, bien qu'il fût alors interdit d'aller en Ifriqiya; et il précisa qu'en revenant à Majorque ce bateau pourrait avoir à bord des marchands tunisiens, la protection royale étant accordée à l'avance à ceux-ci¹⁹⁵.

— Un curieux procès majorquin de 1328 nous apprend que vingt-deux Tunisiens, dont trois femmes, s'embarquèrent à Tunis en 1327 sur une *coca* barcelonaise pour aller dans le sultanat de Grenade; la traversée se fit en trois étapes: de Tunis en Sardaigne, de Sardaigne aux Baléares, et des Baléares vers Alméria ou Malaga. En arrivant à Formentera, en janvier 1328, le patron barcelonais et les Tunisiens firent une fausse déclaration commune au gardien du port d'Ibiza, qui se présentait pour percevoir la leude dont étaient passibles pour leur personne ces Musulmans en transit, déclaration selon laquelle ces Musulmans étaient de libres sujets *mudejares* du roi d'Aragon, venant acheter du sel à Ibiza¹⁹⁶. Ces faux *mudejares* qui étaient d'authentiques Ifriqiyens ne faisaient-ils pas du commerce?

— En décembre 1328, un Musulman libre non-Majorquin fut mandé à Alger par un marchand juif de Majorque —qui paya à l'avance la taxe de libre retour de son émissaire¹⁹⁷. Ce Musulman était-il un *mudejar* de la Couronne d'Aragon ou un Maghribin? En tout cas, il était sans nul doute commandé par ce Juif majorquin lors de ce voyage.

— En janvier 1331, rentra dans le port de Majorque une *coca* dont le patron était le Majorquin Anton de l'Éscala, mais qui était une co-propriété, partiellement majorquine, partiellement tlemcénienne; le co-propriétaire tlemcénien de ce bateau était le puissant vizir que les chroniqueurs arabes appellent Hilal-le-Catalan. Le droit d'ancrage payé s'éleva pour la part tlemcénienne du bateau à 18 sous¹⁹⁸. Étant donné qu'une *coca* étrangère à deux ponts ne payait alors que 16 sous comme droit d'ancrage à Majorque, et qu'une *coca* à trois ponts était frappée par le droit le plus élevé —24 sous—¹⁹⁹, nous sommes en droit d'affirmer que cette *coca* de janvier 1331 était une *coca* à trois ponts appartenant pour un quart à un (ou des) Majorquin(s) et pour les trois-quarts (12 *setzenas*) au vizir de Tlemcen. C'était donc davantage un bateau maghribin

¹⁹⁵ Arch. Hist. de Mallorca, Reales Ced., vol. VII, ff. 151 v. et 152.

¹⁹⁶ *Ibid.*, Supplicationes, vol. V, ff. 105 a 107 (mars 1328).

¹⁹⁷ *Ibid.*, Real Patrimonio, Reebudes de 1328, f. 40.

¹⁹⁸ *Ibid.*, Llibres de ancoratge de 1330-1331, f. 211: Dissapte V jorns de gener, reebem d'en Antoni de l'Éscala, per la part que a halcayt Fileyl en la sua coca, XVIII s.

¹⁹⁹ DURLIAT et PONS I MARQUES. *Recerques* (*op. cit.*, *supra* n. 6) p. 346.

qu'un bateau majorquin, et les marchands tlemceniens devaient largement utiliser ce navire; mais il est remarquable que le patron et —vraisemblablement— l'équipage aient été majorquins.

— En 1344, le Tunisien Abou-l-Qasim ben Ouharan, arrivé de Catalogne à Majorque, repartit de l'île en mars, pour Cagliari²⁰⁰, c'était apparemment un commerçant.

— En octobre 1353, un autre Musulman libre, Mohammed ar-Rachi, désigné comme «marchand de Tunis», s'embarqua à Majorque pour l'Ifriqiya sur un bateau majorquin, avec seize esclaves musulmans; il leur servait donc d'*alfaqueque*²⁰¹.

— En avril 1369, un marchand de Mostaganem, nommé Othman, fit partir de Majorque pour le sultanat de Tlemcen, sur une *coca* majorquine une esclave tartare qu'il venait apparemment d'y acheter²⁰².

Cette dizaine de faits répartis à travers le XIV^e siècle, constitue une preuve suffisante de la présence occasionnelle à Majorque, de bateaux et surtout d'hommes d'affaires arrivant de Grenade et du Maroc, du Maghreb central et de l'Ifriqiya. En outre —on l'a souvent écrit déjà— Majorque était un très important relais ou étape pour les Juifs sur la route reliant le plus facilement l'Europe et l'Afrique: de nombreux israélites dont la «nationalité» était changeante y arrivèrent souvent du Maghrib ou en repartirent vers ce Maghrib. C'est là l'un des aspects cosmopolites les plus importants de la Majorque médiévale²⁰³.



—VII. CONCLUSION — QUELQUES REMARQUES GENERALES SUR LES MARQUES ET LES LOUS.

Dans cette étude, il n'a été qu'incidemment question des marchandises importées, exportées ou en transit. Il n'entraît pas dans mon propos de les étudier, pas plus que le poids dont pesaient sur le commerce les droits de douane et taxes annexes, leurs occasionnelles augmentations ou atténuations. D'autre part, je n'ai donné qu'une vision partielle des activités internationales à Majorque puisque je n'ai étudié que celles des étrangers venant dans l'île, en laissant volontairement de côté le rôle des Majorquins et des autres sujets mé-

²⁰⁰ Arch. Hist. de Mallorca. Reebudes de 1344, f. 41.

²⁰¹ *Ibid.*, Reebudes de 1353, f. 30 v.

²⁰² *Ibid.*, Reebudes de 1369, f. 38.

²⁰³ Cf. *supra* n. 154, 165, 166, 178, 197; et DUFOURQ, *L'Espagne catalane (op. cit., supra n. 182) passim.*

diats ou immédiats de la Couronne d'Aragon. Mais je n'ai pu exposer les activités des étrangers sans évoquer les difficultés qui surgissaient parfois, du fait d'actes de piraterie ou de la mauvaise foi des uns ou des autres. Cela m'a amené à indiquer épisodiquement comment se réparaient ces méfaits. Ce point est extrêmement important. Il convient de s'y arrêter.

Nous sommes ici en présence de données complexes, assez mal connues encore, qui contribuent à caractériser le trafic international de ce temps. Deux formules différentes furent en usage. La première —l'établissement d'un droit de marque, d'une marque— était une formule brutale, inspirée de la loi du talion; mais, de durée limitée, elle évitait rupture et guerre totales. La seconde formule était beaucoup plus souple; c'était l'établissement d'une taxe dite le *lou*.

La pratique de la marque est bien connue; la marque est un droit de saisie des marchandises et biens qui appartiennent à tel tranger coupable d'un acte de mauvaise foi, dol, vol, piraterie ou crime, ou qui appartiennent à n'importe lequel de ses concitoyens ou «co-nationaux»; c'est très exactement donc une *licencia pignorandi*, comme le dit un texte de septembre 1371²⁰⁴. La marque est appliquée jusqu'au jour où la victime a perçu grâce à elle le montant de ses pertes, intérêts et frais compris.

La nature du *lou* est plus complexe; c'est une taxe très faible ou relativement faible (variant, d'après les textes connus, de 1 à quelque 10 derniers par livre, donc d'environ 0,4% à ou 5%)²⁰⁵, perçue par des préposés spéciaux, à Majorque ou dans un autre port, sur la valeur des marchandises qui y sont soit débarquées soit embarquées. Cette taxe est versée dans une caisse de compensation, qui sert à indemniser les victimes d'actes de piraterie ou de tout dol, jusqu'à récupération par elles de tout ce qui a été perdu, intérêts compris et frais de récupération couverts. Cette taxe est appelée en latin *laudum*, en catalan *lou* ou *pasatemps*, et il me paraît que ces trois termes sont interchangeables; je ne crois pas, pour l'instant au moins, que l'on puisse distinguer une nuance entre le *lou* et le *pasatemps*. Cependant, il y a sinon divers types de *lou*, du moins diverses manières de concevoir et d'encaisser le *lou*. Je voudrais tenter de classer ici les différences que l'on aperçoit.

Dans une première série de cas, le *lou* frappe tous les concitoyens ou «co-nationaux» des étrangers qui se sont rendus coupables du dol ou de l'acte de

²⁰⁴ Archivo de la Corona de Aragón, Cancilleria, Reg. 1430, ff. 80 v. et 81 (acte du 29 octobre 1371, publié ici en appendice: doc. n. 8).

²⁰⁵ SEVILLANO COLOM, *Mallorca y Castilla* (op. cit., supra n. 141) pp. 328-329; Id., *Mercaderes* (op. cit., supra n. 5) p. 513.

piraterie à réparer. Ce *lou* est donc établi par les autorités de la ville ou de l'État auquel appartiennent les victimes, et il pèse sur les compatriotes des coupables. Dans l'état actuel de la documentation, sauf erreur, le plus ancien *lou* connu est celui qui fut établi à Majorque contre les Pisans en 1303; on sait qu'il fut notamment perçu en 1315-1322 et en 1353-1355²⁰⁶. Comparable à ce «*lou dels Pisans*» est le «*laudum contra Genoveses*» perçu à Majorque, notamment en 1320, 1343 et 1344²⁰⁷.

Dans une deuxième série de cas, le *lou* frappe tous les Majorquins ou tous les sujets de la Couronne d'Aragon commerçant avec une ville ou un pays dont les sujets de la Couronne d'Aragon commerçant avec une ville ou un pays dont pays à des sujets de la Couronne, non repérés ou non retrouvables. Il s'agit donc là d'un *lou* qui comme dans la série précédente de cas frappe les compatriotes de coupables, mais cette fois les coupables sont non des étrangers mais des régnicoles, et le *lou* est donc établi par les autorités de la ville ou de l'État dont relèvent ces coupables. C'est une sorte de *lou* interne mais qui peut être perçu dans le pays étranger victime, tout comme dans les villes de la Couronne tenue pour coupable. C'est peut-être un *lou* de ce genre que celui perçu à Séville sur les Majorquins en 1323²⁰⁸. C'est sans nul doute le cas du *lou* établi à Majorque en 1352 sur les marchands majorquins partant commercer à Tunis, alors que la Couronne avait décidé de rembourser les pertes occasionnées à des Tunisiens par des pirates²⁰⁹. C'est dans la même catégorie que se doit aussi placer le *lou* ou *pasatemps* que deux préposés catalans —un marchand chrétien et un marchand juif— percevaient à Oran vers 1367 sur les marchandises majorquines (qui y passaient)²¹⁰ et à Majorque vers 1367-71 sur les marchandises qui y étaient importées du royaume de Tlemcen²¹¹: il s'agissait de rembourser quelque 20.000 dinars d'or au sultan de cette ville pour compenser les pertes subies par ses sujets, du fait de l'incursion de pirates valenciens, et peut-être majorquins dans le port d'Oran.

Dans une troisième série de cas, le *lou* frappe les Majorquins qui commercent avec une ville ou un pays dont les habitants ont infligé des pertes à

²⁰⁶ Id., *Mercaderes*, p. 494 (n. 102) et pp. 512-513; id., *Mallorca y Castilla*, p. 328.

²⁰⁷ *Ibid.*, pp. 328-329; et Id. *Mercaderes*, p. 513.

²⁰⁸ Id., *Mallorca y Castilla*, p. 329. Cf. *infra* n. 212.

²⁰⁹ Id., *Mercaderes*, pp. 510 et 512.

²¹⁰ SANTAMARIA ARANDEZ. *Olfo*, (*op. cit.*, *supra* n. 18) p. 73 (n. 189).

²¹¹ *Ibid.*, pp. 73-74 (n. 192) et lettre de Pierre le Cérémonieux du 16 juin 1372 (se référant à l'établissement par lui de ce *lou* ou *pasatemps* en date du 23 juin 1367) visant les 13.200 dinars d'or à verser au roi de Tlemcen (Archivo de la Corona de Aragón, Cancillería. Reg. 1430, f. 151); cet acte complète les lettres de Pierre IV des 22 mars 1370, 13 janvier 1371 et 17 février 1371, citées par SANTAMARIA ARANDEZ, *Olfo*, p. 74, n. 192.

d'autres Majorquins; c'est donc là non plus un *lou* atteignant des coupables ou des compatriotes de coupables, mais une sorte de *lou* de solidarité vis-à-vis de concitoyens victimes d'étrangers. Peut-être est-ce dans cette catégorie et non dans la précédente —ou est-ce dans les deux à la fois— qu'il faut ranger le *lou* perçu en 1323 à Séville sur les Majorquins²¹². C'est certainement en tout cas le cas du *lou* perçu à Majorque en 1332 et en 1343 sur les Majorquins partant commercer vers Séville et la Flandre, *lou* destiné à compenser les «*dampna data mercatoribus Maioricensis per Castellanos*»²¹³. C'est là aussi apparemment le cas du «*lou dels Castellans*» perçu à Bruges en 1346 par un préposé majorquin sur les Majorquins commerçant dans cette ville, *lou* destiné, semble-t-il, à réparer les pertes subies par d'autres Majorquins, du fait de Castellans, sur la route de la Flandre²¹⁴. Enfin, aucun doute n'est possible pour le *lou* ou *pasatemps* perçu à Majorque vers 1368-1378 sur les marchands majorquins revenant de Bougie, à la suite de pertes subies par d'autres marchands majorquins du fait de Bougiotes²¹⁵.

Mais la complexité du *lou* ne se limite à la diversité des cas que je viens de m'efforcer de clarifier. Se pose aussi le problème de la durée d'un *lou* donné. Le *lou* est, d'abord et avant tout, une taxe provisoirement perçue à la suite d'un acte de piraterie à réparer. Et je n'hésite pas à affirmer que certains *lous* —la plupart, dirais-je— se présentèrent toujours ainsi. C'est encore là par exemple le cas du *lou* qui, établi en 1368 sur les marchandises importées de Bougie à Majorque, était en train d'arriver à son terme en 1378²¹⁶. Cependant, d'après Francisco Sevillano, certains *lous* tendirent à devenir permanents, alimentant chroniquement une caisse de compensation destinée à réparer les pertes qui seraient subies dans tel ou tel cas²¹⁷. Pour bien connaître tous ces aspects variables du *lou*, il faudrait publier un *corpus* de tous les actes qui se pourraient rassembler sur ce thème. Notre connaissance de la Méditerranée médiévale en serait singulièrement enrichie.

Le certain est que la pratique du *lou* n'était pas spécifiquement majorquine. Elle fut aussi utilisée par Gênes: un *vectigal* ou *drietus Granate*, fut établi par les autorités génoises au XV^e siècle sur le commerce que les marchands de

²¹² SEVILLANO COLOM, *Mallorca y Castilla* (op. cit., supra n. 141) p. 329; cf. supra n. 208.

²¹³ *Ibid.* (*Mallorca y Castilla*) pp. 329-330.

²¹⁴ Id., *Mercaderes* (op. cit., supra n. 5) pp. 513-514.

²¹⁵ DUFOURCQ, Documents inédits sur la politique ifriqiyenne de la Couronne d'Aragon, *Analecta Sacra Tarraconensia*, t. 25, 1952, pp. 289-290 (publication de l'acte du 24 mai 1378 conservé en l'Archivo de la Corona de Aragón, Cancilleria, Reg. 1440, f. 48).

²¹⁶ *Ibid.*

²¹⁷ SEVILLANO COLOM, *Mallorca y Castilla*, p. 328; *Mercaderes*, p. 511.

cette ville faisaient avec le sultanat de Grenade; cette taxe perçue par des Génois en terre grenadine était destinée à réparer les pertes infligées à des Grenadins par des pirates génois²¹⁸; elle est donc exactement comparable au *lou* ou *pasatempo* établi en 1367 sur les Majorquins commerçant avec le sultanat de Tlemcen²¹⁹. D'autre part, nous savons qu'existait dans la Séville du XIV^e siècle une «caisse de la mer» dont Florentino Perez-Embid a établi qu'elle était une sorte de «caisse d'assurance ou de prévoyance sociales»²²⁰; Francisco Sevillano se demande, à juste titre, me semble-t-il, si cette caisse n'était pas précisément une sorte de caisse de compensation²²¹. Peut-être pourrait-on aussi discerner un lien entre ces diverses caisses alimentées par des *lous* ou taxes du même genre, et le vieil organisme génois que fut dans la grande ville ligure l'*officium robarie*?

L'histoire des relations commerciales internationales qui se nouaient à Majorque est donc une histoire dont on connaît fort bien les aspects généraux, mais dont on ne suit pas encore parfaitement la courbe, et dont on ne connaît qu'imparfaitement diverses données structurales. Bien des enquêtes restent à faire, et auraient peut-être intérêt à être parallèles à des recherches analogues souhaitables pour les grands ports italiens ou Séville.

²¹⁸ Gabriella AIRALDI, *Genova e Spagna nel secolo XV - Liber damnificatorum in regno Granate*, Genova, 1966 (tome XI des *Fonti e Studi del Istituto di Paleografia e Storia Medievale della Università di Genova*). Cf. DUFOURQ et GAUTIER-DALCHE, Bulletin historique: L'Espagne au Moyen Âge, *Revue Historique*, t. 245, 1971, p. 464.

²¹⁹ Cf. *supra* n. 210.

²²⁰ PEREZ EMBID, Navigation et commerce dans le port de Séville au bas moyen âge, *Le Moyen Âge*, t. 75, 1969, pp. 479-480.

²²¹ SEVILLANO COLOM, *Mallorca y Castilla (op. cit., supra n. 141)*, p. 330.

¹ Tous les documents publiés dans cette appendice proviennent de la section *Cancilleria* de l'Archivo de la Corona de Aragón (=A.C.A.).

APPENDICE

I

1371, 4 juillet, Valence

Pierre le Cérémonieux ordonne à Olfo de Procida, Gouverneur de Majorque, de laisser partir pour Pise les vaisseaux qui se préparaient à y aller et ceux qui iront chercher en Berbérie (de Honein à Tunis), ou à Peñiscola, des marchandises destinées à Pise.

En Pere etc...Al noble e amat conseller nostre Mossen Olfo de Proxida, portant veus de governador en lo regne de Mallorques, o a son loctinent. Saluts e dileccio. Jatsia nos haiam fet desteniment en la ciutat e illa de Mallorques a totes naus e altres vexells maritims cuberts, de VII palms a en sus, de no navegar ne exir fora la dita illa. Pero, car segons havem entes aqui aqui ha algunes de les dites naus e vexells qui han e entenen affer de present lo viatge de Pisa, a les quals o a lurs patrons e ductors sil dit viatge no fahien sia fort gran dampnatge, volem e us deim e manam de certa sciencia e espresament que encontinent licenciets qualsevol de les dites naus e vexells qui en la dita illa haien ia carregat o carreguen, o de present iran carregat en Barberia, de One tro en Tuniç, o en Paniscola, per anar en Pisa, que no contrastant lo dit desteniment façen o puxen fer lo dit viatge, axi empero que les dits patrons e ductors de les dites naus o vexells façen en poder vostre sagrament e homenatge, e que, on pus prestament e ivercosa poran, faran lo dit viatge, no prenent ne mudant altre viatge; e que, apres lo descarrament que hauran fet en lo port de Pisa, estaran lla ab les dites naus e vexells X dies ladoncs primer vinents, esperants si nos los haurem necesaris, e no prenants negun viatge, de guisa que dins aquells X dies, si mester los haurem, los puxam lla prestament pendre e haver a nostre servey conquels volrem. Dada en Valencia, a IIII dies de juliol, en lany de la Nativitat de Nostre Senyor M CCC LXXI.

(Archivo de la Corona de Aragón, Cancilleria,
Reg. 1430, f. 7 v./I)¹

2

1371, 5 juillet, Valence

Pierre le Cérémonieux autorise Joan Torrabadal à faire avec sa coca maiorquine le voyage qu'il préparait et qui doit aboutir à Pise.

A la suite du texte que nous avons transcrit ci-dessus (doc. n.º I de cet Appendice) figurent les lignes ci-dessous:

Similis letra fuit facta Johanni Torrabal, vel Petro Trobadal, pro quadam cocha sus de civitate Maioricarum, verbis tamen competenter mutatis. Datum fuit Valencie a V dies de juliol en lany de la Natividad de Nostre Senyor M CCC LXXI.

(A C A, Reg. 1430, f^o 7 v^o/2).

3

1371, 7 juillet, Valence

Pierre le Cérémonieux autorise le patron majorquin Pere Ça Font à se rendre d'Alcudia de Berbérie à Tunis, et de Tunis à Pise, non obstant toute interdiction de voyage; et il ordonne aux gouverneur, viguier et baile de Majorque et à tous ses autres officiers, de respecter cette autorisation.

Nos Petrus etc... Volentes vos fidelem nostrum Petrum Ça Font, patrum navis civitatis Maioricarum, favore prosequi in hac parte, tenore presentis concedimus vobis ac licenciam et facultatem plenariam impertimus quod vobis cavente idonee, in posse gerentis vices gubernatoris in regno Maioricarum, de redeendo cum dicta vestra navi, infra tempus quo alii patroni navium reverti debent ad civitatem predictam, possitis cum navi vestra vocata *Santa Maria* navigare de loco de Alcudia in partibus Barbarie situato usque ad locum de Tuniz ac etiam per maria nostra et usque ad civitatem Pisane, absque aliquo pene incursu, inhibitione seu ordinacione quavis per nos aut officiales nostros quoscumque in contrarium facta in aliquo non obstante. Mandantes per eandem dicto gerenti vices gubernatoris, vicario et baiulo dicte civitatis, et aliis nostris officialibus quibuscumque et locatenentibus eorundem, quatenus concessionem ac licenciam nostram hanc ratam et firmam habeant, teneant et observent et non contraveniant seu aliquem contravenire permittant aliqua ratione. In cuius rei testimonium, presentem vobis fieri et sigillo nostri jussimus comuniri. Datum Valencie VII die julii anno a Nativitate Domini M^o CCC^o LXX^o primo.

(A C A, Reg. 1430, ff 11 v^o et 12 r^o)

4

1371, 31 juillet, Valence

Pierre le Cérémonieux ordonne au gouverneur de Majorque de laisser partir pour Peñíscola, et de là à Pise, la coca à un timon de Joan Torrabadal, bien que par lettres du 15 juillet le roi ait abrogé toutes les autorisations de départ antérieurement données, et à condition que cette coca prennent l'engagement, moyennant caution de 1.000 réaux d'or, d'être à Livourne le 29 septembre et d'y attendre jusqu'au 15 octobre l'ordre que le roi pourrait lui donner.

En Pere etc... Al noble e amat conseller nostre Mossen Olfo de Proxida, portantveus de governador en lo regne de Mallorca, e al visalmirallo. A cas-cun dells, saluts et dileccio. Jatsia nos, ab altra letra nostra dada en Valencia a XV dies de juliol del any present, vos haïam manat que revocades totes li-cencies per nos atorgades a qualsevol presones de la dita ciutat e regne, faes-sets general desteniment en la ciutat e illes de Mallorca a totes naus e altres vaxells maritims cuberts, de VII palms a ensus, de no navegar ne exir fora la dita illa. Pero, car segons havem entes aqui ha una cocha dun timo den Johan Torrabadal, de la ciutat de Mallorca, lo qual mena en Johan Ca Vila, qui enten a carregar a Paniscola de present, e fer lo viatge de Pisa, a la qual, o a seu patro o ductor, sil dit viatge no fahia, seria fort gran dampnatge, volem e deim e us manam, de certa sciencia e espressament, que no contrestant la dita letra inhibitoria, la qual quant es a aquesta nau suspenem e volem que no haia loch, licenciets la dita cocha per fer lo dit viatge, axi empero quel dit patro o ductor de la dicta cocha faça, en poder vostre, sagrament, homenatge e obligacio, sots pena de mil reysals dor, que lo dia de sent Michel pus prop vinent sera en lo port de Liorna, e aqui ell stara tro al XV dia del mes doctubre lavors pus prop seguent, esperant si nos la haurem necessaria, e no pre-ment algun viatge, daguisa que dins aquell temps, si mester la haurem, la pu-xam prestament pendre e haver a nostre servey, en que la volrem. Dada en Valencia a XXXI de juliol en lany de la Nativitat de Nostre Senyor M CCC LXX I.

(A C A, Reg. 1430, fº 10)

5

1371, 31 juillet, Valence

Lettre analogue à la précédente, concernant la nau de Pere Grallera et Nicolau Bertran en partance pour Honcin, et celle de Guillem Rexach et Berenguer Pontiro en partance pour Alcludia de Berbérie.

En Pere etc... Al noble e amat conseller nostre Mossen Olfo de Proxida, portant veus de governador en lo regne de Mallorca, e al visalmirall, o à lurs lochtinents. Saluts e dileccio. Jatsia nos, ab altra letra nostre dada en Valencia a XV dies de juliol del any deius escrit, vos haïam manat que revoca-des totes licencies per nos atorgades a qualsevol presones de la ciutat e regne de Mallorca, faessets general desteniment, en la dita ciutat e regne, a totes naus e altres vexells maritims cuberts, de VII palms a ensus, de no navegar ne exir fora lo dit regne. Empero, per tal car havem entes que les naus que menen en Pere Grallera e en Nicholau Bertran, en Guillem Rexach e en Be-renguer Pontiro, de la dita ciutat, son ia carregades e apperellades de navegar, es assaber aquella de les dits Pere Grallera e Nicholau Bertran a One, e aque-

Illa dels dits Guillem Rexach e Berenguer Pontiro a Alcudia de les parts de Barberia, e per tal encara car los damuntdits se son offerts denant nos que sobligaran, en poder vostre, ab sagrament e homenatge e pena de M reynals dor, que lo dia de Sant Miquel pus prop vinent seran en lo port de Liorna e en aquell esperaran lo nostre estol tro al XV dia del mes doctubre lavors pus prop vinent, per tal que, sils hauren mester, los puxam prestament pendre e haver a nosire servey; per ço, a vosaltres, dcim e manam, espressament e de certa sciencia, que los demuntdits Pere Grallera, Nicholau Bertran, Guillem Rexach e Berenguer Pontiro faents en poder vostre la dita obligacio, licenciets les dites naus a fer lo dit viatge, la dita letra inhibitoria, la qual, quant es aquestes dues naus, no volem que haia loch en alguna manera, no contrastant. Dada en Valencia a XXXI dies de juliol en lany de la Nativitat de Nostre Senyor M CCC LXX I.

(A C A, Reg. 1430, ff. 35 v. et 36 r.)

6

1371, 1er août, Valence

Pierre le Cérémonieux accuse réception aux jurats de Majorque de la lettre par laquelle ils lui demandaient de laisser partir de l'île les navires de Pere Grallera, Guillem Rexach, Pere Ça Font et Joan Torrabadal; il concède ces autorisations, bien qu'il ait besoin de maint vaisseau pour transporter 4.000 animaux en Sardaigne. Et il leur demande de faciliter le rassemblement de tous les bateaux tant étrangers que privés, qui pourraient lui être utiles pour son entreprise de restauration de la Sardaigne.

Le rey, Promens, vista havem vestra letra sobre la licencia que demanats a la nau den Pere Grallera que deu anar a One, e a la nau den Guillem Rexach, e la den Pere Font que deu anar al Alcudia, e a la nau den Torrabadal que deu vener a Paniscola, e, apres, portent dels dits lochs, deven totes anar descarregar en Pisa; e, aquella ben entesa, vos responem que, jassia, segons que he podets veure, una de les maiors faltes que podem haver en lo viatge de Cerdanya si es de navilis, dels quals havem mester per IIII mill. besties, pero per lo profit daqueix regne en general, e de les nomenats en la dita vestra letra en singular, e per complaure a vosaltres, flaxam hi tot ço que podem, havem licenciades les dites naus de fer los dits viatges, sots certa forma, segons que en les lettres de les licencies porets clarament veure. E axi, pus nos vos fem totes aquelles prerogatives e favors que podem, fets vosaltres que nos profiten en la proferta del do, e en tot ço que puxats, de guisa que les vostres obres responen a les nostres gracies, e nos animets a fer les vos maiors. E no res menys, ab sobirana cura e diligencia, donats tota aquella obra e ajuda que puxats, que nos haiam, en lo temps e loch empreses, tot aquell navili qui de quis puxa ha-

ver, tam be estrany com privat, car ja sabets que en aquest benaventurat viatge, en lo bo e breu espegament daquell, penja la restauracio de Cerdenya e, en altra manera, molt de nostre be e honor. Dada en Valencia, lo primer dia dagost del any M CCC LXXI.

Fuit missa als amats e feels nostres los jurats e promens de la ciutat de Mallorques.

(A C A, Reg. 1430, f. 36 r. et v.)

7

1371, 13 août, Valence

Pierre le Cérémonieux autorise le patron majorquin Barthomeu Sunyer à partir pour Pise avec son navire, à condition qu'il y soit avant le 21 septembre à venir.

Nos, en Pere etc... Per tenor de la present, atorgam a vos feel nostre en Barthomeu Sunyer, patro de nau de Mallorques, que, contrastant qualsevol inibicio feita o faedora per nos o per nostres oficials, puxats carregar la dita vestra nau en la ciutat o regne de Mallorques, e ab aquella navegar en les parts de Pisa, axi empero que vos, a VIII dies abans de la festa de Sent Miquel del de setembre primer vinent, siats ab la dita nau apperellada e desembargada, en la manera quespertany en lo port de Liorna, on deu esser la nostra beneventurada armada, la qual deu pasar en Sardenya, e daqui non pertescats sens licencia e volentat del capita de la dita armada etc... Dada en Valencia, a XIII dies dagost en lany de la Nativitat de Nostre Senyor M CCC LXXXI.

(A C A, Reg. 1430, ff. 42 v. et 43 r.)

8

1371, 29 octobre, Caspe

Bien que le gouverneur de Majorque, Olfo de Procida, par lettre du 12 septembre 1371, ait donné un sauf-conduit de libre navigation le mettant à l'abri de toute saisie au patron portugais Joan Salvador, pour le voyage aller et retour que celui-ci fait entre Majorque et Alcudia de Berbérie avec son bateau le Santa Maria, nolisé à des marchands majorquins, Pierre le Cérémonieux ordonne d'exécuter sa mission au commissaire chargé d'appliquer la marque concédée contre les Portugais au Juif valencien Jacob Xambell, habitant de la juiverie de Majorque.

Petrus etc... Fideli nostro Philipo de Cumbis, jurisperito Maioricarum, comissario per nos deputato ad exequendum quandam marcham, seu pignorandi licenciam, per nos contra subditos et districtuales regis Portugalie, Jacobo Xambell, Judeo civitatis Valencie, nunc vero habitatori seu de aljama Judeo-

rum civitatis Maioricarum, cum carta nostra data Valentie nona die augusti proxime lapsi, concessam. Salutem et gratiam. Licet nobilis et dilectus consiliarius noster Olfo de Procida, miles, gerens vices gubernatoris in regno Maioricarum, concesserit Johanni Salvatoris, patrono cuiusdam navis vocate *Sancta Maria*, de civitate Lisbonæ, subdito dicti regis Portugalie, ac mercibus et rebus eiusdem, guidaticum et assecuramentum subscriptum, cum letra sua continentie subsequentis:

«Als nobles e molt honrats almiralls, visalmiralls, capitans de armades e patrons de galeas, de naus e daltres vexells de mar, e molt savis senyors »portant veus de governador general, e batles, veguers e altres officials havent »juridiccio en terre o en mar, per lo molt alt e poderos princep e senyor en »Pere per la gracia de Deu rey dArago, o als lochtinents daquells; nOlfo de »Procida, cavaller, portant veus de general goversador en lo regne de Mallor- »ques; salu's ab tota honor. Com en Johan Salvador de Lisbona, maestre e »patro de la nau appellada *Santa Maria*, ab la dita nau, carregada de robes e »mercaderies de mercaders de Mallorques per noliejament en la ciutat de »Mallorques, fet vaia en lo loch e port dAlcudia de Barberia, e daqui deia »tornar aci en Mallorques, ab robes dels dits mercaders; e loqual loch de Lis- »bona els habitans daquell, el dit Johan, tots marins de la dita nau, sien en »pau e bona amistat ab lo senyor rey nostre; per tenor de les presents, cascun »de vos certificam que nos, per auctoritat de nostre offici que usam, havem »guiat e assegurat lo dit Johan e la dita nau e robes e arneses e mercaderies »daquella, estants e portants, ço es que pusquen anar, estar e tornar, salvamen- »e segura, sense embarch e dampnatge de aquells; per que, de part del senyor »rey, vos requerim, e de la nostra vos pregam, quel dit Johan e mariners e ro- »bes de aquella, en la forma dessusdita, vullats tractar e endreçar amigable- »ment; e no sofirats aquells esser embargats ni agreviats contra rao e justicia; »ans, pusquen tornar en Mallorques, salvament e segura, sirvant a aquells lo »present guiatge nostre; offerents nos apperellais, per cascun de vos, semblants »guiatges e vostres pregaries servir e exausir. Datum en Mallorques, a XII »dies del mes de setembre lany deius escrit».

Quia, tamen, guidaticum ipsum non impedit, nec in aliquo potest impedi- re, executionem marche seu pignorandi licencia supradicte, rationibus inter alias que sequuntur: «Tum quare inferior legem superioris tollere seu mutare »non potest; tum quare talia concedere guidatica, ad nos solum, vel nostrum »carrissimum primogenitum in regnis et terris nostris gubernatorem generalem, »et non ad alium, noscitur spectare; tum etiam quare ubi guidaticum ipsum »tenetur, etiam non comprehenderet marcham pretensam nec solutionem debi- »torum vel aliquam executionem, cum si eius tenor diligenter attendatur, in- »stelligatur de galeis, vasis armatis et malefactoribus quibuscumque». Propte-

rea, supplicante nobis humiliter Judeo supradicto, volumus vobisque dicimus et mandamus, de cierta sciencia et exprese, quatenus marcham seu pignorandi licentiam predictam effectualiter exquemini, juxta commisionis inde nobis facite formam, guidatico seu assecuramiento predicto... nullatenus obsistente. Datum in loco de Casp, XXIX die octobris anno a Nativitate Domini M^o CCC^o LXX^o primo.

(A C A, Reg. 1430, ff. 80 v. et 81 r.)

9

1372, 2 janvier, Alcañiz

Pierre le Cérémonieux communique au gouverneur, au viguier, et au baile de Majorque, ainsi qu'à tous ses officiers, la lettre par laquelle le roi de France Charles V, de Paris, en date du 8 mai 1369, anommé consul de ses sujets à Majorque, le citoyen de Majorque Pere Vaquer, en remplacement du consul antérieur décédé, le Majorquin Francesc de Portell. Et le roi d'Aragon ordonne qu'en conséquences ce Pere Vaquer soit bien tenu et reconnu par tous comme consul à Majorque des sujets du roi de France.

Petrus etc... Nobili et dilectis ac fidelibus vices gerenti gubernatoris necnon vicario et baiulo civitatis et regni Maioricarum, aliisque universis et singulis officialibus et subditis nostris, et officialium ipsorum locatentibus, presentis et futuris, ad quos presentes pervenerunt. Salutem et dilectionem. Quia illustris et carissimus consanguineus noster Karolus, Dei gratia, Franchorum rex, consulatum subditorum suorum ad civitatem et regnum predicta declinantium, Petro Vaquerii, civi civitatis ipsius, comisit noviter sive concessit, cum carta sua, sigillo suo pendenti munita, cuius series sic habetur:

«Karolus, Dei gratia, Francorum rex, universis presentes literas inspecturis, salutem. Notum facimus quod nos prospicientes officium consulatus subditorum nostrorum, quod Franciscus de Portello, quondam, civitatis Maioricarum, in civitate ipsa et regno eiusdem exercere consuevit, vacare per mortem Francisci ipsius, tam intercessione devota dilecti nostri Petri de Tarragona, secretarii incliti et magnifici infantis Johannis, primogeniti Aragonum, consanguinei nostri, quam obtendu meritorum dilecti nostri Petri Vaquerii, civis civitatis prefate, de quo in hac parte fiduciam gerimus plenior, tenore presentis, committimus sive comendamus memorato Petro Vaquerii consulatus officium expressum, ita quod idem Petrus Vaquerii sit consul omnium et singulorum subditorum nostrorum in eisdem civitate et regno, dum vitam duxerit in humanis. Et habeat et recipiat proinde consimilia salaria sive jura eorum qui, per jam dictum Franciscum, vel alios qui officium precontentum huiusmodi rexerunt, assueta sunt recepi et haber. Rogantes et requirentes illustrem et magnificum consanguineum nostrum Petrum, regem

»Aragonum et Maioricarum, ac officiales et subditos suos, nostrisque officia-
 »libus et subditis injungentes, quatenus responderi faciendo ac respondendo
 »prelibato Petro Vaquerii, ratione dicti officii, de salario et juribus consuetis,
 »eundem Petrum Vaquerii, et non alium quemcumque, pro consule subditorum
 »nostrorum quorumlibet, habeant et teneant in pretactis civitate et regno, dum
 »vita fuerit sibi comisa; in cuius rei testimonium, nostrum presentibus literis
 »facimus apponi sigillum. Datum Parisi VIII die maii anno Domini Millesimo
 »CCC^o LX^o nono, regni vero nostri sexto».

Igitur, tam roganibus et requisitione regis eiusdem cum preinscrite car-
 ta ut promittitur nobis factis, quam humili supplicatione pro jamdicti Vaquerii
 parte huismodi ratione porrecta, vobis et cuilibet vestrum, mandamus firmiter
 et districte quatenus ipsum Petrum Vaquerii et non aliquem alium habeatis
 deinceps, toto tempore vite sue, pro consule omnium et singulorum subditorum
 pretacti regis in civitate ac regno predictis, eidemque Petro respondeatis et
 responderi faciatis integritur de omnibus et singulis juribus sive salariis dari
 pretextu dicti officii assuetis. Datum in villa Alcanicij, secunda die januarii
 anno a Nativitate Domini Millesimo CCC^o LXX^o secundo.

(A C A, Reg. 1430, f. 104)

10

1372, 14 octobre, Barcelone

*Pierre le Cérémonieux prévient Olfo de Procida, gouverneur de Major-
 que que le Florentin Cesar de Gitardo, arrêté à Majorque à la requête de Pere
 Serra, Pere Ça Fortesa, Joan Torrabadal et autres créanciers de la compagnie
 des Guardi dont il était le facteur, affirme que sa détention est injuste. Le roi
 ordonne donc au gouverneur de faire libérer ce Florentin, s'il n'y a vraiment
 rien à lui reprocher.*

Petrus etc... Nobili et dilecto consiliario nostro Olfo de Proxida, militi,
 gerentivices gubernatoris in regno Maioricarum, vel eius locumtenenti. Pro
 parte Cesaris de Gitardo, de Florencia, fuit nobis humiliter supplicatum ut,
 cum ipse ad instanciam Petri Serra, Petri Ça Fortesa, Johannis Torrabadal et
 nonnullorum aliorum de civitate Maioricarum creditorum cujusdam societatis
 de Florencia, vocate de Guardi, de qua factor seu negociator erat in dicta ci-
 vitate, detineatur captus in posse vestro minus debite, ut asserit, et injuste,
 dignaremur ei super iis de concedenti remedio providere. Nos, vero, supplica-
 tione ipsa benigna admissa, vobis dicimus et expresse mandamus quatenus si
 repereratis Cesarem minime captum existere debere pretextu dicte societatis,
 confessum ipsum a dicta captione liberetis, eunque non permitatis contra jus-
 ticiam per aliquos aggravari. Datum Barchinone XIII die octobris anno a Na-
 tivitate Domini M^o CCC^o LXX^o secundo.

(A C A, Reg. 1431, f. 63 v.)

II

1373, 23 avril, Barcelone

Rappelant la marque qu'il a concédée en date du 21 mars 1343 et prorogée encore pour cinq ans en date du 12 septembre 1370, contre les Corsini de Florence et contre les Florentins en général, à Pere Rossinyol (et à son facteur Arnau Cerda), à Francesc de Portell (et à son associé Lorenz Canal) à Pere Bertran (et à son facteur Pere Lustrin), à Jacme Serra (et à son associé Ramon Roig), à Joan Brondo et à Berenguer Sunyer (et à leur facteur Guillem Sunyer), à Bartolomeo Geronès (et à son facteur Ramon Bramundi) et à Guillem Ça Coma, la dernière prorogation ayant été faite à la requête de Francesc de Portell, Jacme Serra et Bartolomeo Geronès ou leurs héritiers car ils n'ont pas encore récupéré ce qu'ils ont perdu, Pierre le Cérémonieux ordonne aux gouverneurs de Majorque, de Sardaigne et de tous ses Etats, ainsi qu'à tous ses officiers, de saisir tout ce qu'ils pourront trouver, qui appartient à ces Florentins, jusqu'à ce que les héritiers de Francesc de Portell, Jacme Serra et Bartolomeo Geronès soient rentrés dans leurs fonds.

Petrus etc... Dilictis et fidelibus gerentibusvices gubernatoris in regnis Maioricarum et Sardinie ac in partibus cismarinis, necnon universis et singulis vicariis, baiulis, justiciis, ceterisque officialibus et subditis nostris ubilibet constitutis, ad quos presentes pervenerint. Salutem et dilectionem. Recolimus nos, cum carta nostra data Barchinone XII^o kalendas aprilis anno Domini M^o CCC XL tercio, concecisse licentiam marchandi Petro Rossinyol vel Arnaldo Cerdani factori suo, et Francisco de Portello vel Laurencio Canali eius socio, Petro Bertrandi vel Petro Lustrin eius factori, Jacobi Serra vel Raymundo Rubei eius socio, Johanni Brondo, Berengario Sunyerii, vel Guillelmo Sunyerii factori eorundem, Bartholomeo Gerones vel Raymundo Bramundi factori suo, Guillelmo Ça Coma, merces, bona et res communis et singularium civitatis Florencie, necnon aliorum quorumlibet subditorum dicti communis, et specialiter universa et singula bona Gerardi Corsini, Cersini Corsini, Johannis et Cenobii Corsini, de Societate de Corsinis Florencie, usque ad integram solutionem, et satisfactionem magnarum florenorum quantitatem in dicta carta expressatarum, que per dictos Florentinos debebantur et debentur supranominatis nostris subditis et cuilibet eorum, et usque ad sumam ad quam ascendit interesse quantitatum ipsarum ad rationem duorum solidorum Barchinone pro libra quolibet anno, a die qua dicta marchandi licentia dictis nostris subditis fuit concessa, usque ad diem vel tempus quo in dictis quantitibus dictis nostris subditis esset satisfactum pro rata tamen quantitatum ipsarum, et etiam usque ad quantitatem mille quingentorum quadraginta unius florenorum auri, quos pars dictorum mercatorum in prosecutione dicti negocii juravit expendisse taxatione cum judiciaria precedente, et usque ad quantitatem expensarum per

ipsos nostros subditos mercatores tunc factarum occasione predicta, prout hec et alia in dicta carta liquide continentur. Et, ex post, ad humilem supplicationem Francisci de Portello, Jacobi Serra et Bartholomei Geronesii, quondam, vel eorum heredum, dictam licentiam marchandi dictos Florentinos ad quinquennium prorogasse, cum alia carta nostra data Barchinone XII die septembris anno a Nativitate Domini M^o CCC^o LXX^o, ut in ipsa lacius est contentum; cumque, pro parte dictorum mercatorum nostrorum subditorum seu eorum heredum et successorum, fuerit coram nobis humiliter supplicatum ut, cum ipsi, vigore dicte licentie marchandi seu prorogationis eiusdem, de quantitibus pecunie per dictos Florentinos eis debitis, adhuc satisfactionem integram non fuerint assecuti, dignaremur eis super hiis de justicia providere; nos igitur, suplicatione ipsorum ut pote justa suscepta benigne, vobis et unicuique vestrum dicimus et mandamus quatenus ubicumque intra nostrum dominum invenire poteritis merces, bona et res dictorum Florentinorum, capiatibus ad manus vestras; et, in ipsis mercibus et bonis, executionem faciatis pro satisfaciendo dictis heredibus ipsorum Francisci de Portello, Jacobi Serra et Bartholomei Geronesii, in quantitibus eis debitis seu eis restantibus ad solvendum; quibuscumvis literis aut provisionibus in contrarium a nostra curia emanatis seu de cetero emanandis, quas presentibus revocamus, obsistentibus nullomodo. Datum Barchinone XXIII die aprilis anno a Nativitate Domini M^o CCC^o LXX^o tercio.

(A C A, Reg. 1431, ff. 171 v. et 172)

12

1373, 23 avril, Barcelone

Lettre de Pierre le Cérémonieux au gouverneur d'Ibiza, analogue à la précédente.

Petrus etc... Dilecto et fidelibus gerentivices gubernatoris in insula Evisse, ceterisque officialibus et subditis nostris, vel dictorum officialium locatentibus, presentibus et futuris. Salutem et dilectionem. Recolimus nos, cum carta nostra data Barchinone XII kalendas aprilis anno Domini M^o CCC^o XL^o tercio, concecisse licentiam marchandi Petro Rossinyol vel Arnaldo Cerdani etc... in omnibus ut superius proxime.

(A C A, Reg. 1431, f. 172 v.)

“Don Juan de Austria y Cataluña”

“Cataluña y el Gobierno central de 1653 a 1679” (*)

FERNANDO SANCHEZ MARCOS

I. INTRODUCCION.

La historiografía al uso suele conferir una notable significación a la figura del segundo Don Juan de Austria, pues el bastardo de Felipe IV encarna las esperanzas de la Monarquía hispánica, que anhela un cambio de rumbo, en una de las épocas más críticas de su historia: los veinte años posteriores a la Paz de los Pirineos.

También en la trayectoria histórica particular de Cataluña tiene Don Juan de Austria un lugar relevante. La historiografía catalana (Soldevila¹, Reglá² y tras ellos otros autores) han visto una gran significación en el apoyo de Cataluña al golpe de estado de Don Juan de Austria de 1669, contemplándolo como un hito importante, como un punto de inflexión que separa, en la evolución histórica de Cataluña, la fase aislacionista de la fase del intervencionismo en la marcha general de la Monarquía hispánica. Don Juan de Austria, se ha hecho notar, es el primer político español que busca su fuerza en la periferia, precisamente en una época en que la profunda decadencia demográfica y económica de Castilla contrasta con los inicios de la recuperación de Cataluña, como estudios recientes han puesto de manifiesto.

Sin embargo, a pesar de habersele otorgado ese alto valor simbólico, en realidad el tema de la participación de Cataluña en el primer golpe de estado de Don Juan de Austria había sido estudiado con poca amplitud. Maura, el especialista mejor informado sobre este golpe de estado, no visitó los archivos barceloneses; y, de otra parte, Soldevila, Reglá y los demás autores catalanes

(*) Resumen de la tesis doctoral que fue presentada en la Universidad de Barcelona, durante el curso 1972-73, y obtuvo la calificación de Sobresaliente cum laude.

¹ SOLDEVILA, F. «Història de Catalunya», v. III. Barcelona, 1963. pp. 1077 y ss.

² REGLA, J. «Els segles XVI i XVII. Els virreis de Catalunya». Barcelona, 1955. pp. 159-172.

Por lo que respecta a la problemática a la que aludimos, en sus obras posteriores como «Introducció a la història de la Corona d'Aragó», Palma de Mallorca, 1969; y «Spain and her Empire», en el v. V de la «New Cambridge Modern History». Cambridge, 1961: REGLA sigue manteniendo en líneas generales la perspectiva de «Els virreis de Catalunya».

se ocupan brevemente de él. Todo ésto era un estímulo para tratar de esclarecer, con una base documental amplia, los alcances y motivaciones reales del apoyo de Cataluña a Don Juan en 1669. Este fue el objetivo central que nos propusimos al redactar nuestra tesis de licenciatura sobre «Don Juan de Austria y Cataluña (1652-1669)».

En nuestra tesis doctoral, presentada también en la Universidad de Barcelona algunos años más tarde, recogemos esta temática, englobándola en un campo de estudio más amplio: las relaciones entre el segundo Don Juan de Austria y el Principado de Cataluña desde 1652 hasta 1679. 1652, año en que Don Juan de Austria entra en Barcelona y Cataluña se reincorpora a la Monarquía hispánica de Felipe IV; 1679, fecha en que muere, siendo ya primer ministro, Don Juan de Austria, en quien Cataluña había depositado no menos esperanzas que el resto de la Monarquía.

Si nos interesamos por las relaciones entre Don Juan de Austria y Cataluña es porque, en el fondo, a través de ellas nos aparece la problemática de las relaciones entre Cataluña y el Gobierno central, puesto que Don Juan de Austria, de una parte, estuvo siempre muy cerca de ese poder central, ya fuera como Virrey, cabeza del sector de oposición, o Primer Ministro; y a la vez, estuvo, especialmente en algunos momentos decisivos, en estrecha relación con Cataluña, la cual le habría prestado gran parte de su fuerza en sus asaltos al poder. En definitiva, lo que nos hemos propuesto estudiar, mediatamente, es la política catalana de Madrid y la actitud del Principado hacia la Corte —que en buena parte es la actitud de Barcelona— en los 27 años subsiguientes al fin de la Guerra de los Segadores.

El período que tratamos es una época de la historia de Cataluña menos estudiada, en el aspecto que nos ocupa, si la comparamos a la crisis de 1640-52, o a los decenios en que se fragua dicha crisis, magníficamente tratados por Elliot³. Por lo que respecta a la problemática económica, sí que disponemos, en cambio, de notables estudios referentes a esta época realizados por Fontana Lázaro⁴, Giral⁵, Nadal⁶ y Vilar⁷. Con nuestro trabajo pretendemos contribuir así a un mejor conocimiento de la historia de Cataluña e indirectamente

³ ELLIOT, J.H. «La revolta catalana». Barcelona, 1966.

⁴ FONTANA LAZARO, J. «Sobre el comercio exterior de Barcelona en la segunda mitad del siglo XVII. Notas para una interpretación de la coyuntura catalana» en *Estudios de Historia Moderna* (Barcelona), v. V. (1955). pp. 197-219.

⁵ GIRALT, E. «La colonia mercantil francesa de Barcelona a mediados del siglo XVII». En *Estudios de Historia Moderna* (Barcelona), v. VI, (1956-1959). pp. 215-278.

⁶ NADAL, J. y GIRALT, E. «La population catalane de 1553 à 1717». S.E.V.P.E.N., 1960.

⁷ VILAR, P. «Catalunya dins l'Espanya Moderna», v. II. Barcelona, 1965.

de la historia de España en general, en uno de sus aspectos clave: las relaciones de Cataluña con Madrid, en una época concreta. En base a un amplio estudio de fuentes documentales hemos revisado, o mejor, matizado, la visión del tema que hasta ahora predominaba en la historiografía, sin furias iconoclastas ni papagayismos a ultranza.

La importancia y viveza que tiene esta problemática, el tratarse de un campo poco explorado hasta ahora y mi propia condición de estudiante formado en la Universidad de Barcelona, aunque originario de fuera de Cataluña, explican mi interés por la temática elegida.

II. METODOLOGIA Y FUENTES.

Por lo que respecta a los problemas metodológicos, me gustaría precisar que he procurado tener en cuenta a la hora de redactar esta tesis, tanto las informaciones sobre el tema que nos ofrecen lo que podríamos denominar el punto de vista catalán, como las que nos presentan la perspectiva con que se ven las cosas desde Madrid, desde la Corte.

Hemos procurado trabajar sobre estas informaciones, y no simplemente empalmarlas, cotejándolas, extrayendo certidumbres, contrastando hipótesis, precisando tantos por ciento y magnitudes, para elaborar una historia que aspira a ser coherente e integradora y no simplemente acumulativa.

Porque sabemos que es una tendencia peligrosa, hemos estado alerta para no simplificar indebidamente la problemática, identificando —sin decirlo— la totalidad de los catalanes con la minoría escasamente representativa que les gobernaba en esta época. Y algo análogo podríamos decir respecto a Castilla y la Monarquía en general. Por ello, hemos procurado precisar el ámbito sociológico de validez de nuestras aseveraciones, y prestar gran atención a cuanto nos pudiera indicar la actitud y las motivaciones de esa gran mayoría —silenciosa o no— que también protagoniza la historia.

Los centros de investigación donde más hemos trabajado han sido los Archivos y Bibliotecas barcelonesas: Archivo de la Corona de Aragón, especialmente en sus Secciones III) Consejo de Aragón, y V) Generalidad; Archivo del Instituto Municipal de Historia de Barcelona, que contiene toda la documentación relativa al Consejo de Ciento, la corporación que dirige la política catalana en esos años; Archivo de la Catedral de Barcelona; Biblioteca

Universitaria, sobre todo en su Sección de Manuscritos; y Biblioteca Central, en la que hemos podido consultar bastantes fuentes coetáneas impresas de importancia: Fabro⁸, Feliu de la Peña⁹, Leti¹⁰, Parets¹¹, y casi toda la bibliografía especializada. El Archivo de la Corona de Aragón presenta para nosotros una importante peculiaridad: nos ofrece documentación que recoge tanto los puntos de vista de la elite política catalana —a través de la Diputación, por ejemplo—, como los de la Corte, a través del Consejo de Aragón, organismo asesor del Monarca en las cuestiones relativas a dicha Corona.

Hemos trabajado también bastante, aunque menos comparativamente, en los Archivos y Bibliotecas madrileños, especialmente en la Biblioteca Nacional, sobre todo en su riquísima Sección de Manuscritos, que incluye numerosas relaciones, diarios, sátiras; y en el Archivo Histórico Nacional. Hemos utilizado así mismo documentación manuscrita del Archivo General de Simancas, que contiene consultas e informes de los Consejos de Estado y Guerra relativas a Cataluña.

Tras estas pinceladas sobre el tema general y enfoque, la génesis, método y fuentes documentales, veamos a grandes rasgos la estructura de la tesis y las conclusiones que, en nuestra opinión, merecen ser resaltadas por constituir una aportación o por rectificar, al menos en parte, la visión predominante hasta ahora en la historiografía.

La primera parte de la tesis la constituye una Introducción donde expongo el alcance y el enfoque del tema y el estado de la cuestión en la bibliografía especializada.

En la segunda, presento la bibliografía y las fuentes manuscritas e impresas utilizadas, con comentarios críticos sobre las más importantes.

Hemos procurado resumir, al inicio de este breve trabajo, el contenido de la Introducción y acabamos de comentar algo en torno a las fuentes. Por lo que respecta a la bibliografía especializada, trataremos de hacer referencia, al aludir a cada parte de la tesis, a las obras más importantes empleadas.

⁸ FABRO BREMUNDAN, F. «Historia de los Hechos del Serenísimo Señor Don Juan José de Austria en el Principado de Cataluña». Zaragoza, 1673.

⁹ FELIU DE LA PEÑA, N. «Anales de Cataluña», v. III. Barcelona, 1709.

¹⁰ LETI, G. «La vita di don Giovanni d'Austria, figlio naturale di Filippo IV, Ré di Spagna». Colonia, 1686.

¹¹ PARETS, M. «De los muchos sucesos dignos de memoria que han ocurrido en Barcelona y en otros lugares de Cataluña, crónica escrita por — — entre los años de 1626 a 1660». Este título corresponde a la versión castellana, publicada por Pujol y Camps en Memorial Histórico Español vv. XX-XXV. Para nuestro tema interesa el v. XXV, Madrid 1893. La versión catalana se conoce como «Dictari de Miquel Parets» y se conserva en el Ms. 224 de la Biblioteca Central de Barcelona.

III. CATALUÑA DE 1652 A 1656: LA REINCORPORACION A LA MONARQUIA HISPANICA Y EL VIRREINATO DE DON JUAN DE AUSTRIA.

Dedicamos la tercera parte de la tesis, la más extensa, a estudiar la reincorporación de Cataluña a la Monarquía hispánica en 1652 y el virreinato de Don Juan de Austria en el Principado hasta 1656, aportando una notable cantidad de documentación e información inédita.

La reincorporación de Barcelona a la Corona española; el papel de Don Juan de Austria (1651-1652).

Don Juan de Austria desempeña un papel relevante, como general en jefe de los ejércitos de Felipe IV, en la fase final de la guerra de Cataluña y en la reincorporación de ésta a la Monarquía hispánica.

La llegada de Don Juan de Austria al Principado en junio de 1651 al frente de la escuadra española de Italia se inscribe en el contexto de un supremo esfuerzo de la Corona española —aliviada desde Westphalia de sus luchas en Europa central— para poner término a la guerra, aprovechando la debilidad de Francia provocada por la Fronda, que supuso un duro golpe a la ayuda militar francesa, vital para Cataluña. En este sentido, nuestras investigaciones ratifican las informaciones de Sanabre¹² sobre las decisivas repercusiones de la Fronda en la guerra de Cataluña contra Felipe IV. Nuestros estudios han confirmado también las conclusiones de la historiografía —Soldevila, Reglá, Giralt, Nadal y Sanabre— sobre la evolución de la situación interna del Principado, muy consciente en 1651 de las desventajas económicas y políticas de su anexión a Francia. Como dice Elliot¹³, había una «incompatibilidad fundamental entre las aspiraciones políticas del país y sus necesidades económicas reales», y la burguesía barcelonesa lo percibía claramente. Con todo, fueron la peste y el hambre quienes asestaron el golpe de gracia a la heroica resistencia de Barcelona, que se hacía insostenible debido al rígido bloqueo terrestre y marítimo a que estaba sometida la Ciudad por las tropas de Felipe IV.

Tras diez días de negociaciones formales, que conocemos por la extensa obra de Fabro y por la documentación del Consejo de Ciento y del Consejo de Aragón, el 12 de octubre de 1652 el Conseller en Cap de Barcelona presta la obediencia de la Ciudad a Don Juan de Austria en nombre de su padre el rey Felipe IV.

¹² SANABRE, J. «La acción de Francia en Cataluña». Barcelona, 1956. vid. por ejemplo pp. 436-437.

¹³ ELLIOT, J.H. op. cit., p. 522.

A pesar de que, por una plenipotencia recibida de Felipe IV, Don Juan de Austria podía capitular con Barcelona en los términos que estimase convenientes, Don Juan no quiso dar garantías formales por escrito a Barcelona de que se mantendrían todos los fueros, privilegios y constituciones de la Ciudad y el Principado. El Consejo de Ciento sólo obtuvo de él promesas un tanto inconcretas por las que se comprometía a interceder en este sentido ante el Rey, en favor de Barcelona. Pese a lo cual el Consejo de Ciento, que no tenía otra alternativa razonable, decidió aceptarlas y volver a la soberanía de Felipe IV. En estas negociaciones Don Juan quiso, sin duda, complacer a los catalanes, y sabía bien lo que significaban los fueros para ellos, pero buscaba más aún complacer a la Corte. Por ello, si se mostró partidario de mantener la mayoría de las Constituciones, quería a la vez garantizar, con las innovaciones precisas en el terreno legal, el control efectivo de Barcelona, y con ello del Principado, por la Corona española.

En la Corte se deliberó largamente sobre las peticiones que presentó el embajador de Barcelona, Francisco Puigjaner, y sobre el trato que convenía dar a la ciudad y a toda Cataluña. Influyó poderosamente en la decisión final del rey una extensa consulta del Consejo de Aragón —hasta ahora inédita— de 14 de noviembre de 1652. Se exhortaba en ella a Felipe IV a que tuviese, a la hora de tratar con Barcelona, «muy grande atención, y que la confianza no pierda de vista el peligro»¹⁴. El Consejo de Aragón se mostraba partidario de una vida media entre mantener el *statu-quo* —deseo de Barcelona— y la represión a ultranza, insistiendo en la necesidad de que la Corona controlara las insaculaciones del Consejo de Ciento y de que quedase asegurado el efectivo dominio militar de Barcelona por el ejército del Rey, mediante una guarnición. El Consejo de Aragón; en cambio, no creía necesario introducir innovaciones en las Constituciones del resto del Principado.

La decisión final del Rey, de 3 de enero de 1653, confirmaba las «preeminencias, privilegios y constituciones» que gozaba y poseía Barcelona antes de las «alteraciones» de 1640, pero con importantes aunque no numerosas salvedades, siguiendo básicamente las recomendaciones del Consejo de Aragón. Así la Corona se reservaba el absoluto control de las insaculaciones para el Consejo de Ciento. Y a pesar de las recomendaciones del Consejo de Aragón, también por lo que respecta al Principado en conjunto retuvo Felipe IV algunos privilegios: aunque confirmó la gran mayoría, se reservó el control de las insaculaciones para los cargos de la Diputación.

¹⁴ A.C.A., Consejo Aragón, leg. 216,2.

Hablando en términos muy sintéticos, podemos afirmar que a partir de 1653 comienza una nueva fase en las relaciones entre Cataluña y la Corte. El *status* de estas relaciones en 1653 no es el mismo que el de la época anterior a 1640. En la historiografía hay una tendencia bastante generalizada a considerar el desenlace de la Guerra de Secesión como un restablecimiento de la situación anterior a 1640, o a ver en él solamente pequeñas modificaciones de detalle. Sin embargo, de nuestro estudio se desprende que tras la Guerra de los Segadores hay importantes innovaciones que afianzan el poder de la Corona en Cataluña y en especial en Barcelona. Solamente Sanabre había aludido de modo preciso a esas innovaciones, pero apenas se ha ocupado de su importancia y significación en la evolución de las relaciones entre el Principado y la Corte.

Considerando este fenómeno en el contexto europeo, la trayectoria histórica de España resulta menos excepcional de lo que se creía, en relación con la tendencia general hacia el absolutismo y la monarquía centralizada imperante en la época.

Cataluña durante el virreinato de Don Juan de Austria (1653-1656).

Aunque no fue nombrado virrey de Cataluña hasta febrero de 1653, en realidad desde su entrada triunfal en Barcelona el 13 de octubre de 1652 Don Juan de Austria preside la reconstrucción de la vida política y económica del Principado, tras la reincorporación de éste a la Corona española.

La lucha con Francia y la persistencia, más o menos patente, del estado de guerra civil en el Principado se encuentra en el centro y como refractando toda la problemática de Cataluña en este período.

Necesitado de tropas y de dinero para defender el país, Don Juan convocó, casi al comienzo de su virreinato, un Parlamento General de Cataluña, que se abrió el 31 de marzo de 1653, poco estudiado hasta ahora a pesar de la abundante información que nos brindan las actas de sus sesiones. El Parlamento terminó, sin clausura formal, en agosto del mismo año, bloqueado por las divergencias entre don Juan y el Brazo Real respecto a las condiciones para la concesión de un subsidio —500.000 libras anuales durante tres años— que Don Juan había solicitado. Pero aun sin llegar a conclusiones definitivas el Parlamento de 1653 tiene notable importancia porque:

a) Supone un noble intento de solucionar por vía constitucional y en un clima de diálogo el viejo y espinoso problema, que había sido motivo de fric-

ción entre la Corte y el Principado, de la contribución de Cataluña a los gastos del ejército y del alojamiento de los soldados.

b) Se llegó a acordar un sistema de recaudación del subsidio innovador e inspirado en un deseo de equidad: 480.000 —de las 500.000— libras se recaudarían por tasas, a modo de «fogatges» de cada veguería, pagando este impuesto incluso militares y eclesiásticos. En cierto sentido este sistema supone un precedente del catastro, como ha hecho notar Mercader Riba¹⁵.

Contando con su superioridad militar y la cooperación de los catalanes francófilos, los franceses mantuvieron en jaque a los ejércitos de Felipe IV en Cataluña. Sin embargo Don Juan obtuvo un relativo éxito en sus esfuerzos defensivos y contuvo por lo general a los franceses en el norte de Cataluña mediante una lucha cuyas alternativas e incidencias han sido tratadas en detalle por J. Sanabre.

En la lucha contra Francia Don Juan contó con la colaboración de los catalanes de la mayor parte del Principado. La cooperación de Barcelona resultó decisiva, no sólo por su magnitud, sino por el estímulo que supuso para las otras ciudades. Barcelona fue siempre el último y seguro recurso de Don Juan.

Esta cooperación presenta una triple modalidad: a) tercios creados y mantenidos por la Ciudad; b) préstamos y subsidios al Virrey, c) alojamientos de tropas en la Ciudad. Durante los tres años y medio del virreinato de Don Juan, Barcelona, a pesar de su desastrosa situación financiera, gastó directa o indirectamente 431.000 libras para el mantenimiento del ejército de Felipe IV. Ello supone que un 80% como mínimo de los ingresos de la Ciudad, aproximadamente, se destinaron a gastos militares. Nuestra investigación ratifica así con cifras las afirmaciones de Reglá sobre la colaboración de la burguesía barcelonesa con Don Juan¹⁶.

La economía catalana se vio duramente distorsionada por la guerra de los 12 años, que dejó como secuelas destrucciones, despoblación, una fuerte contracción del comercio y una enorme inflación, como han estudiado Carrera Pujal¹⁷, Giralt, Nadal y Sanabre. Frente a la difícil problemática de la reconstrucción económica del Principado, Don Juan, de acuerdo con el Consejo de Ciento, dio prioridad al tema del sancamiento de la moneda para terminar con la brutal inflación y la situación excepcional creada por la guerra, ordenando en 1653 una gran devaluación del 75%. Sin embargo, hasta 1656 la moneda de oro y plata escaseó angustiosamente en Cataluña —el drenaje de buena mo-

¹⁵ MERCADER RIBA, J. «Felip V i Catalunya». Barcelona, 1968.

¹⁶ REGLA, J. «Els virreis de Catalunya», Barcelona, 1956. pp. 144 y 171.

¹⁷ CARRERA PUJAL, J. «Historia política y económica de Cataluña», v. I. Barcelona, 1946. Para los demás autores, ver obras citadas anteriormente.

neda hacia Francia y el ejército fueron factores importantes—, en medio de una verdadera inundación de moneda ligada o de cobre puro, situación que tiene su correlato en los problemas económicos generales de la Monarquía hispánica, en plena «cooper age».

Una de las más importantes innovaciones realizadas durante el virreinato de Don Juan de Austria en el status de las relaciones entre la Corona y el Principado fue el control ejercido por Madrid, a partir de 1653, de los dos organismos políticos claves de Cataluña: el Consejo de Ciento y la Diputación de la Generalidad. A partir de entonces las insaculaciones dejan de ser autónomas y se realizan por el sistema siguiente: los Consellers — o Diputats— hacen una propuesta de candidatos que, informada y corregida por Don Juan y la Audiencia, se eleva al Consejo de Aragón, quien a su vez emite su parecer, decidiendo el Rey en última instancia sobre las personas que se han de insacular. Tanto Don Juan, como el Consejo de Aragón, y, por supuesto, el Rey, nombran también personas que no habían sido propuestas por Barcelona, aunque éstas suelen ser la minoría.

Estudiando las listas de personas insaculadas hemos llegado a la conclusión de que fueron las clases altas —y especialmente los mercaderes y «ciudadanos honrados»— las más vinculadas a la nueva situación, siendo los menos afectos los hombres de profesiones liberales y los menestrales. De nuevo nuestras conclusiones confirman la opinión de Reglá sobre la cooperación de la burguesía barcelonesa con Don Juan de Austria. Así mismo, hemos podido comprobar estadísticamente la permanencia de una reducida oligarquía en las bolsas del Consejo de Ciento. Un 20-25% de los mercaderes y ciudadanos honrados, y un 50% de los nobles y militares que formaban parte del Consell de Cent en 1669, estaban ya en él en 1653, dieciséis años antes. Nuestras conclusiones en este campo son bastante convergentes con las apreciaciones de Elliot en su estudio sobre la clase gobernante catalana de los siglos XVI y XVII¹⁸.

En su virreinato catalán Don Juan de Austria contó con un amplio respaldo de la Corte y mayores facultades que las acostumbradas en los demás virreyes, como Lalinde Abadía ha puesto de manifiesto¹⁹. Pero, como cualquier virrey, necesitaba además, para la efectividad de su gobierno, la colaboración de una élite política catalana. Y la tuvo, aunque el tono de sus relaciones con

¹⁸ ELLIOT, J.H. «A provincial Aristocracy. The catalan ruling class in the sixteenth and seventeenth centuries». En el volumen «Homenaje a J. Vicens Vives de la Universidad de Barcelona», v II. Barcelona, 1967.

¹⁹ LALINDE, J. «La Institución Virreinal en Cataluña (1471-1716)». Barcelona, 1964. p. 96.

la oligarquía provincial no sea uniforme, pasando de la «euforia de la reconciliación» inicial a un cierto desengaño mutuo. El de la clase gobernante catalana se explica por la represión efectuada por Don Juan contra los profranceses; las extorsiones de los soldados españoles en el Norte de Cataluña; y la negativa de la Corte a devolver los privilegios reservados en 1653, como Barcelona pedía con insistencia aduciendo además los cuantiosos servicios económicos prestados a la Corona. También Don Juan se volvió algo escéptico respecto a la eficacia de la política de blandura en Cataluña. Probablemente el desenlace del Parlamento General influyó bastante en este cambio de actitud.

Pero, a pesar de todo, Don Juan encontró durante su virreinato la colaboración de un sector bastante extenso de la clase gobernante catalana y pudo acudir siempre a Barcelona para conseguir dinero o tropas. La oligarquía provincial cedía parte de su autonomía política a la Corte, pero mantenía su posición dominante sobre la sociedad catalana y se adecuaba a los intereses económicos reales del Principado.

Don Juan favoreció el colaboracionismo utilizando las insaculaciones como medio para atraerse incluso a bastantes de los que antes habían sido poco partidarios de España. De otra parte, procuró que se viera su deseo de respetar los fueros y constituciones mientras no mermasen el control militar y político del Principado.

La actitud de la Corte hacia los problemas de Cataluña durante el virreinato de Don Juan no fue solamente procurar asegurarse ese control, sino también evitar en lo posible las causas de descontento que llevaron a la catástrofe de 1640.

El Consejo de Aragón se preocupó seriamente del problema del alojamiento del ejército, dentro de su interés por el buen gobierno y la correcta administración de justicia por parte de los oficiales y ministros de la Corona. Como remedio concreto propuso una importante iniciativa: enviar a Cataluña un miembro del propio Consejo de Aragón para efectuar la inspección e investigación sobre el comportamiento de los oficiales reales que en términos técnicos se llamaba una «visita». La persona designada para realizarla fue el regente del Consejo don Pedro de Villacampa. La visita se efectuó en 1654-1655, espoleada la Corte por las quejas del embajador de Barcelona, Feliciano Sayol, respecto a los alojamientos especialmente. Tanto en este problema de los desórdenes de los soldados como en el que planteaba la penuria de oro y plata, la Corte accedió a las reivindicaciones de la elite política catalana. En cambio, Felipe IV, siguiendo la opinión negativa de Don Juan y del Consejo de Aragón, rechazó la petición de Barcelona de que se le devolvieran los privilegios retenidos por la Corona en 1653. La Corte se ratificaba así en su actitud anterior

de considerar incuestionable el control militar (guarnición) y político (insalaciones) de Barcelona, como cabeza del Principado.

IV. CATALUÑA DE 1656 A 1668.

En la IV parte de la tesis estudiamos la trayectoria histórica de Cataluña en los trece años que median desde el fin del virreinato de Don Juan, que en 1656 pasa a Flandes, hasta su regreso al Principado en 1668 en calidad de refugiado político.

Presentamos una panorámica de la problemática de Cataluña en esos años para enmarcar adecuadamente y entender mejor la actitud de los catalanes respecto a Don Juan en 1668 y 1669. Pero ante todo nos interesa considerar la evolución de las relaciones entre el Principado y la Corte, que, según hemos dicho ya, tienen un nuevo estilo desde 1653. Es en este aspecto central de nuestro estudio donde aportamos una información abundante y nueva.

La Paz de los Pirineos de 1659 divide en dos tramos de desigual duración este segmento de la historia de Cataluña. El primero de ellos, bajo el virreinato del Marqués de Mortara, presenta una notable continuidad con la época del virreinato de Don Juan. Cual cáncer devorador, la guerra con Francia lo invade todo. En esta lucha los franceses se ven ayudados por los emigrados políticos catalanes —que ha estudiado Sanabre— y los quintacolumnistas del Principado; y el Virrey español ha de buscar afanosamente la cooperación de los catalanes para la defensa ante los franceses, que es el primer problema que se le impone. Por ello hemos titulado el primer capítulo de esta parte «La defensa del Principado y su coste (1656-1659)».

¿Cuál fue este coste? Según documentación procedente del Consejo de Aragón y del Consejo de Ciento, hemos podido calcular que en esos años de 1656 a 1659 Barcelona destinó a gastos militares 130.132 escudos (el 20% de sus ingresos, aproximadamente), y el resto del Principado debió aportar cerca de 500.000 como mínimo. Es una cifra importante, pero muy inferior a la de 500.000 escudos anuales concedida en principio por el Parlamento General de 1653, y que supone una décima parte de lo que Cataluña pagará a la Corona con el sistema del catastro.

El segundo capítulo de esta parte lo hemos dedicado a la Paz de los Pirineos, importante divisoria de la historia de Cataluña y de España, que ha sido ya ampliamente estudiada por Reglá, Soldevila, y Sanabre. Nosotros presentamos una síntesis de esos trabajos, prestando particular atención a las repercusiones que tuvo en las relaciones Corte-Principado.

La dolorosa amputación del Rosellón, Conflent y parte de Cerdaña que sufrió Cataluña fue el duro precio pagado por una doble derrota: la de la Monarquía Católica ante Francia, y la del Principado en su enfrentamiento con Felipe IV. Los españoles, perdedores, debían ceder algo a Francia y Don Luis de Haro y los Consejos de la Corte —excepto el de Aragón— prefirieron entregar el Rosellón, ya ocupado de hecho por Francia, a Flandes.

El Tratado de los Pirineos, firmado a espaldas de Cataluña y desoyendo la opinión del Consejo de Aragón, produjo gran alegría en Barcelona —había terminado el calvario de la guerra— según algunas fuentes coetáneas. Pero el silencio de otras indica muy probablemente serias reservas en esta alegría, lógicas dado el trato que había sufrido Cataluña. La clase gobernante catalana quedó quejosa del que juzgaba escaso empeño de los plenipotenciarios españoles por defender la integridad de su territorio, no sólo en las negociaciones del Bidasoa y anteriores, sino en las subsiguientes, para la aplicación concreta del tratado, estudiadas por Reglá con detenimiento²⁰.

La época de 1659 a 1668 es para Cataluña la del retorno a la ansiada paz tras veinte años de guerra, aunque el precio pagado por aquélla fuere muy alto. La problemática toma un sesgo distinto. Con la vuelta a la «normalidad» asistimos a reiterados esfuerzos pacíficos por parte de los líderes del Principado para borrar las secuelas de la época anterior y reconquistar un pasado perdido: la Cataluña anterior a 1640, ya idealizada. Se trata de un tema casi desconocido por la bibliografía y sin embargo importante, acerca del cual ofrecen amplia información las consultas del Consejo de Aragón.

Hemos estudiado con detenimiento las gestiones, en 1660 y 1661, del embajador extraordinario de Barcelona ante la Corte, Pedro de Montaner y Solanell, para conseguir que Felipe IV restableciera a la Ciudad en el status anterior a 1640, devolviéndole la autonomía perdida en parte. Montaner invocaba para ello el artículo 55 del tratado de los Pirineos y los numerosos servicios económicos prestados a la Corona. Pero a pesar de su largo forcejeo con los Consejos de la Corte, Montaner no logró el más importante de sus objetivos. La Corona accedió a devolver a Barcelona las baronías sobre las que tenía jurisdicción tradicionalmente, y la custodia de sus puertas —con ciertas reservas para asegurar el control militar de la Ciudad—; pero no las insaculaciones para los cargos del Consell de Cent. Pesó decisivamente en el dictamen final del Rey, sin duda, la rotunda negativa en este punto del Consejo de Aragón. Este llegó a opinar que el control de las insaculaciones de Barcelona por el monarca era

²⁰ REGLA, J. «El Tratado de los Pirineos de 1659. Negociaciones subsiguientes acerca de la delimitación fronteriza». En *Hispania*. (Madrid), n. XLII (1951). pp. 101-166.

«el único medio para conservar aquellos vasallos en la Real obediencia»²¹.

El resultado negativo de las gestiones de Montaner y el desengaño causado por la Paz de los Pirineos explican el distanciamiento respecto a la Corte y una cierta tensión con el virrey de un sector importante de la elite política catalana. La clase que dirige el Principado durante estos años, contando con el beneplácito de Madrid, se mantiene firme en su fidelidad monárquica, pero sin abdicar de su filosofía política pactista en las relaciones con la Corona, aunque hubiera de aceptar la pérdida de parte de su autonomía.

De 1661 a 1667, durante los virreïnatos de Mortara, Castel Rodrigo y Gonzaga, continúa la cooperación de Barcelona y del Principado con la Corona, con la prestación de importantes servicios económicos y la «tolerancia» respecto a órdenes de dudosa constitucionalidad.

Los últimos años de este período, 1667 y 1668, época del virreïnato de Osuna, suponen una ruptura del equilibrio inestable en que se encontraba Cataluña, hecho de paz exterior frente a un vecino más poderoso (Francia) y de cooperación, entre decepcionada y esperanzada, con la Corte. De nuevo hay problemas entre el Virrey y Barcelona, pero el Consejo de Aragón está al quite; ahora es Madrid quien desea conservar el «*statu quo*».

Desde el punto de vista económico, son años de estabilización monetaria, de precios y salarios, especialmente en relación con lo que sucede en Castilla; de normalización de la actividad comercial tras las distorsiones de la guerra, como han estudiado Reglá, Giralt, y Fontana²². Entre un cúmulo de factores positivos, aparece como elemento negativo la competencia francesa, de nuevo temible a raíz del librecambismo instaurado por las paces de los Pirineos, que preocupa al Consejo de Ciento y a los gremios de Barcelona, en los que se advierten tendencias proteccionistas.

V. EL APOYO DE CATALUÑA A DON JUAN DE AUSTRIA EN 1668-1669. ¿LA HORA DE LA PERIFERIA?

Esta quinta parte de la tesis en que estudiamos el apoyo de Cataluña en 1668-1669 al golpe de estado de Don Juan de Austria contra Nithard, recoge el núcleo inicial de nuestro trabajo, que presentamos en su primera redacción como tesis de licenciatura.

Ya hemos señalado al comienzo de este resumen cómo la historiografía catalana, siguiendo derroteros marcados por Soldevila, ha conferido un gran

²¹ A.C.A., Consejo de Aragón, leg. 216. 2.

²² Ver notas 2, 4 y 5.

relieve y un alto valor simbólico al apoyo de Cataluña al golpe de estado de Don Juan en 1668-69), como punto de inflexión en la trayectoria de las relaciones entre el Principado y el poder central. Era la primera ocasión en que un golpe de estado partía de la periferia y en que un político de tierra adentro buscaba su apoyo en Cataluña. Se ha dicho incluso que Don Juan fue elevado al poder por la burguesía catalana²³. ¿Ha sonado la hora de la hegemonía de la periferia? Esta «señal» de la intervención de Cataluña en el pronunciamiento de Don Juan, junto con la recuperación económica del Principado —al menos respecto a la caótica situación de Castilla— podría justificar una teoría coherente que respondería de modo afirmativo a la pregunta antes formulada, y en esa dirección parece apuntar buena parte de la historiografía.

Pero hasta qué punto fue de hecho eficaz y qué alcances, limitaciones y motivaciones tuvo realmente este apoyo de Cataluña a Don Juan, es algo que apenas se había precisado, y parece importante. ¿Qué representaba Don Juan para Cataluña y hasta qué punto coincidían las esperanzas del Principado ligadas al hijo de Felipe IV con las del resto de la nación? Nuestra tarea en esta quinta parte de la tesis es contestar a estas preguntas y contrastar la sugestiva teoría predominante en la historiografía catalana, expuesta líneas atrás, con la abundante documentación sobre el tema que nos ofrecen las fuentes de los archivos barceloneses, especialmente. El interés de esta cuestión aumenta por el hecho de que Maura, el mejor conocedor de la lucha política entre Don Juan de Austria y Nithard, no visitó estos archivos y se ocupa poco del apoyo de Barcelona a Don Juan, aunque hace interesantes observaciones incidentales.

Previamente, dedicamos un primer capítulo de esta parte a estudiar la gran metamorfosis que sufre la imagen pública de Don Juan entre 1656, cuando abandona Cataluña, como militar prestigioso y hombre de confianza de la Corte, para desempeñar el cargo de Gobernador General de Flandes; y 1668, en que regresa de nuevo al Principado, como refugiado político y cabeza de la oposición nacional al gobierno de Nithard, el valido de la Regente Mariana de Austria. En esos doce años, fracasos militares —Flandes, Portugal—, y ambiciones políticas frustradas, se suceden en la biografía de Don Juan, entretejida sobre el cañamazo de la derrota exterior y de la crisis interna de la Monarquía Católica, derrota y crisis que han sido estudiadas por Domínguez Ortiz

²³ VICENS VIVES, J. «Noticia de Catalunya». Barcelona, 1954, p. 156.

²⁴ Algunos de estos trabajos de DOMÍNGUEZ ORTIZ han sido recopilados en «Crisis y decadencia de la España de los Austrias». Barcelona, 1969. Del mismo autor, podemos destacar además: «Política y hacienda de Felipe IV». Madrid, 1960; «Guerra económica y comercio extranjero en el reinado de Felipe IV», en *Hispania* (Madrid), n. 89 (1963), pp. 71-110.

en numerosos trabajos, por Palacio Atard²⁵, Reglá²⁶ y en la extensa obra de Maura²⁷.

Cuando la actividad conspirativa de Don Juan contra Nithard subió de tono y en octubre de 1668 se intentó detenerle acusado de planear el rapto del valido, el bastardo huyó de su residencia de Consuegra y, atravesando Aragón, entró en Cataluña por segunda vez. Don Juan confiaba en los catalanes y la acogida de Barcelona no defraudó sus esperanzas; la gran mayoría de la opinión pública se le mostró favorable. El 14 de noviembre recibió la bienvenida oficial del Consejo de Ciento y a éste le secundaron otras corporaciones barcelonesas y del Principado.

Desde su alojamiento barcelonés de la torre de Lledó, Don Juan llevó a cabo una activa campaña epistolar de propaganda política y procuró con particular empeño que las corporaciones de la Ciudad intercedieran por él ante la Reina.

Como de costumbre, la actitud del Consejo de Ciento resultó decisiva y tanto el Cabildo barcelonés como la Diputación marcharon a remolque de él. Esta actitud puede resumirse quizá en dos palabras: apoyo prudente. El Consejo de Ciento deseaba en el fondo el triunfo de Don Juan, pero quería evitar el comprometerse demasiado con él.

Tal vez podamos expresar con unas cuantas frases, títulos de comedias de la época que se «acomodan» por un ingenioso observador político, los alcances, la importancia real y motivaciones del apoyo de Barcelona a don Juan.

«Del Rey abajo Don Juan». El apoyo de Barcelona a Don Juan no traspasa nunca los límites de la fidelidad a la Corona y tampoco Don Juan quiso ser un Condé español. La actitud del virrey de Cataluña, Duque de Osuna, vacilante cuando no favorable a Don Juan, permitió al Consejo de Ciento compaginar la fidelidad a la Corona con el apoyo al súbdito rebelde.

«Darlo todo y no dar nada». Barcelona presió a Don Juan, además de asilo material, un valioso apoyo moral, incluso intercediendo por él ante la Reina por escrito, y tras Barcelona lo hicieron muchas otras ciudades del Principado como Vich y Tortosa. Las «prudentes y celosas representaciones»²⁸ del Consejo de Ciento, en palabras de Don Juan, tuvieron una parte notable en el triunfo del de Austria sobre su aborrecido adversario político. Pero el apoyo de Cataluña no pasó de ahí. La escolta de 300 hombres que salió de Barcelona el 30

²⁵ PALACIO ATARD, V. «Derrota, agotamiento y decadencia en la España del siglo XVII». Madrid, 1949.

²⁶ Ver nota 2.

²⁷ MAURA, G. «Carlos II y su Corte». Madrid, 1911-1915. 2 vols: «Vida y reinado de Carlos II». Madrid, 1942. 3 vols.

²⁸ «Diari del Antich Consell Barceloní». v. XVIII. Barcelona, 1965. p. 143.

de enero acompañando a Don Juan, camino de la Corte, no fue un ejército de voluntarios catalanes, sino un destacamento, facilitado por el virrey, de tres compañías de caballos de la guarnición de Barcelona, del ejército real, entre la que el Príncipe tenía muchos partidarios. Barcelona dio a Don Juan más en la intención y deseo —«todo»—, que en la realidad efectiva.

En consecuencia si bien Barcelona y toda Cataluña coadyuvaron, con su acogida y apoyo moral, al triunfo de Don Juan sobre Nithard, ésto no es equivalente a llevarlo al poder. Lo que decidió en última instancia a la Reina, a la Junta de Gobierno y a los Consejos de la Corte a expulsar a Nithard fue la actitud del pueblo que en Zaragoza primero, y después en la Corte, se manifestaba a favor del Príncipe y en contra del valido austriaco cada vez con más fuerza y virulencia.

Es necesario pues distinguir claramente la importancia real, las efectivas proporciones del apoyo de Cataluña al golpe de estado de Don Juan de 1669, de su importancia simbólica, como síntoma.

Pensamos que al hablar de la intervención del Principado en este golpe de estado, Soldevila y tras él buena parte de la historiografía, ha proyectado quizás demasiado el gran peso del catalanismo en la política española del primer tercio del siglo XX sobre los acontecimientos de 1668-1669. Hay, de otra parte, un importante matiz diferencial entre ambos fenómenos: en el siglo XX Cataluña pesa enormemente por su propio poderío demográfico y económico, en 1668-69 la preocupación que inspira a la Corte se debe en buena parte no sólo a sus propias fuerzas, bastante disminuídas por la guerra de los 12 años, sino a su vecindad con Francia, temiendo que se repita el intento de 1640 con la ayuda de París.

Esta reducción a sus justas proporciones de la intervención efectiva de Cataluña en el pronunciamiento de Don Juan de 1669 no obsta sin embargo para que podamos ver en dicha participación, de acuerdo con Soldevila y los autores que le han seguido, un cierto valor simbólico, de punto de inflexión en las relaciones entre Cataluña y la Corte.

«Amor hace hablar mudos», el título de otra de esas comedias a las que antes nos referíamos, expresa bien esta opinión. Cataluña, «muda», bastante ajena hasta el momento a la marcha general de la Monarquía hispánica, hace oír ahora su voz en la Corte, por primera vez, ante un problema político de relieve nacional. Alza su voz en apoyo de Don Juan y llevada de ese «amor» por él que tanto temía Nithard.

¿Cuáles fueron las razones de ese «amor», las posibles causas del apoyo de Barcelona a Don Juan en 1668-69? Hay una a la que se alude con reiteración y claridad tanto en las fuentes como en la bibliografía especializada: el

agradecimiento del Principado al hijo de Felipe IV por el comportamiento en su anterior estancia en Cataluña, de 1651 a 1656. Nuestra referencia, páginas atrás, a esta gestión gubernativa de Don Juan nos dispensa de nuevas alusiones a esta razón que es como el *leit motiv* de la actitud del Principado.

Además, buena parte de la clase gobernante catalana de 1668 debía su carrera política al de Austria, o había estado al menos vinculada a él, por lo que tenía también razones personales para este agradecimiento.

A la vista de las fuentes documentales, no es honrado juzgar el apoyo de Cataluña a Don Juan como movimiento de inspiración secesionista, aunque los franceses estaban a la expectativa. Los más conspicuos partidarios del de Austria hacía tiempo que servían con fidelidad a la Corona española. Sin embargo, también contribuyeron al apoyo de Cataluña a Don Juan esa cierta tensión latente entre Barcelona y la Corte —agravada momentáneamente en el virreinato de Osuna— y las reivindicaciones persistentes en la clase gobernante catalana.

Aunque no haya ninguna referencia explícita en las fuentes a ello, pensamos que muy probablemente la clase gobernante catalana veía en Don Juan una esperanza para conseguir recuperar el antiguo *status* de Barcelona y Cataluña en las relaciones con la Corte. Es muy significativo que Pedro de Montaner, quien había tratado en vano de conseguirlo en 1661-62, fuera en 1668 uno de los más influyentes prohombres del juanismo barcelonés.

La esperanza de recobrar el Rosellón con la ayuda de Don Juan pudo ser muy bien otra motivación para apoyar a éste.

En toda la Monarquía se vincularon a Don Juan muchas ilusiones reformistas y los catalanes tenían además aspiraciones particulares.

Junto a las ya citadas, en el aspecto económico se descaba una rectificación de la legislación librecambista de la paz de los Pirineos y tanto el Consejo de Ciento como la Generalidad necesitaban la aprobación de la Corte a las soluciones que habían pergeñado para sus agobiantes problemas financieros. Tal vez también el deseo de comerciar con América, que Feliu de la Peña expone ya claramente en 1683, fuera otra de las aspiraciones que la clase gobernante catalana confiaba realizar con Don Juan.

En esta quinta parte de la Tesis hemos revisado hasta ahora la cuestión del alcance y motivaciones del apoyo que encuentra Don Juan de Austria en Cataluña en 1668-1669. En el último capítulo de esta parte, estudiamos la marcha de Don Juan hacia Madrid y el desenlace de su golpe de estado o pronunciamiento de 1669. Es un tema que Maura ha tratado ampliamente en «Carlos II y su Corte». Nosotros presentamos una síntesis de su información cotejándola con la que nos proporciona Leti, biógrafo de Don Juan²⁹, y las

²⁹ Ver nota 10.

numerosas fuentes documentales estudiadas en Madrid (entre las que destacan las llamadas «Memorias» de Nithard, de la Biblioteca Nacional), y Barcelona.

De otra parte, nos interesa esta temática desde una perspectiva distinta a la de Maura. Nosotros prestamos especial atención a dos aspectos: a) el papel que desempeñó la Corona de Aragón en este golpe de estado y las repercusiones que tuvo en ella; b) el apoyo popular y de la opinión pública a Don Juan. Sobre ambos aspectos aportamos información inédita y matizamos, en consecuencia, las opiniones de Maura.

La marcha de Don Juan de Austria y su escolta hacia Madrid tenía como finalidad teórica llegar a un acuerdo pacífico con la Reina acerca de sus diferencias. Sin embargo, de hecho se fue convirtiendo, al compás del acercamiento a la Corte, en una amenazadora demostración de fuerza contra ella y su Valido. Don Juan acabó exigiendo desde Torrejón de Ardoz la destitución y el destierro de Nithard, y consiguió su propósito a fines de febrero. Por ello se ha hablado de pronunciamiento o golpe de estado.

La Fuerza de Don Juan estribó en que supo encabezar un amplio frente de oposición, suma de descontentos y aspiraciones muy distintos, que recuerda a la oposición de la Fronda contra Mazarino; su debilidad, en que muchos de los que le seguían estaban más en contra de Nithard que a favor de él. En la coalición antinithardista hay sectores sociales muy diversos: los aristócratas desairados en el festín de oportunidades políticas y de prebendas; los eclesiásticos, hostiles a la Compañía de Jesús muchos de ellos, y xenófobos, que crean opinión pública favorable a Don Juan y prestan justificación moral a su causa; los militares, descontentos por las humillaciones y derrotas exteriores e inquietos por la falta de empleos y de oportunidades que trae consigo el fin de la guerra; el pueblo, agobiado por los impuestos, escocido por la corrupción administrativa y malhumorado por el alza de precios.

VI. DON JUAN DE AUSTRIA, DE VICARIO DE LA CORONA DE ARAGON A PRIMER MINISTRO: CATALUÑA DEFRAUDADA (1669-1679).

Esta última parte de la tesis, bastante breve en relación a las anteriores, viene a constituir como un epílogo. Cubre cronológicamente el decenio que transcurre entre el primer golpe de estado de Don Juan, de 1669, y su muerte, siendo ya Primer Ministro de la Monarquía, en 1679. En todo este período Don Juan de Austria no estuvo en Cataluña pues no volvió a ella desde su marcha hacia Madrid en febrero de 1669.

Esta época, una de las más calamitosas de la historia de Castilla como ha puesto de relieve Domínguez Ortíz³⁰, tiene en Cataluña, por contraste, un cariz más positivo. El Principado goza de una relativa estabilidad monetaria, de precios y salarios; es posible que se diera incluso un cierto incremento del movimiento comercial del puerto de Barcelona, de acuerdo con los estudios de Reglá³¹, Sobrequés³² y Fontana³³.

Maura ha tratado con detenimiento el decenio que ahora consideramos y ha realizado una gran labor de acopio de fuentes documentales³⁴. Nosotros presentamos una síntesis de sus trabajos, pero, siguiendo el hilo conductor de nuestro estudio, consideramos las esperanzas que suscita Don Juan de Austria, su acceso al poder y su labor de gobierno, desde la óptica catalana especialmente, ocupándonos así de la evolución de las relaciones entre Cataluña y el gobierno central en ese período.

Además de las fuentes impresas básicas ya citadas al principio de esta síntesis, nos hemos servido de las biografías de Don Juan de Austria y de un acervo de documentos de la Biblioteca Nacional y del Archivo de la Corona de Aragón, importante, aunque menor que el empleado en la redacción de las otras partes de la tesis.

Hacemos en primer término un breve estudio de Cataluña en la España de la época de Valenzuela. Desde el pronunciamiento de don Juan de 1669, los virreyes de Cataluña suelen ser grandes aristócratas, amigos del Príncipe, y con experiencia militar, aunque ésta no suele bastarles para vencer a los franceses, en guerra con España desde 1673 a 1678. En consecuencia, el Rosellón no se reconquista.

Continúa la cuantiosa cooperación económica con la Corona y prosiguen las infructuosas tentativas por parte del Consejo de Ciento para recuperar el status anterior a 1640. Se suele hablar del «neoforalismo» de la época de Carlos II, pero quizás sea conveniente precisar que el *statu quo* que se mantiene es el vigente en 1665, no el anterior a 1640, con lo que las relaciones entre Cataluña y el gobierno central que se dan ahora son muy distintas de las imperantes en la primera época del reinado de Felipe IV y antes.

³⁰ DOMINGUEZ ORTIZ, A. «La crisis de Castilla en 1677-1687». En *Revista Portuguesa de Historia* (Coimbra), X, (1962), pp. 435-451.

³¹ REGLA, J. «Els virreis de Catalunya». Barcelona, 1956. pp. 171-172.

³² SOBREQUES CALLICO, J. Introducción al «Dietari del Antich Consell Barceloní», v. XIX. Barcelona, 1965.

³³ Ver nota 4.

³⁴ MAURA, G. «Vida y reinado de Carlos II», v. I. Madrid, 2.^a ed., 1954. pp. 150-315; «Carlos II y su Corte», v. II. Madrid, 1915. completo.

El segundo epígrafe de esta parte lo titulamos: «Don Juan de Austria, una gran esperanza para los males de España». En él revisamos rápidamente cuales eran en opinión de los coetáneos estos males, y las razones por las que se cifraban en Don Juan de Austria estas esperanzas rayanas en el «mesianismo», término empleado a partir de Maura para designar ese clima de inusitada expectación que rodeó al hijo de Felipe IV

La venalidad, corrupción y falta de justicia en el gobierno de Castilla; la incapacidad de defensa militar de la Monarquía; el malbaratamiento de los recursos de Indias que sólo aprovechan a los extranjeros y a «los que las gobiernan»; la miseria y el «gemido de los vasallos», son algunos de los más evidentes males que exponen las fuentes coetáneas. El país alcanzaba, por lo que respecta a Castilla, la cima de su decadencia y buscaba desesperadamente una figura en quien encarnar sus ilusiones de días más claros. Don Juan de Austria, hijo del Rey y del pueblo, con experiencia política y militar, slogans atractivos y bienquisto de la Corona de Aragón, fue durante algún tiempo esa figura. Ciertamente, en comparación con el pícaro que había llegado a ser el nuevo valido de la Reina —Fernando de Valenzuela— la talla de Don Juan resultaba notable.

Cuando en noviembre de 1675 Carlos II llamó al gobierno a Don Juan, para cambiar enseguida de opinión, éste decepcionó a sus numerosos partidarios pues, desconfiando de los movimientos populares, no quiso ser un dictador revolucionario, ni intentar un golpe de fuerza.

Posteriormente estudiamos el victorioso pronunciamiento de Don Juan de Austria de 1677, llevado a cabo con el apoyo de una gran parte de la aristocracia, herida en su orgullo de clase por el encumbramiento del advenedizo Valenzuela. A la «revuelta de los Grandes», como la llama Lynch³⁵, se le sumó la decidida actitud de Aragón y de un importante sector de los militares que dio, esta vez sí, el triunfo a Don Juan, quien el 2 de enero de 1677 iniciaba en Zaragoza su segunda marcha sobre la Corte. Gran parte de las fuerzas de Don Juan fueron aportadas por caballeros y nobles aragoneses, y por sus antiguos compañeros de armas de la guarnición de Cataluña, entre los que destaca José de Pinós, uno de los líderes juanistas barceloneses de 1668. Pero si Aragón fue la base de partida y quien proporcionó el núcleo más compacto de sus seguidores, el apoyo a Don Juan desbordó los límites regionales y fue un fenómeno nacional.

35 LYNCH, J. «España bajo los Austrias», v. II. Barcelona, 1972, p. 342.

Refiriéndose a este segundo pronunciamiento, Tomás Valiente³⁶ ha hecho notar que Don Juan llegó al poder por la fuerza, como los dictadores modernos, y no por la persuasión, como los validos, y Lynch ha visto en él la primera experiencia del caudillismo³⁷.

Finalmente, tratamos del gobierno de Don Juan y el desengaño que supuso para Cataluña. Respalddado por una opinión pública que le esperaba con entusiasmo, Don Juan de Austria fue, hasta su muerte acaecida en 1679, el amo de la Monarquía Católica. Pero el pretendido «Restaurador de España» decepcionó muy pronto al país. Quizás los aragoneses, que quedaron complacidos de las Cortes tenidas por Carlos II en Zaragoza, fueron hasta cierto punto, una excepción.

Cataluña, no menos que el resto de España y tal vez más, sufrió con el gobierno de Don Juan un amargo desengaño. A pesar de sus buenas palabras, don Juan no atendió seriamente a ninguna de las aspiraciones de los catalanes. Pospuso el Rosellón a Flandes; dio largas a la petición de Cortes catalanas; y no devolvió a Barcelona ninguno de los privilegios que desde hacía 25 años la Corona se había reservado.

En realidad el corto gobierno de don Juan no supuso ninguna alteración importante en el *status* de las relaciones entre la Corona y el Principado. Si significó una desilusión dolorosa para los catalanes fue precisamente porque éstos deseaban un cambio que les retrotrajera a la situación anterior a 1640, en el aspecto de autonomía política, y no hubo tal cambio. Tampoco parece que en el terreno económico la gestión de Don Juan en el poder trajera consigo novedades favorables para el comercio de Cataluña.

Todo ello explica sobradamente la decepción del Principado, que se refleja en los comentarios a la muerte de Don Juan que recogen las fuentes.

Sin duda había sido excesiva y algo ingenua la confianza de Cataluña y de toda la Monarquía en que un solo hombre, por mucho que se llamara Don Juan de Austria, solucionaríá inmediatamente problemas y males algunos de los cuales se arrastraban desde siglos. El hijo de Felipe IV no fue ningún taurmaturgo. Fue sólo un primer ministro a quien su temprana muerte en 1679 salvó quizás de un mayor descrédito. Pero si se esperaba demasiado de él, él mismo con sus promesas falaces fomentó interesadamente esta esperanza desmedida. Por ello se le cantó:

³⁶ TOMAS VALIENTE, F. «Los Validos en la Monarquía española del siglo XVII». Madrid, 1963. p. 32.

³⁷ LYNCH. J. op. cit., p. 346.

«Cuando se vio solitario
 fue del pueblo amante tierno
 pero en tomando el gobierno
 hizo todo lo contrario».

Y la copla sigue teniendo sentido si sustituimos en ella pueblo por Cataluña.

Con todo, aunque no se hicieran en el país esos casi milagrosos cambios que tanto se anhelaban, Don Juan trajo consigo una mayor honradez en la administración y unos ciertos aires reformistas que parecen de algún modo preluir el clima del XVIII.

La VII parte de la tesis está constituida por las Conclusiones, las cuales hemos procurado recoger en esta síntesis.

Finalmente, presentamos un Apéndice Documental de unas 140 páginas, que incluye en orden correlativo una selección de documentos —inéditos prácticamente todos ellos—, correspondientes a las distintas partes de la tesis. Proceden de todos los centros donde hemos investigado, ya citados con anterioridad, pero especialmente del Archivo de la Corona de Aragón y del Archivo del Instituto Municipal de Historia, de Barcelona.

Incluimos en este apéndice una relación de cerca de 200 documentos de legajos del Consejo de Aragón, de los años 1652-1679, ordenados cronológicamente y con indicación de los temas de que tratan. Pensamos prestar un servicio con ello a otros investigadores que se interesen por esta época. Insertamos también una relación de miembros del Consejo de Aragón, elaborada con los datos de consultas correspondientes al período 1652-1668.

Una aclaración final: puede sorprender que hable sistemáticamente de Don Juan de Austria, en vez de Don Juan José de Austria que es la denominación más usual quizás en la historiografía. La razón de esta preferencia personal es clara: a lo largo de mi investigación he encontrado siempre en las fuentes el primer nombre y tan sólo una vez el segundo. Respeto de todas formas la opinión de los que, para distinguir más fácilmente a los dos Juanes de Austria, denominan Don Juan José al que nos ocupa. Sin embargo, con la acotación cronológica que figura en el título de la tesis se deshace todo posible equívoco para una persona algo informada de la historia de España.

Para terminar, sólo me queda agradecer —también en esta breve síntesis— a todos mis maestros, colegas y amigos sus palabras de estímulo y, especialmente, al Dr. Vázquez de Prada, director de esta tesis, sus valiosas orientaciones y sugerencias. En otro aspecto, me complace reconocer la ayuda que me han brindado el Patronato de Igualdad de Oportunidades, primero, y el Consejo Superior de Investigaciones Científicas, posteriormente. Por último, tengo una deuda de gratitud también con el personal de los Archivos y Bibliotecas donde he trabajado, en el que he encontrado siempre una amable colaboración. Sin su ayuda y la de todo ese incansable equipo que la mecanografió, esta tesis no hubiera sido una realidad.

Reflexiones sobre el escribir: A propósito de Henry Miller

FRANCISCO J. DIAZ DE CASTRO

«Comprender no es penetrar en el misterio, sino aceptarlo, vivir dichosamente con él, en él, por y mediante él.

Me gustaría que mis palabras fluyeran en el mismo sentido en que fluye el mundo, en un movimiento serpentino a través de incalculables extensiones, ejes, latitudes, climas, condiciones».

(Henry Miller.—Wisdom of the Heart)

INTRODUCCION

Pluralidad de las lecturas críticas.

Cuando la reflexión crítica se aplica a su objeto, sea éste intelectual o artístico, puede canalizarse por muy distintas vías. La evidencia de esta afirmación la proporciona una simple ojeada al panorama de la crítica literaria contemporánea. Un mismo objeto de estudio, de lectura, puede ser considerado partiendo de teorías muy diversas —analizar las estructuras de los «posibles de la crítica» requeriría una Teoría de la teoría—, y, por tanto, de hipótesis de trabajo muy distantes entre sí¹.

Por otra parte, es también evidente que lo específico de la lectura reflexiva de una obra —pues un lector es, al fin y al cabo, el crítico—², viene dado por las características de la propia obra. El problema de la crítica literaria como ciencia estriba precisamente en la individualidad de sus objetos, que nunca

¹ Vid. «Presentación» de *Introducción a una sociología de la novela española del Siglo XIX*, de J.I. Ferreras. Ed. Cuadernos para el Diálogo, M. 1973, págs. 13-21.

Cito sus palabras: «Lucien Goldmann propugnó siempre, como punto de partida para toda clase de interpretación (I.1), la «hipótesis de trabajo», esto es, una visión global e interpretativa, por llamarla así, que había de guiar al investigador en el arriesgado camino de la descripción del objeto (...). Mi modo de pensar consiste en partir de hipótesis, explorarlas, apurarlas o radicalizarlas y... volver a empezar de nuevo, porque estudiar es tantear, y tantear no es siempre acertar».

I.1.—Debate sobre la interpretación de la obra de arte, vid. Susan Sontag, *Contra la interpretación* Ed. Seix-Barral, B., 1968.

² El concepto de Bachelard de que el crítico es un «maestro de lectura» está ampliamente desarrollado en el libro de Vincent Thérrien *La Révolution de Gaston Bachelard en critique littéraire: Ses fondements, ses techniques, sa portée*. Ed. Klincksieck, París, 1970, págs. 195 y ss.

permiten la creación de estructuras teóricas generales aplicables a su estudio concreto, una sistematización lo bastante perfecta como para considerarse verdaderamente científica: siempre hay un algo más que singulariza a cada obra y obliga a una lectura crítica específica. Esto es lo que para Todorov, por ejemplo, es un punto de partida esencial, al reconocer la necesidad de «gramáticas específicas» de la narración³, que no pueden aplicarse con seguridad más que a un caso concreto. La definición del propio Todorov sobre este punto es bien clara:

«Todo elemento textual es significativo (lo que convierte en caduca la división en fondo y forma), mas estas significaciones no son de igual importancia. La lectura consiste en elegir, precisamente, ciertos puntos privilegiados: los nudos del tejido... Así se explica que la lectura no es una ciencia y que nunca podrá ser definitiva. Los recorridos que pueden hacerse a través de una obra son innumerables»⁴.

El otro factor empírico que se presenta bajo el signo de la pluralidad en relación a la aprehensión de la obra, y, claro está, a la crítica, es la subjetividad del lector y las distintas posibilidades cosmovisionarias de éste. Pues la lectura, a pesar de la objetividad de lo dado por el texto, es un acto subjetivo en cuanto que es un «YO» quien lo realiza y da su «consentimiento» para entrar en el juego lingüístico que le propone el autor, o, en palabras de Carlos Bousoño, para pasar a ser co-autor de la obra⁵.

Partiendo de esa pluralidad de los posibles en la lectura crítica de la obra literaria, pretendo justificar la elección de una hipótesis de trabajo que permite la aproximación amplia y abierta a la producción de Henry Miller: la de que toda su obra es voluntariamente una traducción simbólica de su experiencia, de «lo vivido», concepto clave en la crítica sartriana, a través de una es-

³ Desarrollando y modificando los enunciados de W. Propp en la «*Morfología del Cuento*», en particular en la obra «*Gramática del Decamerón*», Ed. Taller Ediciones J.B., M. 1973, donde leemos: «¿Se trata aquí de una gramática de la narración, es decir, de todos los relatos, o solamente del Decamerón? Desgraciadamente, el estado actual de nuestros conocimientos no nos permite dar una respuesta simple. Nos hemos esforzado, a lo largo de este trabajo, en llegar al más elevado nivel de abstracción: en aportar, por tanto, a la estructura del relato en general, y no a la de un libro. De momento es imposible decir hasta qué punto la estructura puesta de relieve aquí es universal, o, por el contrario, propia solamente del Decamerón; para ello sería necesario analizar, con una perspectiva semejante, no todos los relatos, pero sí muchos de épocas, países, géneros y autores diferentes. Es posible que no hayamos encontrado en esta colección de cuentos más que una parte de las categorías propias de la gramática de la narración». Págs. 21 y ss.

⁴ T. Todorov. — *Literatura y significación*. Ed. Planeta, B. 1971, p. 12.

⁵ Considero aplicables a la expresión literaria en general éste y otros aspectos que Carlos Bousoño desarrolla en su «*Teoría de la Expresión Poética*» M. Gredos, 1970 (5.ª Ed.), Tomo II. Cap. XX y XXI.

También muy sugerente a este respecto es el artículo de Georges Poulet «La crítica y la experiencia de la Interioridad», en «*Los lenguajes críticos y las ciencias del hombre*» B. Barral, 1972, págs. 71-105.

critura que se nos da torrencialmente, una escritura egocéntrica y deliberadamente neurótica. La validez de esta hipótesis sólo pueden sancionarla los resultados de una profunda investigación, de la que estas páginas quieren ser un primer esbozo o plan de trabajo.

* * *

Henry Miller: La escritura neurótica de un marginado.

«The theme is myself, and the narrator, or the hero (...) is also myself... I don't use «heroes» incidentally, nor do I write novels. I am the hero and the book is myself»⁶.

Las historias de la literatura nos tienen acostumbrados a grandes omisiones y a grandes rescates. Por lo que respecta al caso de Henry Miller, podemos hablar de un proceso recesivo-extensivo de este tipo. Habitualmente las historias de la literatura, que responden al gusto del lectorado contemporáneo a ellas cuando se trata de los escritores últimos, suelen incluir inmediatamente a todos aquellos escritores, cuya calidad no se discute, que reúnen las condiciones lúdicas requeridas para su aceptación por una determinada cultura o momento histórico. Por el contrario, aquellos otros que, diríamos, subterráneamente crean universos literarios a espaldas o al margen de esa sociedad o momento histórico, quedan ocultos durante cierto tiempo por la «moralidad cultural» de esas mismas circunstancias espacio-temporales, que los relegan al silencio. Son los escritores «malditos» que, a lo largo de la historia, cada momento y cada cultura han dejado atrás y que han debido ser rescatados por generaciones posteriores cuando su operatividad sobre la sociedad, sobre el pensamiento, han quedado ya desplazados por el paso de esas coordenadas inherentes a todo producto cultural. Son aquellos que en su tiempo han sido el centro de la incompreensión y del olvido, y que, mucho más tarde son rescatados definitivamente, cuando los últimos trenes se les han escapado. Pensemos en los «rescates» efectuados por la literatura del siglo XX en la obra de Sade, Lichtenberg, Grabbe, Ducasse, y tantos otros. Los porqués difieren mucho en cada caso, sería necesario su estudio concreto para averiguarlos. Lo que existe de manera evidente es el hecho de su marginación. Y, sin embargo, buena parte de las creaciones geniales ha nacido fruto de una marginación. Si bien en ocasiones el genio tiene luz propia, y se revela aún a pesar de todos

⁶ Citado por Wayne C. Booth en «*The Rethoric of Fiction*» Univ. Chicago Press, 1969 pág. 367.

los esfuerzos de las jerarquías intelectuales de la época, las más de las veces el desacuerdo artista-sociedad es mucho más profundo, y ésta obliga a pagar el tributo del silencio. Silencio, por lo tanto, fruto de dos factores: desacuerdo hacia el artista por parte de la personalidad histórica de una sociedad concreta, o, por el contrario, autoaislamiento por parte del individuo —factor bivalente en el caso de Miller—. En ambos casos, la relación individuo-sociedad frustra las posibilidades de expresión del escritor, o del artista en general.

Es el caso de Henry Miller, autor que en nuestros días está siendo objeto de un «descubrimiento» por parte de la crítica literaria de todo el mundo, y que hasta hace bien poco era literatura «prohibida» en buena parte de Europa, y, desde luego, en los Estados Unidos. Con Miller, por lo tanto, se ha operado este proceso recesivo, de un lado, durante, aproximadamente, treinta años, y luego, cuando las circunstancias culturales occidentales han cambiado, se ha pasado a efectuar un rescate en su persona y en su obra.

En Henry Miller se encuentra con inesperada pureza y derroche de imaginación, la expresión dinámica del cosmos caótico que es el origen de la creación artística, la búsqueda de una autoexpresión trascendente al contexto histórico del escritor. Henry Miller hace de su vida expresión artística y búsqueda de sí mismo, creando un mundo simbólico, clave de su particular búsqueda de autoexpresión, y fruto, indudablemente, de una cosmovisión egocéntrica en lo artístico. Es escritor que traza con su escritura el laberinto caótico de la imaginación en trance de reflexión activa sobre sí misma, ofreciendo con su creación la entrada en un mundo imaginario que el propio lector deberá «re-crear» a lo largo de su lectura⁷.

En términos generales, diríamos que Miller escribe a lo largo de toda su producción una autobiografía inmediata, paralela a la vivencia, como es el caso de *Tropic of Cancer*, o bien una recreación de su pasado —a la manera proustiana, y con un simbolismo similar en el concepto de «tiempo perdido»— a lo largo de la cual se radiografía la sociedad norteamericana contemporánea bajo el tamiz de una imaginación simbólica cósmica, y del flujo incesante, enorme, de un lenguaje que fluye casi automáticamente creando y desarrollando imágenes en muy alto grado surrealistas, «personalizadoras» de lo objetivo. Sociológicamente, la obra de Henry Miller se nos parece como expresión directa de la dinámica de una personalidad en la frontera del conflicto a que nos referíamos más arriba: un desacuerdo radical con la sociedad que le rodea, debido

⁷ Es el caso de «Rayuela», de Julio Cortázar, en que se propone al lector una doble colaboración; la necesaria de la aceptación de unas convenciones lingüísticas, presente en toda lectura, y su colaboración en la reconstrucción de la génesis creativa del libro mediante una nueva ordenación de los capítulos del libro.

a la alienación, a la masificación del hombre de las ciudades norteamericano, y al impulso de rechazo producido por la frustración de no poder afirmar una individualidad frente a lo colectivo.

En Miller se da una extrema visión de la alienación de la época, cuya expresión será llevada al terreno de lo irracional, manifestando así la personalidad neurótica liberada de las trabas de la vida convencional. La obra de Miller revela, aunque desordenadamente, la evolución de su personalidad, a partir del momento de crisis consigo mismo y con el ambiente que le rodea. Esto es lo que vemos expresándose en «Tropic of Cancer». A continuación, la mayor parte de su obra será un investigar en torno al «tiempo perdido», cuando no una expresión autosatisfecha de la nueva forma de vida. Todo el camino recorrido es la narración de una lucha «en el seno de la muerte», como señala el propio Miller, que se desarrolla en los tres volúmenes de «The Rosy Crucifixion», la «crucifixión de color de rosa», con esa mezcla de burla irónica y apocalíptico que es característica de su cosmovisión.

La lucha de Henry Miller en el terreno de la escritura persigue única y exclusivamente un fin soteriológico: Miller quiere acceder a su liberación, a una nueva forma de vida que le satisfaga, y quiere buscar las coordenadas, las causas de su existencia en el pasado, siguiendo como método el *fluir* de la conciencia y de la memoria, similar en sus presupuestos al de «*À la recherche*», de Proust.

A lo largo de toda su obra nos repite incansablemente esa premisa primera de su labor: que la finalidad de lo que escribe nace y muere en la escritura misma, en sí mismo como objeto de su obra literaria, puesto que «vivir es expresarse». La autorrealización humana dentro de la obra es el reflejo necesario de su autorrealización a través de la escritura.

Mediante el monólogo interior, la narración surrealista, la visión evangélica y apocalíptica, Miller pretende decir, a sí mismo y al hipotético lector, quién es él, cuáles son las causas de su cosmovisión, de su marginación voluntaria, y, naturalmente, cómo salvarse a sí mismo en el torbellino caótico de la vida que nos describe a través de su óptica personal. La vida, la liberación de las neurosis creadas por la civilización norteamericana, el individuo, serán los valores fundamentales de su filosofía.

Como decimos, la finalidad última de su obra no es la de ser leída, ni tampoco la de proporcionarle el éxito como escritor, sino la de llegar a una salvación personal, humana, podríamos llamarla terrestre, a través del conocimiento de sí mismo, como hombre que cree que el único valor que posee es su propia vida:

«Sé lo que significa ser humano y la debilidad y la fuerza que ello supone. Sufro con este conocimiento a la vez que me recreo en él. Si tuviera la posibilidad de ser Dios, me negaría. También me negaría a ser estrella, si se me ofreciera la posibilidad. La más maravillosa oportunidad que nos ofrece el mundo es la de ser hombres. Abarca todo el mundo. Incluye la conciencia de la muerte, que ni siquiera Dios posee».

(*Tropic of Capricorn*)

La transcripción de este párrafo, expresión clara del contradictorio mundo simbólico de la palabra de Miller, muestra una de las características más acusadas del artista que se automargina de la sociedad en que vive: Individualismo. Hay una toma de conciencia respecto del choque con la sociedad, naturalmente conservadora —y específicamente puritana, como la norteamericana—, pero esta toma de conciencia nos lleva a un humanismo existencial extremo: el individualismo. El egocentrismo del escritor es el que le impele en la mayoría de los casos a crearse un mundo a su medida, simbólico por lo tanto, y bajo este enunciado es como entraremos en el estudio de Miller, puesto que es su principal característica.

«Mi gran fracaso fue como la recuperación de la experiencia de la raza: tuve que atascarme de conocimiento, comprender la futilidad de todo, hacerlo todo pedazos, desesperarme, y después bajar la cabeza, borrarle, por así decirlo, para recuperar mi autenticidad. Tuve que llegar al borde del abismo, y entonces dar un salto a ciegas».

(*Wisdom of the Heart*)

A partir de ese salto a ciegas, Miller empieza a encontrar el camino de su liberación. El cordón umbilical que le une al mundo, la moral, ha sido cortado. El hombre no existe. Se trata de un ente más, como el vegetal o la piedra, como el animal, que en su actuación no duda en someterse a las mayores humillaciones puesto que la escala de valores morales a los que se encontraba unido no existe, no «debe» existir. La personalidad neurótica se apodera de sus normas de conducta, y al soltar las amarras, Miller dice que halla su expansión como ser. A partir de su ruptura Miller se considera alguien que no existe ya, o existe sólo en función de sí, y logrado de esta forma ese distanciamiento, será capaz de narrar su historia desde una objetividad personal, a lo largo de un continuo monólogo interior:

«Tan pronto oí mi propia voz quedé encantado: el hecho de que fuese una voz diferente, distinta, única, me sostuvo. No me importaba que lo que escribía se considerase malo. Bueno y malo quedaron fuera de mi vocabulario».

(*Wisdom of the heart*)

Y es así, con la autosatisfacción de haber encontrado su voz, como empezará a desarrollar su extensa obra, preocupado siempre por el poder evocador

de la palabra, —que algunos críticos de Miller llaman parloteo—⁸, y por alentar ese impulso vehemente de decir, que le impide lograr una verdadera auto-crítica. El mundo es transformado a su propia medida para que pueda tener cabida en la obra.

* * *

Para acercarnos a un conocimiento de la obra de Henry Miller resulta imprescindible conocer aquellos datos biográficos que determinan en el tiempo y en el espacio la dinámica intelectual que se advierte desde la primera página de sus libros. Posteriormente examinaremos cómo se insertan determinados hechos de su vida en la problemática de la obra, a fin de llegar a una visión clara de su escritura simbólica.

Hemos dicho anteriormente que en Miller se da muy puro el fenómeno de transformación de la realidad histórica personal en escritura. Las coordenadas, los datos significativos de su vida son, por lo tanto, necesarios para la comprensión de su obra.

Es preciso tener en cuenta que a lo largo de una primera etapa de su vida existe un proceso de descubrimiento, siempre a nivel personal —y por eso su expresión será simbólica—, de una realidad que le repele progresivamente. El final de este proceso es a la vez una agonía, como dice Blöcker⁹, y un total desacuerdo con las normas de conducta que le rodean. El principio de una segunda etapa significa, como acabamos de ver, la ruptura con todo lo que anteriormente le unía a esa comunidad: ruptura familiar (divorcio), y ruptura social (abandono de su trabajo). Ruptura que es principio de una actividad responsable con¹⁰ sus ideas: intento de expresar ese mundo del que se ha divorciado espiritualmente y físicamente para encontrarse a sí mismo. Vemos que el problema se plantea en un plano subjetivo; Miller escogerá la expresión por medio de una escritura simbólica que intenta tejer una trama, ya cerrada en el tiempo, a lo largo de miles de páginas. Cualquier tema de su obra se plantea multidimensional, se nos ofrece en múltiples direcciones. El intento de aproximación a su obra nos lleva a encontrarnos inmersos en una continua narración que, como una laberíntica tela de araña, dificulta las clasificaciones prefabricadas y nos adentra en un mundo desgarrado, ardiente y comprimido del que resulta muy difícil salir.

⁸ Vid. Sidney Finkelstein: «Existencialismo y Alienación en la literatura Norteamericana» Ed. Instituto del libro de La Habana, 1968.

⁹ Vid. Günter Blöcker: *Líneas y perfiles de la literatura moderna*. Ed. Guadarrama, M. 1968.

¹⁰ Vid. Cita última del presente artículo.

El proceso de entrada en su «nueva vida», en palabras de Miller, se extiende cronológicamente desde 1924, momento en que abandona su trabajo, hasta 1930, año en que marcha a Francia, donde comenzará la redacción de sus primeros libros y una vida miserable y alegre. Este período está descrito en las aproximadamente mil ochocientas páginas del ciclo «*The rosy Crucifixion*».

«... uno no cambia completamente tan pronto. Quiero escribir, claro, estoy seguro. Pero antes he de conseguir recogerme en mí mismo... Yo ya no quiero otro trabajo, quiero unas vacaciones definitivas. Quiero estar solo conmigo mismo para ver qué pasa. Apenas me conozco, de la manera en que vivo. Estoy hundido. Lo sé todo sobre los demás y nada sobre mí mismo». (*Sexus*, p. 189).

A partir de esta decisión de abandonarlo todo para escribir, para pensar, es cuando Miller intentará empezar a expresar las causas de su fracaso y del fracaso de toda la sociedad. Inicia una voluntad de misticismo existencial destructivo que sólo puede terminar en una voluntaria y definitiva marginación que los críticos sociales tienen que llamar alienada.

1.—LA REALIDAD HISTORICA DE HENRY MILLER (1891)

El primero de los datos fundamentales de su vida, que Miller recrea con especial delectación es su infancia y primera juventud, vividas en las calles de New York. La vida en las calles y todo lo que ello comporta: actuar, pensar en medio de una muchedumbre anónima, tener contacto con todo tipo de filosofías de la vida, con personas de todas las nacionalidades. Diversidad de vidas en el contorno de una sola vida común. Muy fuerte el impacto que marca a Miller y profunda su huella. Para él, esta frase clave en su sistema creativo:

«lo que no está en medio de la calle es falso, derivado, es decir, literatura» (*Black Spring*),

es una idea fija que determina su manera de escribir y que le hace repetir:

«yo no soy un literato, soy un escritor».

Nacido en la calle, criado en las calles de New York, Miller es a lo largo de toda su vida un hombre urbano; un hombre «urbano hasta la médula», como dice Blöcker. Miller mismo lo reconoce:

«De los cinco a los diez fueron los años más importantes de mi vida. Vivía en las calles y adquirí el típico espíritu de gangster americano». (*Cosmological Eye*, p. 465).

Descendiente de inmigrantes, vive en una zona en la que todos son extranjeros. Esto es decisivo en la forma peculiar de considerar como «desde

fuera» su país. Es el Distrito Catorce, un barrio miserable, en que todo tipo de desechos de la vida está hermanado por unos lazos comunes por su cotidianidad: miseria, sufrimiento, desarraigo, crueldad: mezcla de normas de vida que se manifiestan en esa ética tan concreta que aparece reflejada en las obras de Miller.

¿Qué podríamos destacar como efectos de esa influencia? Lo hemos empezado a señalar: Egocentrismo, desarraigo, escepticismo. Teniendo en cuenta que Miller es un escritor, un pensador aunque no sea un filósofo, sólo se le ofrecen dos posturas: adhesión a una lucha social, a un compromiso con otros hombres en sus circunstancias, o búsqueda de libertad individual, libre de ataduras con cualquier idea. El espíritu práctico desarrollado en los años de lucha individual contra los demás, le lleva a escoger la segunda. Así pues, la expresión clara del espíritu milleriano será a lo largo de su vida la de un existencialista, un individualista, cuya ambición, cuya meta, sea el logro de la libertad total frente a los otros:

«Haber nacido en la calle significa errar toda la vida, ser libre. Significa accidente e incidente, drama, movimiento. Significa, particularmente, fantasía. Una armonía de acontecimientos irrelevantes que dan a nuestro vagabundeo una certitud metafísica. En la calle se aprende lo que son realmente los seres humanos; de otro modo, o más adelante, uno los inventa». (*Black Spring*, p. 21).

A los dieciséis años, en 1907, abandona el barrio en que había crecido para pasar a una zona algo más acomodada, donde sus padres instalan una sastretería. Parece que la vida de Miller va a transcurrir por derroteros distintos. Sin embargo, el caos que ya lleva dentro, su impaciencia por vivir, su disgusto sin rostro contra la sociedad, se van afirmando muy deprisa. Abandona el colegio, trabaja en cualquier empleo que se le presenta, huye de su casa con una mujer de cuarenta años, lee incansablemente, desordenadamente, todo tipo de libros, desde novelas de aventuras hasta libros de filosofía. De vuelta a casa, comienza a escribir con el mismo desorden que había empezado a pensar.

«Probablemente lo primero que haya escrito fuera en la tienda de mi padre —un largo ensayo sobre el «*Anticristo*» de Nietzsche—. Solía escribir cartas a mis amigos, cartas de cuarenta y cincuenta páginas, sobre todo lo que existe: eran cartas humorísticas, y al mismo tiempo, pomposamente intelectuales». (*Cosmological Eye*, p. 367).

A finales de 1917 es reclamado por el ejército, pero su destino en la guerra será muy diferente al de otros futuros escritores, los componentes de la Generación Perdida: la Secretaría de Guerra de Washington. Esta estancia en la capital de Norteamérica le hace conocer un poco más de cerca el funcionamiento de la burocracia, del que hablará extensamente en *Tropic of Capricorn*.

Se casa nada más terminar la guerra con una pianista con la que bien pronto empezarán las disputas. El espíritu rebelde, individualista de Miller no aceptará esa primera prueba que le presenta el matrimonio.

Si en lo familiar el fracaso se inicia a los pocos meses de su matrimonio, en lo social es inmediatamente después de quedar libre de sus obligaciones militares. Busca trabajo por todas partes, pero es incapaz de mantenerlo por ese mismo espíritu de insumisión que arrastra desde sus primeros años:

«Casi tan pronto como era contratado me despedían. Tenía suficiente inteligencia, pero inspiraba desconfianza. Por todas partes fomentaba la discordia, no porque fuese un idealista, sino porque era como un reflector que iba a manifestar la estupidez y futilidad de todo». (*Tropic of Capricorn*, p. 78).

Esa situación se prolonga durante dos años, hasta 1920, durante los que Miller realiza toda clase de trabajos:

«Aunque los empleos abundaban entonces, yo siempre estaba sin trabajo. Ocupé innumerables puestos por un día, y a menudo por menos. Entre ellos los siguientes: lavaplatos, ayudante de restaurante, mensajero, sepulturero, encartelador, vendedor de libros, mozo de hotel, encargado de barra, vendedor de licores, dactilógrafo, operador de máquinas de sumar, bibliotecario, estadígrafo, asistente social, mecánico, agente de seguros, recolector de basuras, ordenanza, secretario de un evangelista, estibador, guarda de tranvías, instructor de un gimnasio, repartidor de leche, portero de cine, etc., etc.». (*Cosmological Eye*, p. 367).

En 1920 encuentra un trabajo fijo como jefe de personal en una compañía telegráfica, la «Western Union Telegraph Company».

La «Cosmodemonic Company», como la llama, constituye para él un lugar privilegiado desde el que contempla el panorama del microcosmos neoyorquino, con sus miserias, sus masas de población de todos los orígenes y razas en busca de trabajo, alienadas por su condición humana aniquilada por la gran ciudad. Veamos cómo Miller retrata aquellas imágenes:

«Desde mi pequeño sitio en Sunset Place tenía una visión a vuelo de pájaro, de toda la sociedad americana. Era como una página de la guía telefónica. Alfabéticamente, numéricamente, estadísticamente, tenía un sentido. Pero cuando la miraba de cerca, cuando examinaba las páginas separadamente, cuando examinaba a un individuo aislado y lo que lo constituía, el aire que respiraba, la vida que llevaba, los riesgos que corría, se advertía algo tan bajo y miserable, tan profundamente desesperante y sin sentido, que era peor que mirar dentro de un volcán. Podiais ver toda la vida americana, económica, política, moral, espiritual, artística, estadística, patológica. Parecía un enorme chanero en un miembro inútil». (*Tropic of Capricorn*, p. 19).

Con la entrada de Miller en la Compañía Telegráfica, empieza a manifestarse su rebeldía ante la vida condicionada por una estructura económica, política, moral, que, como hemos dicho, le frustra cada día un poco más hasta que sobreviene la explosión de su personalidad.

«El sistema entero estaba tan podrido, eran tan inhumano, tan sucio, tan desesperadamente corrupto y complicado, que se hubiera necesitado un genio para dar a aquello un sentido o un orden, para no hablar de la bondad humana o de la consideración. Yo estaba contra todo el sistema podrido de América, corrompida de punta a punta». (*Tropic of Capricorn*, p. 29).

Así define Miller su postura ante la sociedad en que vive. En esa dura crítica que transcribimos queda de manifiesto la marginación voluntaria que se producirá al cabo de cuatro años, en 1924.

Por otra parte, el distanciamiento de esa realidad histórica y la visión tan marcadamente subjetiva que Miller expone en sus libros llegarán a darnos largas descripciones simbólicas, recurriendo a las imágenes del caos y de la destrucción:

«De pronto todas las luces de la ciudad se apagan y las sirenas lanzan su aviso. La ciudad está envuelta en gas venenoso, las bombas explotan, los cuerpos destrozados vuelan por el aire. Hay electricidad en todas partes y sangre y astillas, y altavoces. Los hombres que se cruzan por los aires están llenos de alegría, los de abajo, gritando y bramando. Cuando el gas y las llamas han devorado toda la carne, comienza la danza de los esqueletos. Yo observo desde la vidriera que ahora está oscura. Es mejor que el saqueo de Roma porque hay más cosas que destruir». (*Tropic of Capricorn*, p. 187).

La visión apocalíptica, la crueldad hacia el género humano, el odio que rezuma este párrafo es significativo y esa postura que Miller adopta en solitario, será fructífera en el mensaje que nuevas generaciones recogen, particularmente las inmediatas a la segunda guerra mundial.

1924 es la fecha clave entre las dos épocas de la biografía de Henry Miller. El encuentro con la que sería su segunda mujer, June Smith, que aparece en los libros con el nombre de Mona, es la gota de agua que hace desbordarse el torrente de su insatisfacción: abandona a su esposa, abandona su trabajo, se consagra a escribir:

«Abandoné el trabajo sin una palabra de aviso, decidido a ser escritor. A partir de entonces empezó la verdadera miseria. De 1924 a 1928 escribí una gran cantidad de artículos y narraciones, ninguno de los cuales fue aceptado. Finalmente, edité mi propia producción¹¹, y con la ayuda de mi mujer la vendía de puerta en puerta, y posteriormente en restaurantes y clubs nocturnos. Con el tiempo me vi obligado a mendigar por las calles». (*Cosmological Eye*, p. 368).

Es su segunda mujer quien le anima a ser escritor. Le vida de ambos durante ese período es amoral y desordenada. Mientras ella lleva el dinero a la casa, Miller escribe, estudia y lee. Los fracasos son continuos, la miseria persistente. Pero Miller no deja de escribir, imitando todos los estilos y todos los autores. En las frases que siguen, encontramos una reflexión profunda sobre la literatura:

«Imité todos los estilos con la esperanza de hallar la clave del secreto torturante de cómo escribir. Por último, llegué a un callejón sin salida, a un estado de desesperanza que pocos hombres han conocido, porque no había un divorcio entre el escritor y el hombre que hay en mí: fracasar como escritor significaba fracasar como hombre. Y fracasé». (*Wisdom of the Heart*, p. 26).

¹¹ Los «Mezzotints». Idéntico procedimiento al empleado por Walt Whitman para dar a conocer sus primeras obras.

A la vez que la escritura, empieza a cultivar la pintura. Pinta acuarelas que luego venderá a precios miserables, como complemento a lo poco que lleva a casa su mujer. Al cabo de unos años, en 1928, ésta le deja, de común acuerdo, y se marcha a Francia: Miller queda solo, en un estado más inhumano que nunca, pero sigue escribiendo. En la soledad encontrará el hilo de su nueva voz. Una noche de fiebre le basta para imaginar lo que posteriormente irá escribiendo con palabras, a lo largo de toda su vida:

«Un día, hacia la tarde, en lugar de ir a casa, me poscayó la idea de hacer el libro de mi vida, de mis ridículos sufrimientos —*The Rosy Crucifixion*—, y me quedé toda la noche escribiéndolo: Organicé todo lo que he publicado hasta la fecha en cerca de cuarenta o cincuenta páginas mecanografiadas. Lo escribí con notas, en estilo telegráfico. Pero todo está allí. Todo mi trabajo desde *Capricornio* hasta *Nexus*. Excepto *Cancer*, que data del presente inmediato... Ese fue el momento crucial de mi vida como escritor». («Entrevista con Miller» en George Wickers: *H. M. Sexo y anarquía*).

Poco tiempo después emprende un viaje hacia Francia que será de corta duración, apenas unos meses. Al año siguiente, en 1930, regresa a París y se instala allí. El cambio de escenario no afecta para nada su situación económica. La miseria continúa, y Miller hace rápidamente, gracias a su carácter abierto, un gran número de amistades, de las que irá viviendo hasta que consiga publicar su primer libro: *Tropic of Cancer*, y aún después.

Sin embargo, el escenario es totalmente distinto.

El viejo escenario, en que todo es alienación y oscuridad, contrasta enormemente con el nuevo: París le ofrece una vida libre, independiente, en contacto con el centro de la intelectualidad europea, y en convivencia con miles de seres como él, que buscan la salida del laberinto de su vida.

Como decíamos, para vivir en París, Miller necesita de los demás. Sin embargo, esa sociabilidad manifiesta es para él superficial en la mayoría de los casos. Él es su único objeto. La gente es:

«... como piojos: se meten en la piel y se entierran allí. Rascamos y rascamos hasta hacer salir la sangre, pero no conseguimos despiojarnos permanentemente». (*Cancer*).

Sin embargo, gracias a la gente, Miller puede ir viviendo. Desarrolla una considerable habilidad para sacar dinero o comida. Es toda una picaresca. Los mismos condicionantes que encontramos en el Lazarillo, por ejemplo, operan también en la biografía de nuestro autor: sociedad decadente, individualismo, pérdida de valores establecidos:

«Se me ocurrió como un relámpago, que nadie rehusaría una comida a un hombre si tuviese el valor de pedirla. Fui inmediatamente al café y escribí una docena de cartas: «¿Mé invitarías a comer contigo una vez a la semana? Dime qué día te conviene más». Resultó magnífico. No sólo estaba alimentado sino agasajado. Cada noche volvía borracho a casa». (*Tropic of Cancer*, p. 38).

Esa situación se mantiene durante cuatro años. Es la época que nos relata en *Tropic of Cancer*. Vive en medio de las calles, come cuando puede, y a veces consigue colocar un artículo en un periódico. Y, sin embargo, él lo dice, es feliz. Aquí estriba la gran diferencia entre su vida en América y en París:

«No tengo dinero, ni recursos, ni esperanzas. Soy el hombre más feliz del mundo». (*Tropic of Cancer*, p. 6).

* * *

A partir de 1934 su vida da un cambio total. El período que será tema de su obra, de sus veintiséis libros y de los centenares de artículos y cuentos publicados, termina en el momento en que consigue ver expuesto su primer libro en el escaparate de una librería.

Los datos de su vida a partir de ahora son meramente informativos. Durante cinco años sigue en París escribiendo y publicando regularmente. Tras *Tropic of Cancer*, en 1934, hace un corto viaje a New York, y regresa con un pequeño libro: *Aller retour New York* (1935). Empieza a colaborar asiduamente en varias revistas literarias francesas e inglesas, y sigue publicando libros: *Black Spring* en 1936, *Max and the White Phagocytes* en 1938, *Hamlet* y *Tropic of Capricorn* en 1939.

Coincidiendo con la aparición de *Capricorn*, estalla la guerra y Miller sale de Francia hacia Corfú, para pasar unos meses con su amigo Lawrence Durrell. Sobre su estancia en la isla escribirá luego el libro *The Colossus of Maroussi* (1941.) Cuando la guerra llega al Mediterráneo, Miller deja Grecia y regresa a los Estados Unidos. Tiene cincuenta años. Su odio hacia las grandes ciudades y hacia la alienación de la vida norteamericana sigue vivo, y se retira a California, a un pequeño lugar llamado Big Sur, donde establecerá su residencia definitiva. De ese viaje será testimonio *The Air-conditioned Nightmare* (1945). Ya instalado en Bug Sur empezará la redacción de los tres libros de *The Rosy Crucifixion*, desde 1949 hasta 1959. Escribirá también innumerables ensayos sobre sus amistades, sobre sus recuerdos. El libro que nos describe la vida en la soledad de California es *Big Sur and the Oranges of Ieronymus Bosch* (1955).

* * *

Henry Miller permanece todavía en su retiro. En 1961 la prohibición que pesaba sobre sus libros más importantes —nótese en la Bibliografía que todos ellos están publicados en París—, se levanta, y millares de personas entran en contacto con su obra. Tanto estudiantes como escritores consagrados le dedi-

can estudios y van a visitarle... En *Big Sur*, Henry Miller cuenta esos momentos de su éxito precisamente cuando ya no es él mismo el héroe que vive y muere en sus libros, cuando Mr. Henry Miller, Big Sur, California es un viejo que escribe sus memorias.

No nos parece importante precisar más sobre los restantes años de nuestro escritor. La clave de su obra está en los años comprendidos entre 1920 y 1928. Es en esos años cuando las vivencias van escribiendo un libro en su interior. Se puede decir que cuando toma la máquina para redactar en forma telegráfica todo lo que será su obra, el *Libro* ya está escrito, Miller no hará más que seguir el dictado de su inconsciente, el dictado de su memoria, automáticamente, ampliando más y más las páginas de sus libros:

«Yo empecé en el caos y la oscuridad absolutas, en el atoladero o marisma de ideas, emociones y experiencias. Aún ahora no me considero escritor, en el sentido corriente de la palabra. Soy un hombre que cuenta la historia de su vida, proceso que parece más y más inagotable a medida que sigo adelante. Igual que la evolución del mundo, es interminable. Es un dar vueltas de adentro a fuera, un viajar por dimensiones X, y el resultado es que en algún punto del camino se descubre que lo que se tiene que contar no es en modo alguno tan importante como el hecho de contarlo. Esta cualidad de todo arte es la que le otorga un matiz metafísico, que lo saca del tiempo y el espacio y lo centra o integra en todo el proceso cósmico. Eso es lo «terapéutico» del arte: su significación su falta de propósito determinado, su infinitud. Casi desde el principio tuve profunda conciencia de que no existe una meta...» (*Wisdom of the Heart*).

2.—EL HOMBRE Y EL ESCRITOR: BIOGRAFIA Y LITERATURA

Una vez expuestos los acontecimientos más relevantes de la biografía de Henry Miller, pasemos a analizar los aspectos de su personalidad que ya habíamos señalado en las primeras líneas.

El primer aspecto que nos interesa es insistir sobre la personalidad humana del autor, las contradicciones internas manifestadas en la búsqueda de identidad que, como acabamos de ver, es el motivo de su escritura.

El individualismo que caracteriza su personalidad literaria, unido a esa especial disposición para el misticismo y la palabra cósmica que hemos visto y vamos a seguir viendo, hace que su personalidad, fundamentalmente emotiva, se mantenga siempre en un movimiento polarizado entre los dos extremos emocionales: pesimismo y vitalismo optimista, que hace que su amigo y escritor, Alfred Perlès¹² lo compare a un Rabelais¹³. El mismo Miller se describe como tal ser inestable, traído y llevado en sus emociones por los acontecimientos inmediatos:

¹² Vid. Alfred Perlès: *My Friend Henry Miller*. (Vid. Bibliografía). Un libro imprescindible para conocer el período parisino de Henry Miller.

¹³ A. Perlès. Op. cit., pág. 93 y ss.

«No tenía más que estados de ánimo eufóricos o depresivos. Jamás un término medio, un nivel en el que me encontrara a mí mismo. Podía parecer extraño que lo dijera, pero nunca yo era yo mismo». (*Capricorn*, p. 52).

Esta falta de solidez de su personalidad, la inseguridad que manifiesta en las palabras anteriores, se traduce posteriormente en una mística identificación con el universo, una reducción del cosmos a su medida, o una difuminación de su personalidad en el interior de lo existente:

«Aunque tuviera razón para sentirme triste, para quejarme, para llorar, tenía la ilusión de participar en una miseria común, universal. Cuando yo lloraba, el mundo entero estaba llorando, al menos, así lo imaginaba». (*Capricorn*, p. 17).

La carga de pesimismo que observamos en la escritura de Miller —pese a su vida alegre en París, encontramos pocas descripciones del vitalismo eufórico—, se amplía, como decimos, a nivel cósmico. La escritura se carga entonces de innumerables imágenes simbólicas siempre de alcance totalizador, como éstas:

«Así como la ciudad se había convertido en una enorme tumba, donde los hombres luchaban para ganarse una muerte decente, de la misma manera mi propia vida llegó a parecer una tumba que yo estuviera construyendo más allá de mi propia muerte. Caminaba por un bosque de piedra en cuyo centro estaba el caos. Bailé o bebí hasta embrutecer, o hice el amor, o me sentí amigo de alguien, o planeé una vida nueva, pero todo era caos, todo piedra, todo desesperación y aturdimiento». (*Capricorn*, p. 72).

Las imágenes de la materia, lo duro, lo resistente, la frustración, esto es lo que evidencia en las palabras de Miller. Imágenes recurrentes a lo largo de todas sus páginas.

¿Cómo se manifiestan los opuestos? Hablábamos de optimismo en Miller, polo opuesto de la tristeza que se desprende de sus últimas palabras. Veamos cómo el vitalismo, cuando aparece, se desborda, lo inunda todo, pasa de su ser individual al ser universal, se extiende, convierte la vida en el valor supremo, y tanto en la obra como en la vida real, el autor se embriaga de existencia:

«Ya he superado mi melancólica juventud. Ya no me importa lo que hay delante o detrás de mí. Soy sano, irremediamente sano. Sin penas ni remordimientos. Sin pasado ni futuro, me basta con el presente. Día a día. ¡HOY! ¡LE BEL AUJOURD'HUI!». (*Cancer*, p. 63).

La filosofía vitalista se manifiesta, no muy a menudo, eso es cierto, en frases llenas de esperanza en la vida, como las siguientes:

«Por extraño que pueda parecer, el propósito de la vida es vivir, y vivir significa tener conciencia, estar gozoso, embriagado, sereno, divinamente consciente. En este estado de conciencia divina, uno canta; en este reino, el mundo existe como un poema. Nada de causas ni de porqués, nada de direcciones, nada de metas, nada de esfuerzos, nada de evolución. Como el enigmático chino, uno queda arrobado por el espectáculo siempre cambiante de

los fugitivos fenómenos. Este es el estado sublime, amoral, del artista, de aquel que vive nada más que en el momento, en el visionario momento de total lucidez. Es una clara, helada cordura que se parece a la locura. Por la fuerza y el poder de la visión del artista, la totalidad estática, sintética, que denominamos mundo, queda destruida. El artista nos devuelve un universo vital, cantante, vivo en todas sus partes». (*Muerte creadora*).

Palabras llenas de belleza, que, sin embargo, al ser enfrentadas con la realidad del hombre de nuestro tiempo, con la realidad del hombre de la calle, a la luz del compromiso, nos parecen alienadas, como procedentes de un extremo misticismo de la existencia. No creamos por ello que Miller sea inconsciente de su postura, puesto que la afirma, como veremos luego. La postura alienada respecto al compromiso real le lleva al terreno de la irresponsabilidad voluntaria frente al Hombre. Tiene la valentía de decirlo:

«Lo que deseo es convertirme en un ser más y más infantil y llegar más allá de la infancia, pero en la dirección opuesta. Quisiera seguir exactamente lo opuesto a la línea normal de desarrollo, pasar a un reino superinfantil que será absolutamente loco y caótico, pero no loco y caótico a la manera del mundo que me rodea... Me he adaptado a un mundo que nunca fue mío. Quiero atravesar este mundo agrandado y volver a estar en la frontera de un mundo desconocido que arrojará este mundo pálido y unilateral a la sombra. Quiero pasar de la responsabilidad del padre a la irresponsabilidad de un hombre anárquico, que no puede ser coaccionado, ni influido, ni adulado, ni sobornado, ni traducido». (*Capricorn*, p. 152).

Al igual que la afirmación de su irresponsabilidad individual es clara, también lo es la de su irresponsabilidad social:

«Ya no soy un americano, ni un neoyorkino, y aún menos un europeo o un parisiense. No debo lealtad a nadie, no tengo ninguna responsabilidad, ningún odio, ni preocupaciones, ni prejuicios, ni pasión. No estoy a favor ni en contra de nada. Soy neutral». (*Cancer*, p. 150).

El único camino que le queda, pues él mismo ha trazado los márgenes de su propia vida, es sumergirse en su realidad interior, transformar la realidad externa en cosmos simbólico interior, buscando expresamente el irracionalismo, la pérdida de su condición humana:

«Alguna vez pensé que ser humano era la aspiración más elevada a que un hombre podía llegar, pero ahora veo que eso tendía únicamente a autodestruirme. Hoy me siento orgulloso de decir que soy inhumano, que no pertenezco ni a los hombres ni a los gobiernos, que no tengo nada que ver con los credos ni con los principios. No tengo nada que hacer con la maquinaria rechinante de la humanidad, pertenezco a la tierra. Lo digo recostado en mi almohada, y puedo sentir los cuernos que me brotan en las sienes... Si soy inhumano es porque mi mundo se ha desbordado sobre sus barreras humanas, porque ser humano parece un asunto pobre, lastimoso, miserable, limitado por los sentidos, restringidos por los sistemas morales y los códigos definidos por las trivialidades y los ismos». (*Cancer*, p. 241-243).

Esta anarquía espiritual de Henry Miller es fruto de un misticismo de la existencia liberada, influido, sin duda, por el conocimiento de las religiones orientales, el Zen, particularmente. La impasibilidad física es a la vez excitación de la conciencia, de la mente:

«Porque no hay en el mundo más que una gran aventura, y es interior, hacia uno mismo, y para esa aventura ni el tiempo ni el espacio, ni siquiera los actos importan». (*Capricorn*, p. 14).

Cada manifestación del espiritualismo de Miller se refleja en imágenes cósmicas, recurrentes a cada paso, particularmente en uno de sus libros, el mejor a nuestro juicio: *Tropic of Capricorn*. La aventura interior, la aventura de la imaginación que Miller emprende se amplía en lo imaginativo casi siempre. Esta sería la mejor definición de su espíritu en el momento de vivir la escritura:

«No sabía que me encontraba apresado en la corriente estelar, que estaba siendo pulverizado hasta la extinción total en el borde más lejano del universo». (*Capricorn*, p. 204).

Si la marea de la imaginación de Miller se mueve de lo exterior a lo interno, habremos de buscar la realidad objetiva, siempre simbolizada, para ver qué queda de ella tras las afirmaciones de Miller respecto al valor de lo «rêvé», en sentido Bachelardiano. Y lo que encontramos es desprecio, deshumanización, odio cruel y despectivo:

«Nada me toca, ni el hambre, ni choques, ni guerras, ni revoluciones. Estoy inmunizado contra todas las enfermedades, contra todas las calamidades, contra todas las penas y miserias». (*Cancer*, p. 145).

«Quería ver a América destruida, arrasada de cabo a rabo. Deseaba que sucediera simplemente por un sentimiento de venganza, como una expiación por los crímenes que se cometían contra mí y contra otros como yo, que nunca habían podido levantar las voces y expresar su odio, su rebelión, su legítima sed de sangre». (*Capricorn*, p. 14).

La realidad es abolida en su objetividad por el escritor, por el soñador¹⁴. El pensamiento, facultad del razonamiento y de la fantasía no se queda en ese término medio en que parece permanecer normalmente. El propio Miller ha dicho en una cita anterior que el estado de vida interior es un estado parecido a la locura, por lo cual no puede haber objetividad en el pensamiento más que para lo inmediato, para lo cotidiano. Cuando el escritor se encierra en su mundo interior en el que todo tiene cabida transformado —hasta los nombres de los personajes reales son cambiados, excepto el suyo—, el pensamiento abandona sus funciones lógicas y abre la puerta a lo fantástico:

«Empecé a comprender que pensar, cuando no es masturbativo, es lenitivo, saludable y agradable. El pensamiento que no os lleva a ninguna parte, os conduce a todas; todo otro pensamiento camina sobre rieles y por largo que sea el trayecto al final hay siempre una linterna roja que dice: STOP». (*Capricorn*, p. 193).

¹⁴ Sobre la expresión simbólica de lo existencial vid. A. R. Fernández y González, «SIMBOLOS Y LITERATURA» «Taza y Baza. Cuadernos de simbología». Facultad de Filosofía y Letras Palma de Mallorca, 1973, números 1, 2 y 4.

Nos parece que el retrato humano de Miller a través de sus libros ya está hecho. Retrato surrealista, por supuesto, o mejor aún, dadaísta, profundamente cínico y negativo. Miller, según este retrato, es una amalgama de imágenes, imágenes de individualismo, egocentrismo, fantasía, mística, poesía. Y sinceridad. La escritura de Henry Miller busca una verdad personal —desconfía de las generalizaciones—, que le sirva. Se busca a sí mismo a lo largo de una reconstrucción interior en la que quedan de manifiesto sus limitaciones, sus sufrimientos y sus alegrías. Pero la meta de todo ello es la escritura. Veamos qué acto tan humano el de nuestro autor; que no necesita comentario:

«He llevado mi máquina de escribir a la habitación contigua, donde puedo mirarme en el espejo a medida que escribo». (*Cancer*, p. 16).

* * *

En Henry Miller, la literatura y su cosmovisión personal están indisolublemente ligadas. A una concepción crítica, agónica, caótica del mundo, corresponde el contenido del espejo en que se reflejan los actos:

«Detrás de la palabra está el caos. Cada palabra es una valla, una barrera; pero no hay ni habrá jamás suficientes barras para formar la reja». (*Cancer*, p. 14).

Estas palabras parecen cargadas de esperanza. Pero se trata de una esperanza muy débil o de una esperanza con la que el escritor no cuenta en su camino hacia la salvación, puesto que las palabras pueden hacerse mágicas, pueden transcribir otros mundos en el torrente verbal de su obra. Sí importa el sentido destructor de la palabra en lo que se refiere al mismo objeto de su trabajo, la escritura: Veamos estas palabras, principio de *Tropic of Cancer*, en las que un espíritu de destrucción dadaísta, se manifiesta en la función de su propia literatura:

«Todo lo que era literatura me ha abandonado. Ya no hay más libros que escribir —gracias a Dios, ¿Y éste, entonces—. Este no es un libro. Es un libelo, una difamación... Es un prolongado insulto, un escupitajo arrojado a la cara del Arte, un puntapié... al Hombre, al Destino, al Tiempo, al Amor, a la Belleza...». (*Cancer*, p. 14).

Más explícitamente se define en su función destructiva con las siguientes palabras:

«Cuando pienso que la tarea que el artista se impone implícitamente es la de derribar los valores existentes, de hacer del caos que le rodea un orden que es el suyo propio, de sembrar la lucha y el fermento para que por la liberación emocional aquellos que están muertos puedan ser devueltos a la vida, entonces es cuando corro con alegría hacia los grandes e imperfectos, su confusión me alimenta, su balbuceo es como música divina para mis oídos». (*Cancer*, p. 241).

Se trata de una destrucción necesaria en su obra, cuya función es la de liberarle de sus frustraciones. La tarea de escribir es adoptar una actitud neurótica profiláctica, necesaria para alcanzar el estado de autosatisfacción, una especie de Nirvana. Autosatisfacción o liberación de la que ya habíamos hablado y que nos parece mostrada claramente a lo largo de estas páginas: Miller se escribe a sí mismo. Cada hecho de su vida es, ya en el momento de realizarse, una página del *libro*, expresión neurótica, cuya única salida, como decimos, es la escritura:

«... cada vez estaba verdaderamente solo... y cada vez el libro comenzaba a escribirse a sí mismo gritando las cosas que amás decía, los pensamientos que jamás formulaba, las conversaciones que nunca mantuve, las esperanzas, los sueños, las desilusiones que jamás admití». *Capricornio*, p. 54).

* * *

Para terminar este ensayo de aproximación a la obra de Henry Miller, vamos a reproducir las últimas palabras de una pequeña nota autobiográfica incluida en el libro *Cosmological Eye*:

«Cuando escribo, mi objetivo es establecer una Realidad mayor. No soy realista o naturalista; estoy en favor de la vida, la cual en literatura sólo puede ser alcanzada, me parece, mediante el empleo del sueño y del símbolo. En el fondo soy un escritor metafísico, y mi empleo del drama y del incidente es sólo un recurso para plantear algo más profundo. Estoy en contra de la pornografía y a favor de la obscenidad... y de la violencia. Pero, por encima de todo, estoy en favor de la imaginación, de la fantasía, de una libertad con la que todavía ni siquiera soñamos. Utilizo creadoramente la destrucción, quizás un tanto excesivamente, al estilo alemán, pero enderezada siempre hacia una auténtica armonía interior, hacia la paz interior...». (*Cosmological Eye*, p. 247).

Podríamos concluir, parafraseando a nuestro autor, que la obra de Henry Miller es un ejemplo del «triumfo del individuo sobre el arte». Literatura como expresión y medio de autoconciencia. Libertad creativa frente a cualquier ideología, lo que le sitúa en el centro de las críticas: «inmoralidad», de un lado, «alienación», de otro. Pero ambas se equivocan en tanto en cuanto olvidan que la obra de Miller debe ser enfocada desde la perspectiva de una crítica del individuo hacia lo que le rodea: cultura, pensamiento, sociedad; y al mismo tiempo, de la adecuación de su pensamiento con su actitud ante la vida:

«What is disastrous is the divorce between mind and action. The ultimate can only be expressed in conduct. Exemple moves the world more than doctrine». (An Open Letter to the Surrealists everywhere).

BIBLIOGRAFIA DE HENRY MILLER

1.—LIBROS

- 1.—*Tropic of Cancer*. Obelisk Press, Paris, 1934.
- 2.—*Aller Retour New York*. Obelisk Press, 1935.
- 3.—*Black Spring*. Obelisk Press, Paris, 1936.
- 4.—*Max and the White Phagocytes*. Obelisk Press, Paris, 1938.
- 5.—*Tropic of Capricorn*. Obelisk Press, Paris, 1939.
- 6.—*Hamlet*. Ed. Carrefour, Paris. Tomo I 1939, Tomo II 1941.
- 7.—*The Cosmological Eye*. Ed. New Directions, New York, 1939.
- 8.—*The World of Sex*. Ed. pirata, U.S.A., 1940.
- 9.—*The Colossus of Maroussi*. Ed. The Colt Press, S. Francisco, 1941.
- 10.—*The Wisdom of Heart*. Ed. New Directions, New York, 1941.
- 11.—*Sunday After the War*. New Directions, New York, 1949.
- 12.—*The Air-conditioned Nightmare*. New Directions, N.Y., 1945.
- 13.—*Maurizius Forever*. The Colt Press, S. Francisco, 1946.
- 14.—*Remember to remember*. New Directions, N.Y., 1947.
- 15.—*Blaise Cendrars*. Denoël, Paris, 1947.
- 16.—*The Smile at the Foot of the Ladder*. Duell, Sloan & Pearce, N.Y., 1948.
- 17.—*Sexus*. Obelisk Press, Paris, 1949.
- 18.—*Rimbaud*. Mermod, Lausanne, 1952.
- 19.—*The Books in my life*. New Directions, N.Y., 1952.
- 20.—*Plexus*. The Olympia Press, Paris 1953.
- 21.—*Boucher*. The Hague, xxx 1953.
- 22.—*Big Sur and the Orangers of Hieronymus Bosch*. Privately Printed, U.S.A.
- 23.—*Days of Love and Hunger*. New American Library, 1955.
- 24.—*Quiet Days in Clichy*. The Olympia Press, Paris, 1956.
- 25.—*Nexus*. The Olympia Press, Paris, 1959.

2.—FOLLETOS Y ENSAYOS

- 1.—*What are you doing about Alf?* Ed. del autor, Paris, 1935.
- 2.—*Scenario*. Obelisk Press, Paris, 1937. (Incluido en *Cosmological Eye*).
- 3.—*Money and how it gets that way*. Paris, 1938 Ed. del autor.
- 4.—*Obscenity and the Law of Reflection*. Alicat Book Shop, N.Y., 1944 (incluido en *Remember to remember*).
- 5.—*The Plight of the Creative Artist in the U.S.A.* Ben Porter, Berkeley, 1944.
- 6.—*Murder the Murderer*. Ben Porter, Berkeley, 1944 (incluido en *Remember to remember*).
- 7.—*The amazing and Invariable Beauford Delaney*. Alicat Book Shop, N.Y., 1945 (incluido en *Remember to remember*).
- 8.—*Patchen, man of anger and light*. (Incluye una «*Letter to God*»), de K. Patchen. Ed. Padell, N.Y. 1946.
- 9.—*Ol. by and about Henry Miller*. Alicat Book Shop, N.Y., 1947.
- 10.—*The Waters reglitterized*. Ed. John Kidis, S. Jose, California, 1950.

3. LIBROS CON ENSAYOS DE HENRY MILLER

- 1.—*Last Chance* (Eleven questions on Issues Determining our Destiny) The Beacon Press, Boston, 1948.
- 2.—*Walt Whitman*. (Anthologie) (Les Ecrivains célèbres) Editions d'art Lucien Mazenod. Paris, 1950. (El texto existe sólo en francés).
- 3.—*Thoreau: Acentury of criticism*. Dallas University Press, 1954.
- 4.—*City of Love*. Dell Publishing Co. N.Y., 1955.
- 5.—*The Creative Process; a Symposium*, New American Library. N.Y., 1955.
- 6.—*Stories for to-night*. Avon Publications, N.Y., 1955.

INICIO DE UNA BIBLIOGRAFIA SOBRE HENRY MILLER (15)

- 1.—Artur Lundkvist: *Ikarus' Flykt*, Stockholm, 1939.
- 2.—Nicholas Moore: *Henry Miller*, Opus Press, Wiggington, 1943.
- 3.—Varios: *The Happy Rock*, 25 artículos de autores distintos. Bern Port Berkeley. 1945.
- 4.—Michael Fraenkel: *The Genesis of Tropic of Cancer*. Bern Porter. Berkeley. 1946.
- 5.—Thorsten Jonsson: *Sidor av Amerika*, Stockholm, 1946.
- 6.—Herbert Faulkner: *The Mind on the Wing*, N.Y., 1947.
- 7.—Bern Porter: *Henry Miller, a Cronology and Bibliography*, Bern Porter. Berkeley. 1945.
- 8.—Georges Villa: *Miller et l'amour*, Corrêa, Paris, 1947.
- 9.—Philip Rahv: *Image and Idea*, New Directions, N.Y., 1949.
- 10.—Pierre H. Dubois: *Een Houding in de Tijd*. Amsterdam, 1950.
- 11.—Arne Hässqvist: *Obehagliga Författare*.
- 12.—George Orwell: *Inside the Whale*, Doubleday Anchor, London, 1954.
- 13.—Alfred Perlès: *My Friend Henry Miller*, Spearman, London, 1955.
- 14.—Lawrence Durrell: *The Best of Henry Miller*, Heineman, London, 1959.
- 15.—Lawrence Durrell & Alfred Perlès: *Art and outrage*, Putnam, London, 1959.
- 16.—«*Lawrence Durrell and Henry Miller: a private correspondence*» New Directions, N.Y., 1960.
- 17.—Anette K. Baxter: *Henry Miller, expatriate*, Univ. of Pittsburg, 1961.
- 18.—Ihab Hassan: *The literature of silence: Henry Miller and Samuel Beckett*. N.Y., Knopf, 1968.
- 19.—Sidney Finkelstein: *Existencialismo y alienación en la literatura norteamericana*. Instituto del libro, La Habana, 1968.
- 20.—Günther Blöcker: *Líneas y perfiles de la literatura moderna*. Guadarrama, M. 1968.
- 21.—Edwin Berry Burgum: *Henry Miller, sexo y anarquía*, Ed. Carlos Alvarez, Buenos Aires, 1969.
- 22.—H. Miller.—Número especial de la revista Planète. Paris, 1969.

¹⁵ Tomamos como referencia básica la lista que incluye A. Perlès en las últimas págs. de Op. cit., ampliada por nosotros.

Contribució a l'estudi de la població medieval mallorquina. II

JOAN MIRALLES MONSERRAT

Fa ja alguns anys, en aquesta mateixa revista, oferíem un recull detallat de la població de Montuïri (Mallorca) en la primera meitat del segle XIV, concretament dels anys 1311 al 1343¹. Avui ens proposam reemprar la tasca donant a conèixer tot un seguit de notícies demogràfiques i antroponòmiques d'aquesta vila mallorquina en uns anys molt concrets: 1357-1360. Aquest estudi que presentam és una breu mostra d'un treball filològic-lingüístic en curs d'elaboració sobre un *Llibre de Cort* encara inèdit de l'Arxiu Municipal de Montuïri².

A. LA POBLACIÓ

Quant a la població de Montuïri durant l'època que estudiam (1357-1360), malgrat que generalment no poguem parlar de xifres exactes en tractar de població medieval, en podem adduir unes referències demogràfiques més o menys aproximades³. D'una banda la llista de montuïrers masculins, inclosos

¹ MIRALLES, J., *Contribució a l'estudi de la població medieval mallorquina* «Mayurqa» vol. V. (Palma 1971) pp. 75-97.

² El ms. que ens ocupa antigament estigué relligat en pergami del qual només en queda un petit fragment lligat al primer foli. Avui és resguardat per dos fulls de paper del segle passat, i és enquadernat amb dues làmines de cartró color vert clar. Al primer full porta la signatura: *Provisions 1353-1368 Tomo 5*, i una data tixada: 1332. Al segon full hi trobam una altra signatura a Hapis: 1356-1358. Cap d'aquestes dades s'avé amb la cronologia real del llibre: 1357-1360, i és, en realitat, un *Llibre de Cort* procedent de l'antiga cort reial de Montuïri.

³ Certament no són abundoses les dades demogràfiques sobre població medieval mallorquina. A part d'algun treball escadusser sense massa pretensions d'exhaustivitat darrerament ha estat publicat un estudi fonamental de tema demogràfic de l'investigador Ferrer Flórez, Miguel: *La evolución de la población de Mallorca y en especial de la Cordillera Norte*. Separata del «Boletín de la Cámara Oficial de Comercio, Industria y Navegación de Palma de Mallorca». Número 678-679 junio 1973. Aquest investigador es basa fonamentalment per als seus càlculs demogràfics sobre l'impost reial del morabatí que pagaven els propietaris que posseïen una renda superior a les 10 lliures anuals, i pren com a coeficient el 5. Segons aquest càlcul arriba a les següents conclusions sobre la població medieval de l'illa de Mallorca, Ciutat i Montuïri:

Any 1329:

Mallorca: 60.545 habitants.

Ciutat de Mallorca: 24.805 habitants.

Montuïri: 725 habitants (145 pobladors pagaven el morabatí).

jueus i esclaus que surten al ms., sumen 138. D'altra banda sabem que l'any 1359 hi havia en aquesta vila 130 homes d'armes, còmput en què s'hi encabeixen els homes de 14 a 60 anys⁴. Per tant, donades aquestes dades coincidents, podem deduir que la població oscil·lava aquests anys entre les 500 i les 600 ànimes. Si comparem aquestes xifres amb les dades anteriors: any 1312: de 500 a 600 habitants; anys 1332-1333: de 650 a 750, constatarem que la població havia minvat sensiblement, fet que evidentment hem d'atribuir a la importantíssima pesta del 1348, que deumà la població en molts indrets⁵.

En les llistes que presentem hem dividit la població en cristians, jueus i esclaus, per tal com aquestes divisions tenen entitat pròpia per si mateixes. En aquesta relació nominal hi figura el nom de la persona en la mateixa grafia que surt al ms., les referències familiars i d'origen geogràfic i l'ofici, sempre que així consti al ms., i, finalment, les dades extremes en què apareix documentat amb l'expressió del número del foli i ratlla. Gràcies a això podem establir en alguns casos un petit esquema familiar, com en el cas dels jueus montuïrers, emparentats i veïns quasi tots ells. Endemés sabem noves ben valuoses sobre els càrrecs públics i oficis de la localitat i, així mateix, de fora. Per exemple som informats que l'ofici de batlle, que era nombrat cada any en la festa de la Pentecosta, fou exercit pels següents pobladors: Pere Trobat (1356-1357), Bernat Paliser, (1357-1358), Bertomeu Ribas (1358-1359), Pere Do-

Any 1350:

Mallorca: 44.600 habitants.
Ciutat: 11.988 habitants.
Montuïri: 595 habitants (119).

Any 1364:

Mallorca: 51.015 habitants.
Ciutat: 21.955 habitants.
Montuïri: 540 habitants (108) (pàg. 39).

Gràcies també a la felicitat descoberta recent d'un fons documental, el mateix investigador pot aduir tot un seguit de notícies demogràfiques del segle XV d'entre les quals ens fixarem concretament en les referents a la vila que ens ocupa:

Any 1421 Montuïri: 595 habitants (119 pagaven el morabatí).
Any 1427 Montuïri: 530 habitants (106 pagaven el morabatí).
Any 1434 Montuïri: 520 habitants (104 pagaven el morabatí).
Any 1445 Montuïri: 375 habitants (75 pagaven el morabatí).
Any 1452 Montuïri: 365 habitants (73 pagaven el morabatí).
Any 1459 Montuïri: 400 habitants (80 pagaven el morabatí).
Any 1366 Montuïri: 420 habitants (84 pagaven el morabatí).
Any 1473 Montuïri: 550 habitants (110 pagaven el morabatí).
Any 1482 Montuïri: 665 habitants (133 pagaven el morabatí).
Any 1489 Montuïri: 575 habitants (115 pagaven el morabatí) (pàg. 42).

⁴ Prenem aquesta dada de la *Historia de Lluemajor* de Bartomeu Font i Obrador (Palma 1972) pàg. 367, qui ens comunica la troballa del primer cens d'homes d'armes de Mallorca, localitzat recentment en el ADM. Pertany al 1359 i correspon a la secció de *Sueltos Manuscritos*. Té 65 folis i porta la signatura (28)2931. Segons sembla, avui, aquest ms. s'ha tornat extraviar inexplicablement.

⁵ Dades extretes del meu article ja alludit: *Contribució...* (pp. 76 i 77).

mànach (1359-1360). El rector nomia Ramon Lorens, segons les denúnciacions ben afeccionat a les faldetes i a la brega, i els preveres eren Jacme Arbonès, Micollau Bufi, Guillemó d'és Pug i Pericó Tona, que gaudia d'un benefici a l'església de santa Eulàlia de Ciutat de Mallorca. Els saigs eren Johan Agost, Thomàs Vilaür, Pere Ergenter, i el corredor fiscal era un tal Mateu Vergili. Igualment consten altres oficis o professions: barber, bracer, escorxadador, hortolà, ferrer, fuster, sastre, traginer sabater, etc., i a part queden aquells personatges que ens consta que eren majorals o missatges de qualcú.

B. ELS ANTROPÒNIMS⁶

1. *Els prenom*s

Quant als noms de pila observam que el conjunt registrat en el ms., pel que fa la freqüència d'ús divergeix sensiblement de la situació actual. Així

⁶ Pel que fa a l'estudi de l'antroponímia medieval catalana són bàsics els següents treballs: AEBISCHER, P.: *Essai sur l'onomastique catalane du IX au XII siècle*. Publicacions de l'Oficina Romànica (extret de l'OARLL), 1, 1928. Biblioteca Balmes (Barcelona 1928), pp. 43-118.

BALARI JOVANY, J.: *Orígenes històrics de Catalunya*. Cap. II. «Nombres personales» (Barcelona 1899), pp. 529-560.

CLAPES, J.: *Els cognoms catalans. Orígens i evolució*. (Barcelona 1929).

MIRET Y SANS, J.: *Los noms personals y geogràfics de la encontrada de Terrasa en los siglos X i XI*. «Boletín de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona». Vol. VII. año XIV (1914) pp. 385-407, 485-509.

Los noms personals y geogràfics de la encontrada d'Organyà en los siglos X i XI. Id. vol. VIII. Any XVI (1916), pp. 414-444, 522-546.

MOLL, F. de B.: *Els llinatges catalans* (Palma 1959).

MOREU-REY, E.: *La rodalia de Caldes de Monbui: Repertori històric de noms de lloc i de noms de persona* (Barcelona 1962).

Antropònims a Barcelona als segles XIV i XV extret del vol. III de «Estudis d'història medieval» de la Societat Catalana d'Estudis Històrics (Barcelona 1970) IEC, pp. 113-120.

San Martín de Tours. Su devoción en Cataluña (...) Tesi doctoral (Barcelona 1964).

PIEL, J.M.: *Die ältesten Personennamen Kataloniens in ihren Verhältnis zu den Altspanischen und Altportugiesischen* «VII Congreso Internacional de Lingüística Románica». Vol. II. (Barcelona 1955), pp. 777-810.

UDINA, F.: *Noms catalans de persona als documents dels segles X-XI*. «Miscelánea Griera» (San Cugat del Vallés. Barcelona 1960). Instituto Internacional de Cultura Románica, Vol. II. pp. 385-402.

Referits especialment a l'onomàstica germànica són bàsics els següents:

FORSTEMANN, E.: *Altdeutsches Namenbuch. I. Personennamen*. (Bonn 1900²).

BACH, A.: *Deutsche Namenkunde. I. Die Deutschen Personennamen*, 2 vols. (Heidelberg 1952 i 1953).

SCHONFELD, M.: *Wörterbuch der altgermanischen Personen- und Völkernamen* (Heidelberg 1911).

Són, així mateix, recomenables, els següents estudis sobre onomàstica hispana:

DOLÇ, M.: *Antroponímia latina en ELH*. Tom. 1. Antecedents y onomàstica. CSIC. (Madrid 1960), pp. 389-419.

PALOMAR LAPFSA, M.: *Antroponímia prerromana en ELH* op. cit. pp. 347-387.

PIEL, J.M.: *Antroponímia germànica* Op. cit. pp. 421-444.

veim que alguns dels noms més característicament medievals: *Arnau*, *Berenguer*, *Bernat*, etc., avui dia estan en franca decadència, mentre que d'altres que en l'època del ms. (1357-1360) tenien una regular o poca acceptació avui dia han passat a anar damunt fulla, tenint un clar predominí sobre els altres, com és ara: *Joan*, *Bartomeu*, *Antoni*, *Gabriel*, etc., En conjunt aquesta casta d'antropònims, tot inclouent-hi tant els montuïrers com els de fora poble, sumen trenta-dos noms diferents. Tenen una clara preeminència part damunt els altres: *Pere*, o el diminutiu *Pericó* (36 persones nomen així), *Bernat*, o *Bernadó* (26), *Guillem* o *Guillemó* (23), *Jaume* (*Jacme* o *Jacmó*) (12), *Berenguer* (8), *Bartomeu* (8) i *Arnau* (7). Els noms cristians femenins sumen desset. Els que registren un ús més estès són: *Elicsén* (6 casos), *Catalina* (5), *Francesca* (4) i *Magdalena* (3). Entre els jueus el nom predominant és *Moxí* (3 casos), i quant als esclaus tots ells duen nom diferent. Bona part dels prenomes adopten al ms. grafies diverses. Així *Elicsén*: *Alicsan*, *Alicssén*, etc.

2. Els cognoms

Els llinatges diferents sumen cent vint-i-sis, tot englobant-hi també els jueus i esclaus. D'entre ells tenen una clara predominança els que indiquen lloc d'origen (55), sobretot els que designen localitats catalanes (25), i d'entre aquests destaquen les comarques gironines, principalment l'Empordà (12). Segueixen per ordre de freqüència les altres comarques barcelonines i tarraconines i, ja molt menys, les lleidatanes. Això prova una vegada més que el repoblament de Mallorca fou dut a terme, majoritàriament, per gironins empordanesos o, a més grans trets, amb gent del sector gironí-barceloní, principalment de la comarca riberenca, i així és, en conseqüència, que la llengua parlada en aquesta part i a Mallorca, almenys durant l'època medieval, era pràcticament la mateixa⁷, tot i que en el cas de la modalitat insular cal comptar així mateix, en alguns casos, amb l'element lingüístico-cultural rossellonès-occità, que no és menyspreable. Els cognoms que surten al ms., i que ens re-

⁷ Aquesta afirmació es troba en nombrosos treballs de diferents filòlegs catalans. Així, per exemple: «Els repobladors de les Balears procedien, en gran part, de la Catalunya Oriental», de F. de Moll, *Els parlars balearics* Act. Congr. Barc. 2, (1955), pp. 127-136; *Estática y dinámica del catalán en Mallorca*, Madrid, Palma de Mallorca, 1960 «Papeles de Son Armadans», 50, pp. 161-175, i, últimament en *El habla de Mallorca* de la «Historia de Mallorca» coordinada per Mascareó Pasarius (Palma 1973) Tom. V, pp. 353-388. També Joan Coromines en *El que s'ha de saber de la llengua catalana*, (Palma 1970²) en el capítol «Els dialectes catalans. La unificació i normalització de la llengua literària», pp. 53-62, etc. «Primitivament els parlars de la Catalunya francesa constituïen una mera varietat del català orientà, i en els segles que seguiren de prop a la Reconquesta a les Balears es parlava igual que a la zona costera al Nord de Barcelona, i en el País Valencià igual que a les terres de Tortosa i Lleida. Només hi havia doncs essencialment dos dialectes abans del segle XV: oriental i occidental... (p. 54). (El subratllat és nostre).

meten a comarques catalanes són: *de Bajes, Balaguer, Berbarà, Banyeras, Figuera, Loret, Massanet, Mieras, Navata, de Pertagàs, de Romanyà, de Quaralt, Pujalta, Ribellas, Ribes, Riera, Rossaylló, Rubí, Ruplà, Tàpies, Tona, Tous, Vigat*, (Viguet)⁸, *Vilaür Vinyoles*, D'entre ells, com ja hem dit, gairebé la meitat són localitats empordaneses: *Banyeres, Romanyà, Figueres, Loret, Maçanet, Navata, Pujalta, Riera, Ruplà, Tàpies, Vilaür i Vinyoles*. Igualment dins aquest capítol cal incloure aquells llinatges que designen orònims comuns: *d'es Camps, d'es Cros, d'es Pug, Colell, Costa, Padrolla, Sa Plana, Sera (Serra), Soler*.

Segueixen en proporció els llinatges que designen el nom del pare o de l'individu interessat. Hi predominen els noms d'origen germànic, moda que sabem que es venia donant a Catalunya des de l'alta Edat Mitjana. Aquests són els següents: *Arnau, Aymarich, Gyllibert, Gombau, Gonyalons, Gual, Moge, Rubert, Ugat* (Huguet) i els híbrids *Arnaudilla* i *Puigdorjilla*. Nogensmenys no hi manquen tampoc els noms d'origen llatí o grec posteriors als temps bíblics: *Banet, Domànuch, Lorens, Merty, Pons, Vergili*, o els noms del Nou Testament: *Esteva, Marc, Mateu, Pol*, i els diminutius *Paratò* i *Polat* (Polet).

Una altra font que forneix prou llinatges i malnoms són els noms d'oficis i professions tècniques. En el ms. en trobam nombrosos exemples: *Ergenter, Bender, Blanquer, Burgas, Cabrer, Claver, Gramatge, Mari, Ferer* (Ferrer), *Macip, Mestre, Muntaner, Paliser, Sabater, Taxidor*.

Uns altres són els malnoms o sobrenoms. Hi predominen els noms de qualitats físiques: *Blanch, Boreyl* (Borrell), *Roge, Granella, Vert* i els que indiquen objectes inorgànics o inanimats: *Astrap* (Estrep), *Carbó, Carbonel, Jornat* (Jornet).

Dins el conjunt de llinatges no catalans hi tenen preponderància els semítics, la major part dels quals han desaparegut avui dia: *Bellembó, ben Abrafim, ben Farron, ben Jacob, ben Magaluf, ben Maymó, Rafal, Sentou, Sxiarin*. Nogensmenys no en manca qualcun d'origen italià: *Brondo*, occità: *Faurat* (Fauret), i aragonès: *Lopis* (Llopis).

Resten encara alguns cognoms de poca freqüència, que es podrien englobar en dues classes: la d'aquells que denoten circumstàncies de naixement, consagracions, auguris, etc., com: *Agost, Company, Deulosal, Trobat* i, final-

⁸ En principi he transcrit els antropònims talment com estan representats al ms. En el cas dels noms que tenen grafies diferents al llarg del llibre hem optat per fer figurar la que més s'acosta a la grafia actual. Quan hem cregut que el nom és de difícil lectura per als no iniciats en el mallorquí medieval ens hem decidit per donar la solució moderna, com en el cas que ens ocupa ací i en bastants d'altres: *Vigat* (Viguet); *Polat* (Polet), etc.

ment, aquells l'origen dels quals resta desconegut i molt dubtós: *Bertuli*, *Escanella*, *Frau*⁹.

3. *Els malnoms*

De vegades sembla difícil escatir quan un nom funciona com a llinatge i quan com a malnom, car això depèn de factors diversos, principalment del factor burocràtico-legal, en el cas dels escrits. Al nostre ms. creim que podem establir, a grans trets, que els noms que segueixen el nom de pila funcionen sincrònicament com a llinatges. Nogensmenys hi ha alguns casos de malnoms que consten com a tals més o menys explícitament. Així tenim un *Issach Pocacarn*, fill d'En Juseff, jueu de Mallorca, que possiblement tenia com a nom jueu *Issach ben Juseff*. Entre els cristians trobam també un *Pericó Pons*, en altra manera apelat *Moscari* (f. 43 v. 1), possiblement perquè provenia d'aquest llogaret de Campanet, on encara avui és abundant el llinatge Pons. Altres vegades la denominació no és tan clara. Així tenim el cas de *En Pere Sabater*, appellat *Pere Bertolí* (63 v. 29), que altres vegades és anomenat *Pericó Sabater* (44 v. 17), altres com *Pere Bertolí* (55 v. 5) i altres fins i tot com *Bertolí Sabater* (45 v. 2). Això ens posa davant l'alternativa difícil de saber quin és el malnom: *Bertolí* o *Sabater*?¹⁰

APÈNDIX

A. LA POBLACIÓ

1. ELS CRISTIANS

Noms cristians masculins de Montuïri

Johan Agost (saig)¹¹: 6-VII-1358, f. 22.4; 2-X-1359, f. 73.26.

Jacme Arbonès (prevere): 3-VIII-1358, f. 27.8; 18-X-1358, f. 34 v. 12 i 13.

Bertomeu Argenter (o Argentó, espòs de Magdalena): 23-IX-1359; f. 66 v. 5 (Argentó); f. 66.8 (Argenter).

Fransesch Arnau (habitador del lloc de Montuïri): 16-III-1357, f. 17.4; 23-IX-1359, f. 66.15.

⁹ Pel que fa a la divisió convencional dels cognoms ens hem basat fonamentalment en l'útil monografia de F. de B. Moll: *Els llinatges catalans* (Palma 1959).

¹⁰ Quant als malnoms pot ésser particularment profitosa la meua tesi de licenciatura, inèdita, *Contribución al estudio de la onomástica mallorquina* (Barcelona 1969) sobre els malnoms de Montuïri des del segle XIII a l'actualitat, un dels exemplars de la qual es troba al Seminari de Lingüística Romànica de la Universitat Central de Barcelona.

¹¹ En la transcripció dels noms de pila desenvolupam sempre les abreviatures. Així representam *P.* com a *Pere*; *Bn*: *Bernat*; *Bng*: *Berenguer*, *G*: *Guillem*, etc. Pel que fa a les dades de parentesc, origen geogràfic, ofici, etc. que nosaltres representam entre parèntesi, hem optat per la modernització total de la grafia d'aquestes.

- Pere Astrap: 28-VIII-1358, f. 32.15.
- Harnau Aymarich (pare de Mateu): 8-VIII-1358, f. 30 v. 7.
- Mateu Aymarich (fill d'Arnau): 8-VIII-1358, f. 31.7.
- Jacme Bajes: 4-VIII-1357, f. 3.3.¹²
- Salvador Banat: 3-VIII-1358, f. 29 v. 27.
- Bernat Banet: 26-VII-1358, f. 23.4.
- Tomàs Bender: 2-X-1359, f. 73.11.
- Pasqual Berbarà: 6-IV-1358, f. 22.7 i 8.
- Pericó Bertulí (sabater): 17-VI-1359, f. 44 v. 17; 11-IX-1359, f. 63 v. 29.
- Guillem (o Guillemó) Blanch (fill de Pere i cosí de Guillemó Rosselló): 22-VIII-1359, f. 62 v. 5 i 6.
- Pere Blanch (pare de Guillem): 22-VIII-1359, f. 62 v. 15; 11-XI-1359, f. 63 v. 28.
- Guillem Blanquer: 17-VI-1359, f. 45 v. 25.
- Guillem (o Guillemó) Boreyl (nebot d'Arnau Domènech): 11-XI-1358, f. 37 v. 14 i 15; 10-X-1359, f. 71 v. 1.
- Micollau Bufi (prevere): 16-VI-1357, f. 13.6.
- Pere Burgas (espòs de Margalida): 19-VIII-1359, f. 55.16; 2-X-1359, f. 73 v. 18.
- Pere Cabrer (habitador de Montuïri): 27-VII-1358, f. 23 v. 15.
- Guillemó Carbó (fill de Pere Carbó, de Campos): 18-X-1358, f. 34.9 i 10.
- Simon Carbonel (hortolà): 6-IV-1358, f. 21.16; 14-XI-1359, f. 60 v. 4.
- Bernat Claver (barber, espòs de Joaneta): 17-VI-1359, f. 44.5; 23-IX-1359, f. 67.10.
- Monat (o Guillemó) Colell: 11-XI-1358, f. 37 v. 23; 14-XI-1358, f. 38.3.
- Romeu Company: 14-VII-1359, f. 46.3 i 4.
- Pere Crus (habitador de Montuïri): 20-X-1358, f. 26.10; 2-X-1359, f. 75.6.
- Bernat de Romanyà: 4-VIII-1357, f. 3.9; 18-VIII-1359, f. 58 v. 1.
- Pere d'es Camps (de Montuïri i habitador de Castellitx): 16-VIII-1359, f. 51.7 i 8; 2-X-1359, f. 73 v. 9.
- Guillemó d'es Cros: 22-VIII-1359, f. 62 v. 6.
- Arnau d'es Pou (o Pou): 25-VII-1358, f. 25 v. 14; 2-X-1359, f. 73.13.
- Guillemó d'es Pug (prevere): 2-X-1359, f. 74.19.
- Bertomeu Deulosal: 4-III-1359, f. 42.10.
- Guabriel Domànach (tinentloc de batlle): 11-XI-1358, f. 37 v. 5; 31-III-1360, f. 78 v. 16.

¹² Aquest personatge i alguns altres més són documentats en els deu primers folis del ms., que per cert estan en pèssim estat. Per això és que d'aquests primers fulls només n'hem aprofitat aquells noms perfectament llegibles i que ens consta que no tornen sortir a la resta del llibre.

- Harnau Domànach (germà de Pere i oncle de Guillemó Borrell): 11-XI-1358, f. 37v; 23-IX-1359, f. 66.7.
- Pere Domànach (avonelo de Guillemó Borrell i cunyat d'Arnau Manera): 25-VII-1358, f. 25.5; 14-I-1360, f. 78.24.
- Pere Ergenter (saig): 3-VIII-1358, f. 28 v. 3.
- Pericó Escanella: 7-VIII-1359, f. 49.19 i 20.
- Antoni, escorxador: (¿)-XII-1357, f. 19.9.
- Guillemó Esteva: 22-VIII-1359, f. 62.22.
- Pera Farer: 2-X-1359, f. 74 v. 13.
- Bernat Faurat (espòs de Catalina): 19-VIII-1359, 60.2 i 3; 10-X-1359, f. 71 v. 7.
- Bertomeu Ferer: 10-XII-1358, f. 40 v. 27.
- Pere Figuera (majoral de Guillemona, muller de Francesc Arnaudilla): 3-IV-1358, f. 20.4.
- Pericó Frau: 10-X-1359, f. 72.8.
- Ferer Gombau: 5-XII-1358, f. 40.11; 16-XII-1358, f. 41 v. 5.
- Bertomeu Gonyalons: 22-VII-1359, f. 46 v. 24.
- Bernat Gonyallons: 8-VIII-1358, f. 31.2; 16-X-1359, f. 72.18 (Gonyolons).
- Pere Gramatge: 25-VIII-1358, f. 26.1.
- Berenguer Holiver: 18-X-1358, f. 35 v. 22; 2-X-1359, f. 74.14.
- Johan Lopis: 16-XII-1358, f. 41.30; 19-VIII-1359, f. 60.3.
- Ramon Lorens (rector): 16-VI-1357, f. 13.6.
- Bernat Loret (sastre, espòs de Catalina): 18-X-1358, f. 34 v. 18; 23-IX-1359, f. 66 v. 1.
- Pere (o Pericó) Loret: 17-VI-1359, f. 44 v. 33; 2-X-1359, f. 74 v. 1.
- Guillemó Marc (missatge del rector): 16-VI-1357, f. 13.7.
- Uget Marc: 28-VIII-1358, f. 32.3.
- Don Marcús: 2-X-1359, f. 73.19; 2-X-1359, f. 75.6 (En Marcús).
- Berenguer Masip: 18-X-1358, f. 35.12.
- Anthoni Matas: 13-XI-1359, f. 80.12.
- Jacme Mates: 13-XI-1359, f. 80.25; 18-XI-1359, f. 80 v. 3.
- Berenguer Mateu (¿): 11-IX-1359, f. 63.28.
- Fransesch Mertý (habitador de Montuiri): 14-VII-1359, f. 46.2 i 3.
- Guillem Mestre: 19-VIII-1359, f. 54.21.
- Pericó Mieras: (¿)-XII-1357, f. 19.10.
- Phalip Muntaner (cunyat de Pericó Pelliser i sogre de Jaume Serra): 7-VIII-1358, f. 30 v. 3; 2-X-1359, f. 75.20.
- Muntanyans, En: 4-VIII-1357, f. 3.11.
- Bernat Navata (espòs de Catalina): 14-XI-1358, f. 39.2; 19-VIII-1359, f. 59 v. 21.

- Padrolla, En (majoral): 27-VII-1357, f. 2 v. 11.
- Bernat Paliser: 16-VI-1357, f. 13.3; 19-VIII-1359, f. 57.26.
- Esteva Paliser (pare de Pericó): 19-VIII-1359, f. 54 v. 35.
- Guillem Paliser (pare de Pericó): 9-VI-1357, f. 15.16; 19-VIII-1359, f. 53.4 (quondam).
- Pericó Paliser (fill d'Esteva): 19-VIII-1359, f. 54 v. 35.
- Pericó (o Pere) Paliser (fill de Guillem i cunyat de Felip Muntaner): 9-VI-1357, f. 15.16; 3-IX-1359, f. 53.4.
- Berenguer Parató: 8-VIII-1358, f. 31.8.
- Guillem Parayllada (habitador de Montuïri): 28-VII-1357, f. 2.2.
- Bernadó Pol (fuster, habitador de Montuïri): 26-VII-1358, f. 23 v. 15; 25-VII-1358, f. 25 v. 7.
- Bernat Pol (traginer, espòs de Catalina): 17-VI-1359, f. 44 v. 30; 28-X-1359, f. 77 v. 25.
- Polat, En: 10-X-1359, f. 72.4.
- Fransoy Pons (ffill de Bernat, quondam): 18-X-1358, f. 36 v. 3; 23-IX-1359, f. 66 v. 1.
- Guillemó Pons: 2-VI-1357, f. 15 v. 3
- Pericó Pons (àlies Moscarí): 4-III-1359, f. 43 v. 1.
- Pere Porta: 13-XI-1359, f. 80.3; 18-XI-1359, f. 80 v. 5.
- Jacme Prats (ferrer): 25-VII-1358, f. 25.4; 14-I-1360, f. 78.21 i 22.
- Pericó Qlaver: 18-(ç)-1357, f. 5.1.
- Guillem Rafal: (ç)-XII-1357, f. 19.12; 19-VIII-1359, f. 58 v. 4.
- Bertomeu Ribes: 6-VII-1358, f. 22.2; 2-X-1359, f. 75.1.
- Perico Ribes (fill de Bartomeu): 18-X-1358, f. 34 v. 11 i 12.
- Bernat Rossaylló (germà de Guillem i espòs d'Andrèva): 10-XII-1358, f. 40 v. 27; 1-V-1360, f. 75.32.
- Guillem Rossaylló (fill de Guillem i cosí de Guillemó Blanch): (?) -XII-1357, f. 19.10; 10-X-1359, f. 71.25.
- Guillem Rovira (o Sa-Rovira), espòs de Magdalena): 18-X-1358, f. 34 v. 15.
- Berenguer Rubert (donzell): 6-IV-1358, f. 21 v. 6; 15-I-1360, f. 78 v. 3.
- Berenguer Rubí (espòs de Rumia): 4-III-1359, f. 43 v. 5; 14-XI-1359, f. 65 v. 4.
- Domingo Rupià: (?) -1457, f. 11 v. 11 i 12; 19-VIII-1359, f. 56.1.
- Ramon Rupià: 5-XII-1358, f. 40.19 i 20.
- Bernat (o Bernadó) Sabater (missatge i cunyat de Bernat Gonyalons): 4-III-1359, f. 42.20; 8-VIII-1358, f. 31.19.
- Arnau Sa-Manera (cunyat de Pere Domànach): 14-XI-1358, f. 38 v. 10; 3-IV-1360, f. 78 v. 9 i 10.

- Pericó Sa-Plana (missatge de Gabriel Domànach): 11-XI-1358, f. 37 v. 5.
 Bernat Sa-Rovira (o Rovira): 26-VII-1358, f. 23.5; 7-VIII-1359, f. 49.5.
 Harnau Sera (germà de Pericó i de Jaume): (?) -XII-1357, f. 19; 19-VIII-1359, f. 57.17.
 Jacme (o Jacmó) Sera (gendre de Felip Muntaner): 3-VIII-1358, f. 27.4; 23-IX-1359, f. 66.17 i 18.
 Pericó Sera: 3-VIII-1358, f. 27.5; 19-VIII-1359, f. 57.17.
 Pericó Solivera (o Ses-Oliveres): 25-(?) -1359, f. 76.27.
 Bernat Soler (espòs de Marió): 10-X-1359, f. 71.3; 14-XI-1359, f. 72.27.
 Jacme Steva: 6-VII-1358, f. 22.5; 25-VII-1358, f. 25 v. 1.
 Mateu Susia: (?) -1357, f. 11.11.
 Fransesch Tàpies (germà de Guillemó i fill de Simon): 16-VI-1357, f. 13.8.
 Guillemó Tàpies (missatge de Gabriel Domènech): 16-VI-1357, f. 13.8; 4-III-1359 f. 42.2.
 Simon Tàpies (espòs d'Elicsén): 16-VI-1357, f. 13.7; 2-X-1359, f. 69 v. 13.
 Bernat Taxidor: 26-VII-1358, f. 23.15.
 Pere (o Pericó) Tolrà (germà de Guillemó): 3-VIII-1358, f. 27 v. 2; 22-VIII-1359, f. 62 v. 5.
 Guillemó Tollrà: 3-VIII-1358, f. 27.26.
 Bernadó Tona (fill de Bernat): 7-VIII-1359, f. 50.22.
 Bernat Tona (espòs d'Elicsén): 9-VI-1357, f. 15.21; 10-X-1359, f. 71.17.
 Pericó Tona (fill de Bernat, prevere): 18-X-1358, f. 34.4; 23-IX-1359, f. 67 v. 14.
 Pere Trobat: (?) -1357, f. 11.1; 22-VIII-1359, f. 62 v. 8.
 Pericó Trobat (fill de Pere): (?) -XII-1357, f. 19.9; 22-VIII-1359, f. 62 v. 6.
 Jacme Ugat: 16-VIII-1359, f. 51.28.
 Bernat (o Bernadó) Vergili (de Montuïri, habitador de Castellitx): 22-VI-1359, f. 46 v. 4; 7-VIII-1359, f. 49.2 i 3.
 Mateu Vergili (corredor fiscal): (?) -XII-1357, f. 19.3 i 4; 20-XI-1359, f. 81.2.
 Bernat Vert: 3-IV-1358, f. 20.2; 19-VIII-1359, f. 54 v. 33.
 Pericó Vert: 22-VII-1359, f. 46 v. 25.
 Guarau (o Guarauló) Vigat: 5-XII-1358, f. 40.9.
 Thomàs Vilaür (saig): 25-(?) -1359, f. 76.27.
 Guillemó Vinyoles: 22-VII-1357, f. 1.18.
- Montuïrers difunts documentats*
- Macià Arnau (espòs de Margalida): 19-VIII-1359, f. 56 v. 31.
 Fransesch Arnaudilla (espòs de Guillemona, donzell): (?) -1357, f. 11.26; 3-IV-1358, f. 20.5.
 Bertomeu Boreyl (espòs de Marina): 18-X-1358, f. 35 v. 3.
 Pere Colel (espòs d'Elicsén): 2-X-1359, f. 73.1.

- Guillem Pol (espòs de Mancella): 18-X-1358, f. 36 v. 1.
 Bernat Pons (pare de Françoi i espòs de Benvençuda): 18-X-1358, f. 36.13.
 Bernat Schanela: 28-VII-1357, f. 2.4.
 Jacme Sera (espòs d'Hugueta): (?) -1357, f. 11.23.
 Noms cristians femenins de Montuïri
 Alicsan (muller de Pere Collell): 2-X-1359, f. 73.1.
 Alicsan (muller de Bernat Tona): 10-X-1359, f. 71.17.
 Aliessén (muller de Simon Tàpies): 10-VII-1357, f. 15 v. 18 .
 Bevengude (muller de Bernat Pons, quondam): 18-X-1358, f. 36.13.
 Borella, la dona: 18-X-1358, f. 35.5.
 Careta, Na: 22-VIII-1359, f. 62.5.
 Catalina (muller de Bernat Fauret): 10-X-1359, f. 71 v. 7.
 Catalina (muller de Bernat Pol): 17-VI-1359, f. 45.3; 23-IX-1359, f. 67 v. 1.
 Catarina (muller de Bernat Lloret): 26-IX-1359, f. 67.1.
 Catarina (muller de Bernat Navata): 18-VIII-1359, f. 59 v. 24.
 Elichssén (mare de Pere Domènech): 22-VII-1359, f. 47.8.
 Endreva (muller de Bernat Rosselló): 7-VIII-1359, f. 50.8.
 Fransescha (muller d'Arnau d'es Pou): 19-VIII-1359, f. 59.21; 2-X-1359, f. 73.13.
 Franssescha (muller de Bernat Escanella): 22-VII-1357, f. 1.10.
 Frau, Na: 10-X-1359, f. 71.4.
 Haliçssén (muller de Guillemó Tàpies): 18-(?) -1357, f. 4 i 5.
 Granela, la dona: 28-VIII-1358, f. 32.13.
 Johanata (muller de Bernat Claver): 23-IX-1359, f. 67.14.
 Machdalana (muller de Bartomeu Argenter o Argentó): 23-IX-1359, f. 66 v. 8.
 Machdalana (muller de Guillem Rovira): 18-X-1358, f. 35 v. 14.
 Manseylla (muller de Guillem Pol, quondam): 18-X-1358, f. 36 v. 1.
 Marina (muller de Bartomeu Borrell, sa entràs): 18-X-1358, f. 35 v. 3
 Marió (muller de Bernat Soler): 10-X-1359, f. 71 v. 12.
 Mergalida (muller de Pere Burgas): 19-VIII-1359, f. 55.16; 2-X-1359, f. 73 v. 18.
 Mergalida (filla de Macià Arnau i serventa de Bernat Vert): 19-VIII-1359, f. 54 v. 32 i 33.
 Pou, Na: 16-VIII-1359, f. 51 v. 5.
 Pugdorfilla, la dona: 16-IX-1358, f. 33.9.
 Pujalta, la dona: 16-IX-1358, f. 33.7.
 Riera, la dona: 26-VII-1358, f. 23.6.
 Rumia (muller de Berenguer Rubí): 11-IX-1359, f. 65.8.
 Tomase, la dona: 5-XII-1358, f. 40.14.
 Ugata (muller de Jaume Serra, quondam): (?) -1357, f. 11.23.

Noms cristians masculins no montuïrers

- Pere Balaguer (de Sineu, fill de Ramon, habitador de Manresa): 16-III-1357, f. 13.13.
- Banyeras, En (de Ciutat de Mallorca): 18-X-1358, f. 34 v. 12.
- Polí Brondo (ciudadà de Mallorca): 3-IV-1358, f. 20.6; 20-XI-1359, f. 81.3.
- Pere Coste (ciudadà de Mallorca): 2-X-1359, f. 73 v. 1.
- Miquel de Jerba (o Gerba, donzell veguer de fora): 8-VIII-1358, f. 30 v. 9 i 10; 27-XI-1358, f. 24.15 i 16.
- Bernardus de Partagassio (Bernat de Pertegàs): 14-XI-1359, f. 60 v. 2; 1-V-1360, f. 75.31.
- Lorens de Perdines (ciudadà de Mallorca): 20-XI-1359, f. 81.7.
- Harnau de Roax (savi en dret): 8-VIII-1358, f. 30 v. 9; 2-VI-1359, f. 43 v. 14.
- Bernat de Tous (governador general del Regne): 31-III-1360; f. 78 v. 13.
- Bernardus de Ulmis (Bernat d'Oms, veguer de fora): 8-II-1359, f. 41.14; 2-VI-1359, f. 43 v. 15.
- Figuera, Phonrat (savi en dret i jutge): 2-X-1359, f. 75.17.
- Pasqual Gillabert (bracer de la Ciutat de Mallorca): 17-VI-1359, f. 44.4.
- Berenguer Gual (de Manresa, fill de Bernat): 17-VI-1358, f. 45.17; 17-VI-1359, f. 45.14.
- Bernat Lobet (saig de Manacor): 20-XI-1359, f. 81 v. 3.
- Mari, En (Mentge): 2-VI-1357, f. 15 v. 3.
- Boràs Massanet (ciudadà de Mallorca): 3-VIII-1358, f. 27. 8 i 9.
- Bartholomeo Mertini (Bartomeu Martí, procurador del fisc): 3-IX-1359, f. 57 v. 8.
- Guillem Picorneyl (de Castellitx): (?) -1357, f. 11.4.
- Simon Rog (bracer, ciudadà de Mallorca, espòs de Simona): 16-VI-1357, f. 14 v. 22.
- Guillem Rossaylló (ciudadà de Mallorca, pare de Guillemó, germà de Benet, i oncle de Guillemó Blanch (?)-XII-1357, f. 19.10; 2-X-1359, f. 69.6.
- Guillemó Rubert (donzell veguer de fora): 9-VI-1357, f. 15.25 i 26; 13-V-1358, f. 3 v. 10.
- Jacme Solivera (de Sineu): 16-III-1357, f. 17 v. 24.
- Pere Steva (de Sineu): 6-VII-1358, f. 22 v. 9; 12-VII-1358, f. 22 v. 15.
- Harnau Tàpies (de Campos): 9-VI-1357, f. 15.19.
- Carboneyl Tayhó (de Sineu): 16-III-1357, f. 17.15.

Cristians no montuïrers ja difunts

- Jacme Arnau (de Vilafranca del Penedès, pare de Francesc, resident a Sineu): 16-III-1357, f. 17.16.
- Ramon Balaguer (de Manresa, pare de Pere): 16-III-1357, f. 17 v. 2.

- Pere Carbó (de Campos, pare de Guillemó): 13-X-1358, f. 34.17.
 Ramon Cortey (habitador de Menorca, espòs de Magdalena): 16-VI-1357, f. 15.1.
 Pere de Qaralt (de Sineu, espòs d'Andreuva, pellisser): 16-III-1357, f. 17.9.
 Berenguer d'Ortha (de Sineu, notari de Mallorca): 16-III-1357, f. 17 v. 7; 1-V-1360, f. 75.30.
 Bernat Gual (de Manresa, pare de Berenguer): 16-III-1357, f. 18.27.
 Domingo Jornat (mariner i ciutadà de València, espòs de Catalina): 16-VI-1357, f. 14 v. 1.
 Bertomeu Moge (espòs de Francesca): 16-VI-1357, f. 15.10.
 Jacme Rafal (de Castellitx): (?) -1357, f. 11.5; 11-XI-1358, f. 37 v. 8.
 Jacme Ribellas (nadiu de Tarragona, habitador de Sineu, espòs de Guillemóna): 16-III-1357, f. 17.24.

Cristianes no montuïreres

- Alichssén (de Barcelona, esposa de Jaume Arnau): 16-III-1357, f. 17 v. 3.
 Andreuva (de Sineu, muller de Pere de Queralt): 16-III-1357, f. 17.9.
 Catalina (muller de Domingo Jornat): 16-VI-1357, f. 14.1.
 Fransescha (muller de Bartomeu Mòger): 16-VI-1357, f. 15.10.
 Guiamona (de Sineu, muller de Jaume Ribellas): 16-III-1357, f. 17.24.
 Machdallana (muller de Ramon Cortey, habitador de Menorca): 16-VI-1357, f. 15.1.
 Simona (muller de Simon Rog, bracer i ciutadà de Mallorca): 16-VI-1357, f. 14 v. 22.

2. ELS JUEUS

*Jueus de Montuïri*¹³

- Salamó Bellembó: 17-VI-1359, f. 44.6; 19-VIII-1359, f. 56.12.

¹³ Els jueus de Montuïri formaven un grup compacte lligat per llaços de sang i ocupaven alguns albergs tots ells situats al carrer Major, essent tots ells veïns casa per casa. Com que els jueus eren sovint víctimes d'atacs contra llurs persones, per raons econòmiques, majorment, surten espesses vegades al ms. i això fa que siguem informats sobre el nombre d'ells, noms, casta de treball, i vestimenta, i, no cal dir-ho, parentese que tenien entre ells. Això ens ha permès de confeccionar un petit esquema familiar. Sabem que Maymó ben Jacob i Moxi ben Abrafim eren cosins germans. El primer era casat amb una Maymona (segurament havia pres el nom del marit) i el segon amb una Butllara. Del primer sabem que tenia almenys tres fills i una filla: Magaluf ben Maymó, Moxi ben Maymó, casat amb Rossa i Nasina (?). Consta també, tot i que no surti en el present ms. que Maymó ben Jacob tenia un altre fill: Jacob ben Maymó (Veg. el meu article ja citat *Contribució...* pàg. 94 (13-XII-1336; fol. 2). A més, cal comptar amb Sayt ben Magaluf, cunyat de Magaluf ben Maymó i Salamó Bellembó, que no sabem quin parentese tenia amb els anteriors.

- Moxi ben Abrafim (espòs de Butllara i cosí de Maymó ben Jacob)¹⁴: 22-VII-1359, f. 46 v. 6; 23-IX-1359, f. 67 v. 8.
- Maymó ben Jacob (espòs de Maymona)¹⁵: 6-IV-1358, f. 21.4 i 5; 23-IX-1359, f. 68.1.
- Sayt ben Magaluf (cunyat de Magaluf ben Maymó): 3-IV-1358, f. 20 v. 1; 22-VII-1359, f. 47.19.
- Magaluf ben Maymó (fill de Maymó ben Jacob)¹⁶: 22-VII-1359, f. 46 v. 7; 22-VIII-1359, f. 62. 8 i 9.
- Moxi ben Maymó (espòs de Rossa i fill de Maymó ben Jacob): 23-IX-1359, f. 66.5.

Jueves de Montuïri

- Butllara (muller de Moxi ben Abrafim): 23-IX-1359, f. 67 v. 8.
- Maymona (muller de Maymó ben Jacob): 23-IX-1359, f. 68.1.
- N'Asina (?) (germana de Magaluf ben Maymó): 22-VII-1359, f. 46 v. 19.
- Rossa (muller de Moxi ben Maymó): 23-IX-1359, f. 68.9.

Jueus no montuïrers

- Habram Sentou (jueu de Mallorca): 22-VII-1359, f. 46 v. 27.
- Gehuda ben Farron (jueu de Mallorca): 22-VII-1358, f. 47.10.
- Issach Pocacarn (jueu de Mallorca, fill de Jusseff): 22-VIII-1359, f. 62.3.
- Jusseff (de Ciutat de Mallorca): 16-VIII-1359, f. 51.3.
- Moxi Sxiarin (jueu de Mallorca): 6-IV-1358, f. 21 v. 11 i 12 (Cxiarin).

¹⁴ Deu ser el mateix que cita Antoni Pons al seu estudi: *Los judíos del Reino de Mallorca durante los siglos XIII y XIV* «Hispania» (Madrid 1960) Tom XX, pp. 163-266: «El judío Mosse ben Abrafim, del pueblo de Montuïri tiene la satisfacción de ver canceladas las deudas de sus deudores (8 de noviembre de 1359) (p. 201)». Consta que a conseqüència de l'assalt al Call a l'any 1391 es canvià de nom per Ferrer Guanyalons (citat a QUADRADO, J. M.: *La judería en Mallorca en el siglo XIV* [Palma 1967] amb pròleg de Joan Muntaner, pàg. 66). Sabem també que a la mort del famós metge jueu Mosconi adquirí un dels seus llibres per 12 sous (BSAL, vol. X. (1904) a l'*Inventari de la heretat i llibreria del metge jueu Jahuda o Lleó Mosconi* (1375) (p. 140).

¹⁵ Es tracta del jueu montuïrer potser més documentat. Vegeu per exemple què en diu A. Pons en l'article ja citat: «El judío de Montuïri Maymón ben Jacob conseguía de los secretarios la cobranza de la imposición a que estaban sujetos sus correligionarios fuera de la ciudad: de cuatro dineros por cuartera de trigo y doce por libra, derivados de censos y alquileres. Dicho recaudador se encontraba al final de la comisión y eran muchos los insolventes, como era costumbre en estos casos. El gobernador remitía a los bailes unas órdenes por escrito a fin de que presionasen a los deudores a ponerse cabales con Maymón y les cerraba al propio tiempo el camino a toda apelación (Tom. XVI. (1956) p. 385).

¹⁶ Pons el cita a l'obra ja citada: «Magaluf ben Maymó, vecino de Montuïri insta al baile de Porreres para que proceda a la incautación de un huey y una vaca propiedad de los hermanos Berenguer y Guillermo Genovart, por razón de diez libras que le adeudaban (1360). (Tom XX, p. 201).

3. ELS ESCLAUS

Esclaus de Montuïri

- Andreu (grec catiu de Bernat de Romanyà): 4-VIII-1357, f. 3.13.
 Astamaty (grec catiu): 26-VII-1357, f. 2 v. 5.
 Barbavayre (grec catiu de la dona Puigdorfila): 16-IX-1358, f. 33.9.
 Falip (grec catiu de l'honorat Berenguer Rubert): 6-IV-1358, f. 21 v. 6.
 Hasmat (catiu de la dona Hugueta): (?) -1357, f. 11.23.
 Johan (batiat de Polí Brondo): 3-IV-1358, f. 20.8.
 Jordi Ros (grec franc): 26-VII-1358, f. 23 v. 1.
 Pere (batiat franc): 26-VII-1358, f. 23 v. 3.
 Xanxireyl (batiat negre, catiu de Polí Brondo): 16-IX-1358, f. 33.2: 20-XI-1359, f. 81.5.

Esclaus no montuïrers

- Hatgeg (de Castellitx, sarraí catiu de Jaume Rafal): (?) -1357, f. 11.8.
 Maffumet (de Castellitx, sarraí catiu de Guillem Picornell): (?) -1357, f. 11.28.
 Manoli (de Manresa de Sineu, grec vell de Berenguer Cual): 16-III-1357, f. 18 v. 17.
 Massot (sarraí catiu de Sineu): 16-III-1357, f. 18 v. 1.

B. ELS ANTROPÒNIMS

1. ELS PRENOMS

Noms cristians masculins

- | | |
|--|------------------------|
| Pere: 36 persones tenen aquest prenom. | Boràs (Borràs): 1. |
| Bernat (o Bernadó): 26. | Carboneyl: 1. |
| Guillem (o Guillemó): 23. | Esteva: 1. |
| Jacme (o Jacmó): 12. | Ferer (Ferrer): 1. |
| Berenguer: 8. | Fransoy: 1. |
| Bertomeu: 8. | Gabriel: 1. |
| Arnau: 7. | Guarauló (Garauló): 1. |
| Ramon: 4. | Lorens: 1. |
| Fransesch: 3. | Macià: 1. |
| Mateu: 3. | Micollau (Nicolau): 1. |
| Simon: 3. | Miquel: 1. |
| Antoni: 2. | Phalip: 1. |
| Domingo: 2. | Polí: 1. |
| Johan: 2. | Romeu: 1. |
| Pasqual: 2. | Salvador: 1. |
| Tomàs: 2. | Uget (Huguet): 1. |

Noms cristians femenins

Elichssén: 6.	Careta: 1.
Catalina: 5.	Johanata: 1.
Fransescha: 4.	Manseylla: 1.
Machdalana: 4.	Marina: 1.
Andreya: 2.	Marió: 1.
Guillemona: 2.	Rumia: 1.
Mergalida: 2.	Simona: 1.
Bevengude: 1.	Tomase: 1.
	Ugata: 1 ¹⁷ .

¹⁷ La situació antroponímica d'aquesta vila quant als prenom cristians comparada amb la d'alguns anys abans (1311-1343) no divergeix gaire. Entre els anys precitats els noms de pila masculins més abundants eren els següents: *Pere* (69 casos), *Bernat* (55), *Guillem* (35), *Berenguer* (25), *Jacme* (21), *Arnau* (20), *Bartomeu* (19), *Francesc* (14), *Ramon* (14), *Juan* (11), *Miquel* (7). Segueixen a continuació tot un conjunt ben nombrós format per noms de molt escassa freqüència. Els noms femenins més coneguts d'aquests mateixos anys dona els següents resultats: *Elicsén* (12), *Caterina* (8), *Guilma* (7), *Maria* (7), *Francesca* (6), *Saura* (4), *Antònia* (3), *Cibília* (3), *Blanca* (3), etc. (Veg. op. cit. *Contribució...* pp. 77 i 78).

A Lluçmajor (Mallorca) l'any 1359 l'estructura antroponímica dels noms de pila era la següent, segons la *Historia de Lluçmajor* (pp. 366-370) ja citada de B. Font i Obrador, sobre un total de 221 pobladors cristians masculins: *Pere* (45), *Guillem* (28), *Bernat* (24), *Jacme* (24), *Francesc* (14), *Bartomeu* (12), *Arnau* (7), *Miquel* (7), *Berenguer* (7), *Ramon* (7), *Antoni* (6), *Romeu* (4), *Juan* (4), *Bonanat* (4), *Llorenç* (3), *Domingo* (3), *Pasqual* (2), *Ferrer* (2), *Gabriel* (2), *Bertran* (2), *Carau* (2), *Jordi* (2), *Marti* (2), *Diego* (1), *Julia* (1), *Mateu* (1), *Masquerós* (1), *Peris* (1), *Nadal* (1), *Vicenç* (1), *Maymó* (1), *Esteva* (1), *Tomàs* (1), *Andreu* (1). Hi ha, doncs, un evident paralelisme amb Montuïri, tret d'alguns casos aberrants, com l'absència total de Miquel i el retrocés de Berenguer en les llistes de Montuïri als anys de 1357 a 1360.

Fora Mallorca, concretament a la ciutat de Barcelona, la situació no és tampoc massa diferent. L'investigador E. Moreu-Rey en un article recent: *Antroponims a Barcelona als segles XIV i XV* dins els «Estudis d'Història Medieval» de la Societat Catalana d'Estudis Històrics, Vol. III (Barcelona 1970), pp. 113-120, du a terme alguns talls sincrònics en diferents anys en tres parònquies diferents de Barcelona. Per a l'any 1378 arriba a les següents conclusions: «... El resultat obtingut confirmaren la preeminència, aleshores, a tots els barris de la ciutat, del nom de pila *Pere* (trobat respectivament 99, 86 i 85 vegades), davant *Bernat*, que arriba en segona posició en dos barris i en tercera a Falte (51, 75, 42) i *Guillem* (36, 45, 48)...».

«Se situa a continuació un nom relativament nou —contràriament als precedents—, puix que la seva introducció al nostre país data dels darrers anys del segle anterior només, i pren realment embranzida precisament a mitjan segle XIV: *Francesc*, que arriba en quarta posició (34, 31, 31). Els segueixen en la llista, per ordre d'importància minvant, i en un grup aproximativament equivalent: *Jacme* (17, 25, 31), *Berenguer* —nom tradicional que va perdent posicions (19, 19, 24) —, i *Juan* —un nou vingut que ascendeix ràpidament (25, 24, 11).

Els fan companyia més avall *Ramon*, *Arnau*, *Antoni*, i *Bartomeu* (amb totals que van de 5), a 53), amb una vintena de mencions només, *Nicolau*, *Miquel* i *Simó* («Simó»); i, després de *Bonanat* (16) i «*Domingo*» o *Domènec* (12), una cinquantena de noms de pila escassament o rarament emprats: *Alfons* (1), *Asbert* (2), *Antic* (9), *Andreu* (5), *Agustí* (1), *Astruc* (1), *Bertran* (4), *Besauluc* (1), *Capdal* (1), *Cardona* (1), *Castaió* (1), *Dalmau* (1), *Daniel* (1), *Esteve* (3), *Eiximèn* (1), *Feliu* (3), *Ferrer* (8), *Ferran* (2), ambdós «*Ferrando*», *Felip* (1), *Gueru* (10), *Galcran* (7), *Garsia* (6), *Guitart* (1), *Gombau* (1), *Gilabert* (1), *Gabriel* (3), *Huguet* (3), *Jordi* (2, un dels quals almenys és foraster: grec), *Jover* (1), *Julia* (1), *Llorenç* (9), *Lleó* (1), *Lluís* (1, «*Loís*»), *Leonard* (1, foraster), *Marçalit* (1), *Major* (1), *Macià* (3), *Marc* (1), *Mateu* (8), *Manuel* (1), *Marti* (8), *Ponc* (3), *Pasqual* (5), *Prat* (1), *Romeu* (1), *Pol* (1), *Salvador* (4), *Tomàs* (2), *Vicenç* (3). (pp. 5-115)».

La situació, doncs, no és gaire diferent a la mallorquina. Més envant, quan comentava un altre tall sincrònic, el dels anys 1405-1406 (AHCB, Index dels Llibres desapareguts de la Taula de

Noms jueus masculins

Moxi: 3.
 Geluda: 1.
 Habram: 1.
 Issach: 1.
 Juseff: 1.
 Magaluf: 1.
 Maymó: 1.
 Salamó: 1.
 Sayt: 1.

Noms jueus femenins

Butllara: 1.
 Maymona: 1.
 Nasina (ç): 1.
 Rossa: 1.

Noms d'esclaus

Andreu: 1.
 Astamaty: 1.
 Barbavayre: 1.
 Falip: 1.
 Hasmat: 1.
 Hatgeg: 1.
 Johan: 1.
 Jordi: 1.
 Maffumet: 1.
 Manoli: 1.
 Massot: 1.
 Pere: 1.
 Xanxireyl: 1.

Canvi. 1405-1406), en referir-se als prenombs femenins diu: «... Entre las dones (sobre un total de 108), i en un ventall molt més variat, els noms més freqüents aleshores són: *Constança* (14), *Francesca* (13), *Margalida* (9), *Caterina* (7), *Antònia* (5), *Agnès*, *Violant* (4), *Antigona*, *Bar-tomeva*, *Eulàlia*, *Isabel*, *Joana*, *Maria*, *Sibília*, *Serena* (3), *Alamunda*, *Blanca*, *Sília*, *Tomassa* (2)» (pp. 6-116).

Aví cal destacar l'absència total a Montuïri del nom *Constança*, que a Barcelona ocupa el primer lloc i, a la inversa, a Barcelona sembla que no es donava el nom de *Elicsóu*, que a Montuïri, i en general a Mallorca, anava damunt fulla, part damunt molts daltres.

Així mateix Moreu-Rey al·ludeix als possibles paral·lelismes antroponímics amb altres fonts documentals: «Podem afegir a títol comparatiu, les indicacions valuoses publicades per A. Duran y Sampere sobre aquest tema, bé que només reflecteixen la situació d'una classe social determinada, i amb unes sèries un xic deficientes quantitativament. Al llarg de tot el segle XIV, la llista dels noms de baptisme portats pels concellers barcelonins és la següent, per ordre descendent: *Cuillem* en primera posició —qu ja ocupava el mateix lloc al segle anterior— (33 casos), seguit de *Pere* (30), *Jaime* (24), *Francesc* (19), *Ramon* (18), *Bernat* (17), *Arnau* (15), *Berenguer* (14), *Joan* (9), etc., sobre un total de dos-cents cinc prohoms documentats (pp. 6 i 7 - 116 i De *Los antiguos Concelleres de Barcelona y sus nombres de pila* AST, 28 (1955), de l'al·ludit Duran i Sampere.

2. ELS COGNOMS

- Agost (D): «Nom del vuitè mes de l'any» (segons Moll, p. 307).
- Arbonès (B): «Reduïció de *Narbonès*, nadiu de Narbona. La forma *Narbonès* ha estat interpretada com si fos *N^oArbonès* (amb la *N^o* de l'article personal), i per això s'ha reduït a *Arbonès*» (ibid. p. 219).
- Argenter (o Argentó) (C): «*Argenter*. Del llatí ARGENTARIUS, qui treballa en coses d'argent» (ibid. p. 292).
- (B). Tal volta també es refereix a *Argentó*. Forma masculinitzada del topònim *Argentona* (vila del Maresme), com *Barceló* de Barcelona...» (ibid. p. 176).
- Arnau (A): «De *Arnoald*, «àguila governant» (p. 142).
- Arnaudilla (A): No és registrat en la monografia de Moll ni al DCVB. Es tracta d'un compost de *Arnau* i *d'illa*.
- Astrap (E): Com a llinatge no és registrat al recull de Moll ni al DCVB. *Estrep*: cast. estribo. Elim. del germànic STREUP. (DCVB).
- Aymarich (A): «De HAIMRICH «casa poderosa» (p. 149).
- Balaguer (B): «Nom de la ciutat de la comarca de la Noguera (Lleida). Segons Balari, el nom prové d'un substantiu *Balaguer*, que devia significar «camp de bàlec», nom d'una lleguminosa» (p. 177).
- Banet (Benet) (A): Del llatí BENEDICTUS «beneït», nom del famós fundador de l'ordre benedictina» (p. 122).
- Banyeras (B): «Nom d'una vila valenciana i d'alguns pobles catalans. Del llatí BALNEARIAS» (p. 177). El DCVB registra algunes viles catalanes amb aquest nom a l'Empordà, Penedès, Seu d'Urgell, etc.
- Bellembó (F): Antropònim semita. No és registrat a Moll ni a DCVB.
- ben Abrafim (F): Abrafim és pronúncia arabitzant del nom hebreu Abraham.
- ben Farron (F): Antropònim hebreu.
- ben Jacob (F): Antropònim hebreu.
- Len Magaluf (F): Antropònim semita.
- ben Maymó (F): Moll registra *Maimó*, *Maymó*, *Mimó*. «De l'àrab Maymún, nom personal... (p. 351). DCVB també l'inclou com a nom propi d'home musulmà i cristià, i així mateix com a llinatge.
- Bender (C): «De *bander*, «guardià de la propietat rústica que castiga amb bans les infraccions» (p. 291).
- Barbarà (B): «*Barberà*. *Barbarà*. Nom d'un poble del Vallès i d'una vila de prop del Montblanc (Tarragona). Del llatí BARBARIANUS, derivat del nom personal BARBARHUS» (p. 173).
- Bertulí (B): «*Bartolí*. *Bartrolí*. Pot provenir de dues procedències: A. Derivat amb el sufix INUS del nom personal germànic BERCHTWARD (com

- Bertoldino*, fr. *Bertelin*). B. O bé pot tractar-se d'un derivat hipocorístic de *Bartholomeus*, com el fr. *Bartholin*» (p. 370).
- Blanch (E): «De l'adjectiu *blanc* (germànic BLANK), nom de color» (p. 316).
- Blanquer (C): «De *blanquer* «assaonador de pells» (p. 293).
- Boreyl (E): «*Borrell*, del llatí BURRELIUS «vermellet», que en l'edat mitjana era un nom personal freqüent a Catalunya» (p. 316).
- Brondo (F): «Llinatge existent a Mallorca des del segle XIII i procedent del lloc venecià de *Bròndolo* (p. 358).
- Bufi (E): «*Bofill*, *Bonfill*, *Bofi*, *Bufill*. Del llatí BONUS FILIUS «bon fill». Apareix usat com a nom personal a Catalunya en el segle X: *Bonofilió* (949), *Bonafilius* (989). Les grafies *Bofi* i *Bufi* representen formes de pronúncia molt dialectals» (p. 325 i 326). DCVB inclou la forma *Bofi* com a llinatge de Barcelona, Llerona, Malgrat, Orís, etc.
- Burgas (C): Desconeixem la pronunciació d'aquest llinatge. Ens inclinam a pensar més tost en una forma *Burguès*: «home de la classe mitja» (p. 291). (A) Moll registra així mateix la forma *Burgues* i *Burgas*: «Probablement del germ. *Burg* «fortalesa» (p. 146).
- Cabrer (C): «De *cabrer* «pastor de cabres» (p. 294).
- Carbó (E): «Del substantiu *carbó* (llatí CARBONE). Guillelmi Rodballi, quem vocant *Carbonem* (1146» (p. 340).
- Carbonel (E): «*Carbonell*. Derivat diminutiu de *Carbó*. *Carbonellus* (1172)» (p. 340).
- Claver (C): «De *claver* (del llatí CLAVARIUS) «dipositari de les claus d'una caixa, d'una casa, etc.» (p. 294).
- Colell (B): «*Collell*, *Colell*, *Culell*. Derivat diminutiu de *Coll* » (p. 232). Segons Moll la forma *Colell* és efecte d'una dissimilació de les palatals, però també pot tractar-se d'una simple ultracorrecció ortogràfica.
- Company (D): «Del substantiu *company* (llatí COMPANIO), aplicat joiosament a un infant considerant-lo com a vingut per a fer companya als seus familiars» (p. 309).
- Cortey (B): «*Cortell*, *Cortey*. Probablement derivat diminutiu de *cort*» (p. 257). El DCVB registra el topònim *Cortei* a l'Alt Camp de Tarragona i a Mallorca.
- Coste (B): «*Costa*, *Lacosta*, *Sacosta*. Del substantiu *costa* «terreny inclinat...» (p. 234).
- Crus (B): Tal volta es tracta de la pronunciació rossellonesa de la forma *Cros*, amb el pas de O tònica a U. Moll registra *crois*: «Del pre-romà CROS-SUS «buit» (cf. el francès *creux*)» (p. 234). El DCVB dona altres versions, però creim que no són satisfactòries, i registra així mateix

els topònims *El Cros* a les comarques del Maresme, Camprodon, Priorat, etc.

de Bajes (B): «Del nom de comarca *Bages*, d'origen preromà» (p. 177).

de Gerba (B): No registrat al Moll ni al DCVB. Al·ludeix sens dubte a l'illa de Djerba, al golf de Trípoli.

de Pertagàs (B): «*Partagàs, Pertegàs*. D'un topònim *Pertegàs*, avui nom d'una riera, però que també devia designar un nucli de població, que ve del llatí medieval PERTICACEUS, «mida longitudinal de dues passes». *Adalbertus de Perticacio* (1033)» (p. 201).

de Perdines (B): *Pardina, Pardines, Pardinas*. Del llatí PARHETINA «lloc de parets», «parets ruïnoses»... (p. 269). El DCVB registra alguns topònims amb aquest nom en el Ripollès, Albalat de la Ribera, etc.

de Qaralt (B): «*Queralt, Caralt, Queral, Caral*. Nom d'una muntanya del Berguedà, d'un antic castell de la Segarra, etc. Compost de *quer alt* «roca alta» (p. 203).

de Roax (B): «*Ruaix*. Probablement del topònim medieval *Roaix*, nom d'una ciutat de Mesopotàmia, que avui és anomenada Edessa» (p. 218). El DCVB registra la variant *Roaix* com a llinatge mallorquí del segle XIV i la variant *Ruaix* en molts altres llocs dels Països Catalans.

de Romanyà (B): «D'un gentilici ROMANIANUS, derivat de ROMANUS» (p. 113). El DCVB registra un topònim amb aquest nom a l'Alt Empordà i un altre a la Selva.

de Tous (B): «Nom d'un poble de la Segarra. Segons Hubschmid ve del substantiu català *tou* «buit»...» (p. 210).

d'es Camps (B): «Substantiu ben conegut, del llatí CAMPUS...» (p. 232).

d'es Cros (B): Vid. *Crus*.

d'es Pou (B): «Del mot comú *pou* (del llatí PUTEUM)...» (p. 229).

d'es Puig (B): «Del nom comú *puig* (del llatí PODIUM)» (p. 243).

de Ulmis (B) (l'Om): «Nom d'arbre (del llatí ULMUS)» (p. 283).

Deulosal (D): «Grafia aglutinada de la frase arcaica «*Deus lo sal*». (DEUS ILLUM SALVET), «que Déu el salvi», nom aplicat com a bon auguri a la naixença d'un infant» (p. 309 i 310).

Domànach (A): «*Domènec, Domenech*. De DOMINICUS, nom que significa «del Senyor». *Ellemer Dominico* (1040)» (p. 124).

d'Ortha (B): «Del llatí HORTA «hort»» (p. 268).

Escanella (G): Segons Moll: «*Escanelles*: Potser de *Sconchildis*, nom de dona que significava «bell combat». *Schinildis* (913)» (p. 149). El DCVB el registra a Mallorca i a Eivissa com a llinatge. Quant a l'etimologia diu que és incerta, però sembla relacionada amb al mot *esconelles*, i, per tant, amb el llatí SCAMNELLAS «banquetes». El DCVB diu de la

forma *esconelles*: «Enginy de transport, compost d'un bastiment de barres combinades amb cordes formant a banda i banda del bast... que s'emprava per a tragar garbes o feixos de llenya».

- Esteva (A): «*Esteve. Es'eva. Estebe*. De STEPHANUS, nom grec del primer màrtir cristià, *Stevano* (912); *Stefanus* (937)» (p. 117).
- Faurat (F): Moll registra «*Faura*». Del provençal *faure* «ferrer» (p. 357). La nostra forma deu ser una grafia dialectal de *fauret*, diminutiu de *faure*, amb la /c/ neutra tònica representada per una *a*.
- Ferer (C): «*Ferrer. Ferré. Farré. Ferrés. Farrés*. De *ferrer* (del llatí FERRARIUS), «qui treballa el ferro» (p. 296).
- Figuera (B): «Nom d'un arbre i de la ciutat capital de l'Alt Empordà, *Ficarias* (962)» (p. 198).
- Frau (G): Segons Moll: «*Frau*. De FRAWI, que en gòtic significava «senyor», i antic alt alemany «alegre» (p. 150). Segons el DCVB existeixen algunes accepcions diferents d'aquest mot. Entre altres registra: *Frau*: «Fondalada o pas estret i no gaire llarg entre dues muntanyes o penyals». Etim. del llatí: FRAGUM «trencadura».
- Gillabert (A): «*Gelabert. Gilabert*. De *Gilabert* o *Gilbert*, de *gisil* «sageta» i *berht* «brillant» (p. 153).
- Gombau (A): «*Gombau. Gumbau*. De *Gundobald* «audaç en la batalla». *Gombaldus* (845); *Gomballus* (1031)» (p. 157).
- Gonyallons (A): «*Gonyalons*. De *Wanilone*, derivat del radical WAN- «esperança»: *Gudalonis* (913); *Gudilonis* (913); *Gualaonsus* (988)» (p. 157).
- Gramatge (C): «*Gramatge. Gramatches*. Del llatí GRAMMATICUS «gramàtic». En francès hi ha el cognom *Gramache*, variant de l'antic occità *gramatge* «advocat, escrivà» (p. 297).
- Granella (E): Forma femenina de *granell*. «Probablement derivat diminutiu de *gran*, encara que també podria ésser diminutiu de *gra*» (p. 319).
- Gual (A): «*Gual. Gol*. De *Waldo* «regnant». *Awaldus* (909); *Aqualdus* (913). Existeix la possibilitat que el cognom *Gual* sigui una aplicació onomàstica del substantiu *gual* (del llatí VADUM) (p. 153): Sobre aquesta forma diu el DCVG: «Indret d'un riu en què hi ha poca fondària d'aigua i el fons és prou bé perquè hi puguin passar caminant». També, segons el mateix diccionari aquest cognom pot provenir del nom propi germànic WADALD.
- Holiver (B): «Nom de l'arbre que fa olives. Oliver era en l'edat mitjana un nom de baptisme, divulgat potser per la fama del famós Olivier de la gesta carolíngia. De totes maneres no era un nom d'origen germànic sinó llatí...» (p. 282 i 283).

- Jornat (E): «*Jornet*. Diminutiu de *jorn* (llatí DIURNUS) «dia». També és topònim, nom d'una riera que desemboca a Barcelona. *Jurnetus* (1170) (p. 342).
- Lobet (E): «*Llobet*. *Llovet*. Diminutiu de *llop*. Molt usat en l'edat mitjana com a nom personal. *Lobeto* (987)» p. 334).
- Lopis (F): «*Llopis*. Del cognom López, derivat del nom de baptisme *Lope* (=Llop)» (p. 356).
- Lorens (A): «*Loreuç*. *Llorens*. De LAURENTIUS, nom de diversos sants» (p. 127).
- Loret (B): «*Lloret*. Nom de diverses viles i partides rurals. Del llatí LAURETUM «camp de llorers» (p. 193). El DCVB registra aquest topònim al Capcir, Horta de Gandia, Sénia de la Vila Joiosa, Costa Brava, Mallorca, Gironés, etc. (p. 119).
- Marc (A): «*March*. *Marc*. Del prenom llatí MARCUS, nom d'evangelista» (p. 119).
- Marcús (A): «De MARCUTIUS, derivat de MARCUS, nom d'evangelista» (p. 119).
- Marí (C): «De *marí* (del llatí MARINUS) «mariner» (p. 299).
- Masip (C): «*Macip*. *Massip*. *Masip*. De *macip* (del llatí MANCIPIUM) «servent», «aprenent» (p. 298).
- Massanet (B): «Nom (avui escrit *Maçanet*) de diverses poblacions, procedent del llatí MATTIANETUM «pomera» (p. 194). El DCVB registra les localitats de Maçanet de Cabrenys (a l'Alt Empordà) i Maçanet de la Selva (comarca de la Selva).
- Mates (B): «*Mata*. *Mates*. *Matas*. *Lamata*. *Delamata*. Nom de planta silvestre, d'origen preromà segons alguns filòlegs, d'origen llatí segons altres» (p. 280).
- Mateu (A): «De MATHAEUS, nom d'un evangelista» (p. 119).
- Merty (A): «*Martí*. De *Martinus*, cognom llatí, nom d'un sant bisbe de Tours que era molt popular en l'edat mitjana» (p. 128).
- Mestre (C): «*Mestre*. *Mestres*. De *mestre* (del llatí MAGISTER «home que es dedicava a ensenyar» (p. 300).
- Mieras (B): «*Mieras*. Nom d'un poble de la Garrotxa». *Miliarias* (834) (p. 195).
- Moge (A): «Llinatge mallorquí (pronunciat [móze], que sembla relacionable amb el cognom català *Motger*, d'origen probablement germànic» (p. 165).
- Muntaner (C): «*Muntaner*. *Montaner*. *Muntané*. Del nom comú antic *muntaner* (del llatí vulgar MONTANARIUS) «guarda de muntanyes o garrigues» (p. 300).

- Muntanyans (A):** Moll registra la forma: «*Montanyà*. De MONTINIANUS (derivat del cognom MONTINIUS), segons Meyer-Lübke. També pot ésser una aplicació antroponímica de l'adjectiu *muntanyà* «muntanyenc», derivat de *muntanya*» (p. 112).
- Navata (B):** Moll no registra aquest cognom en la seva monografia. És el nom d'una vila de l'Alt Empordà.
- Padrolla (B):** «*Pedrola*. Derivat diminutiu de pedra» (p. 241).
- Paliser (C):** «*Pellisser, Pellicer, Pellicé, Pallisser, Pallissé*. Del substantiu *pellisser*, «que treballa o comercia en pells» (p. 302).
- Parató (A):** No és registrat a la monografia de Moll. El DCVB el documenta com a llinatge de nombroses ciutats i viles dels Països Catalans.
- Parayllada (B):** «*Parellada, Perellada*. Del substantiu *parellada* (derivat de *parell*) extensió de terra que es llaurava normalment en un dia per un parell de bous» (p. 270).
- Picorneyl (B):** «*Picornell*. Nom de bolet» (p. 284). El DCVB el documenta així mateix com a nom d'ocell i com a llinatge.
- Pol (A):** «Del nom llatí PAULUS, nom de sants, *San· Pol*, nom de població, equival en català antic a *sant Pau*» (p. 121). El DCVB registra Sant Pol, nom d'un llogaret del municipi de la Bisbal de l'Empordà i un altre del municipi de Constantí, i Sant Pol de Mar, nom d'una vila situada en el Maresme, prop de Pineda.
- Polat (A):** «*Polet*: diminutiu de *Pol*». No és registrat a la monografia de Moll ni al DCVB.
- Pons (A):** «*Ponç, Pons*. Del cognom PONTIUS (derivat de PONTUS «la mar»), nom de diversos sants, *Poncius* (970)» (p. 130). El DCVB registra també com a localitat de Palafrugell, Sant Salvador de Bianya, Pla de Bages, Gironès, etc.
- Porta (B):** «*Porta, Portas, Laporta*. Del substantiu *porta*» (p. 263).
- Prats (B):** «*Prat, Prats*. Del nom comú *prat* (del llatí PRATUM) (p. 242).
- Puigdorfilla (A):** No registrat a l'assaig de Moll, però sí al DCVB com a llinatge mallorquí. És un compost de *Puig* i *d'Orfila*. «*Orfila*: de *Vulfila*, derivat de *vulf* «llop». (Moll p. 166).
- Pujalta (B):** Femení de *Pujalt*. No registrat a l'assaig de Moll. El DCVB documenta *Pujalt* com a llinatge i com a topònim de la comarca d'Anoia i un altre del municipi de Lledó (Alt Empordà).
- Raffal (F):** *Rafal*. De l'àrab *rahl*, «casa de camp», «*hostal*» (p. 354).
- Ribellas (B):** «*Ribelles*. Del llatí RIPELLAS, forma diminutiva de RIPAS «voreres» (p. 248). El DCVB registra amb aquest nom un poblet agregat al municipi de Vilanova de l'Aguda i un altre del municipi de Bassegoda (Garrotxa).

- Ribes (B): «*Riba, Ribes, Ribas, Riva, Rivas, Larriba, Sarriba*. Del nom comú *riba* (del llatí RIPA) «vorera de mar o de riu». La variant de *Ribes* o *Ribas*, en plural, pot venir del topònim *Ribes*, població pirenenca» (p. 248).
- Riera (B): «*Riera, Sarriera*. Del nom comú *riera* (del llatí RIVARIA) «riu de poca aigua» (p. 229 i 230). El DCVB registra les localitats de la *Riera* als municipis de Begur (Alt Empordà i l'altre al Camp de Tarra-gona.
- Roge (E): «Femení de *roig*. «De l'adjectiu «*roig*» «vermellós» (p. 323).
- Rossaylló (B): «*Rosselló*. Del nom de comarca ultrapirinenca *Rosselló* (de l'antic RUSCINONE)» (p. 382).
- Rubert (A): «*Robert, Rubert*. Nom de baptisme. De HRODBERTH, compost de *hrod* «fama» i *berth* «brillant» (p. 169).
- Rubí (B): *Rubí, Robí*. Nom d'una villa situada prop de Barcelona. Sembla venir del llatí RUPINUS «rocós» (p. 205).
- Rupià (B): «Poblet del Baix Empordà; probablement procedent d'un gentilici RUPIANUS» (p. 206).
- Sabater (C): *Sabater, Sabaté, Sabatés*. Del substantiu *sabater* «qui fa sabates» (p. 303).
- Sa-Manera (E): «del substantiu *manera*; en francès hi ha el cognom *Manière*, que Dauzat interpreta com «qui a la manière» (modération, mesure)» (p. 328).
- Sa-Plana (B): *Plana, Planes, Planas, Laplana*. Del llatí PLANA «terreny pla» (p. 242).
- Sa-Rovira (B): *Rovira, Ruvira, Robira, Rubiras, Ruirra, Ruyra*. Del llatí RO-BEREA «roureda» (p. 286). El DCVB registra com a topònim d'al-gunes comarques catalanes.
- Senton (F): De Sem- Tov. (F): No registrat a Moll ni al DCVB. Durant l'edat mitjana era corrent a Barcelona com a antropònim hebreu.
- Sera (B): *Serra, Serres, Serras*. Del nom comú *serra* «cadena de muntanyes» (p. 249). El DCVB registra nombroses localitats amb aquest nom en els Països Catalans.
- Soler (B): «*Soler, Solé, Sulé*. Del llatí SOLARIUM, derivat de SOLUM «sol», terreny, solar» (p. 250).
- Solivera (Ses-Oliveres) (B): «*Olivera, Oliveres, Oliveras, Soliveras*. Nom de l'arbre que fa olives. La forma *Soliveras* representa una grafia agluti-nada de l'article *sa* (=s'olivera) i amb la —s de plural (p. 283).
- Susia (G): Segons Moll «*Socias, Socies*. (Amb l'accent sobre la *i*). Potser de *Sociats*, amb desplaçament de l'accent» (p. 351), però creim que aquest ètim no resulta prou convincent.

- Sxiarín (F): No registrat a Moll ni al DCVB.
- Tàpies (B): «*Tàpia, Tàpies, Tàpias*. Del nom comú *tàpia* «tros de paret fet amb motlle» (p. 261). El DCVB registra un poblet amb aquest nom a Maçanet de Cabrenys (Alt Empordà).
- Taybó (B): «*Telló*. Diminutiu de *tell*. Segons Moll»: *Tell, Tei, Tey, Deltell*. Nom d'arbre (del llatí TILJUM). *Deltell* és grafia aglutinada del *tell* (p. 287). El DCVB el registra la forma *Telló* com a llinatge existent a Igualada.
- Taxidor (C): «*Teixidor, Texidor, Teixidó, Teixidó*. Del nom comú *teixidor* «qui teixeix» (p. 305).
- Tollrà (B): «*Tolsà, Tolrà, Toldrà, Tuldrà*. Formes que representen una contracció de *tolosà* «nadiu de Tolosa» (p. 223).
- Tona (B): «Del nom de poble *Tona* (comarca d'Osona), que probablement és pres del substantiu *tóna* «bota» per la característica forma dels turons que volten el dit poble» (p. 209 i 210). El DCVB en dóna l'etimologia TUNNA, del gàllic.
- Trobat (D): «Moll no el registra. Suposam que deu tractar-se d'una al·lusió a la circumstància del naixement. El DCVB el registra com a cognom de Celrà, Hostalric, Mallorca, etc.».
- Ugat (A): «*Huguet, Auget*. Forma diminutiva de *Hug*» (p. 161). El DCVB el documenta com a nom de pila i com a llinatge.
- Vergili (A): «Dissimilació de la forma *Virgili*, nom de diversos sants» (p. 132). El DCVB registra Vergili, variant de Virgili com a cognom de diverses localitats catalanes.
- Vert (E): «*Verd, Vert*. De l'adjectiu *verd*, nom de color. Del llatí VIRIDE, amb el mateix significat» (p. 324).
- Vigat (Viguèt) (B): Moll no el registra. El DCVB el documenta com a llinatge de Ribes, Barcelona, etc. Segons aquest mateix diccionari es tracta d'un derivat del cognom *Vigo*, del nom personal germànic *Wigo*, procedent d'un radical que significa «combat». És molt probable també que es tracti d'un diminutiu de la ciutat catalana de *Vic*.
- Vilaür (B): «*Vilahür, Vilahü*. Nom d'un poble de l'Alt Empordà» (p. 212). Segons el DCVB es tracta d'un compost de *vila* i el nom personal germànic *Ur*.
- Vinyoles (B): Forma plural de *vinyola* (del llatí VINEOLA), diminutiu de *vinya* (p. 288). El DCVB registra una sèrie de topònims amb aquest nom, un dels quals està situat al Baix Empordà.¹⁸

¹⁸ Les lletres A, B, C, D, E, F, representen el tipus de llinatge segons la classificació que fa Moll al treball ja esmentat *Els llinatges catalans*. Distingeix: 1. *Nom del pare de l'individu interessat*. 2. *Nom del país o poble de procedència*. 3. *Nom de professió, càrrec o dignitat*. 4. *Mots referents a circumstàncies del naixement, a consagracions, devocions i benediccions o auguris*. 5. *Malnoms o sobrenoms*. 6. *Noms d'origen desconegut o incert*.

Génesis de los valores en la Sociología de Parsons

(Síntesis para una crítica marxista)

ANTONIO J. COLOM

I.—INTRODUCCIÓN: DELIMITACIÓN DE NUESTRA TOPOLOGÍA CRÍTICA

Talcott Parsons es considerado como el representante más significativo del estructuralismo-funcionalismo y me atrevo a decir, que su obra, bien que de diverso modo, influye sobre la de un sin número de sociólogos americanos tales como K. Davis, Johnson, Marion Levi, Chinoy, Homans, Bales, Shils..., etc.¹

Daherendorf afirma que la obra de Parsons es vista no como una sistematización específica de la Sociología sino como la Sociología misma, en el sentido en que en ciertos ambientes universitarios, el Análisis Estructural-Funcional no es visto como un método de estudio, sino como la más perfecta presentación del fenómeno social².

Sin embargo la concepción funcionalista en Sociología no nace con Par-

¹ De dichos autores y como fundamentación de lo afirmado ver

DAVIS, K.: *La Sociedad Humana* (21). Edit. Eudeba, Buenos Aires 1965.

JOHNSON: *Sociología*. Edit. Paidós, Buenos Aires 1965.

LEVI, M.: *The Structure of Society*. Princeton University Press, Princeton, N.J. 1952; Publicada exactamente un año después de la aparición de *The Social System*, obra definitiva de la Sociología de Parsons.

BALES: *Interaction Process Analysis*. Addison-Wesley Press, Reading, Mass. 1950.

CHINYOY: *La Sociedad*. F.C.E. México 1966.

HOMANS: *The Human Group*. Harcourt Brace, N.Y. 1950.

SHILS & PARSONS, como directores de edición: *Toward a General Theory of action*. Harvard University Press Cambridge, Mass 1951.

Como máxima demostración de la existencia de cierta escolástica ver por fin la obra conjunta de PARSONS, BALES y SHILS: *Working Papers in the Theory of Action* The Free Press, Glencoe, Ill. 1953.

² DAHRENDORF: *Sociedad y Sociología*. Edit. Tecnos, Madrid 1960.

Ver del mismo autor y también en castellano: *Sociedad y Libertad*. Edit. Tecnos Madrid 1966. *Las Clases sociales y su conflicto en la Sociedad Industrial*. Rialp, Madrid 1962.

sons. Hay que tener en cuenta que ya Spencer —y a pesar de su sobrecargada obra en cuanto a biologismo y organicismo se refiere— introdujo en la terminología sociológica, aspectos tales como «estructura» y «función»³. (Lo curioso del caso es que Parsons en el inicio de su primera obra afirmase que «Spencer había muerto»⁴). Durkheim por su parte, no sólo trata el problema a nivel terminológico, sino que se descubre en él, el uso de tales términos como conceptos. En este sentido se puede afirmar, tal como así ha sido⁵, que Durkheim inaugura en Sociología la tradición funcional-estructuralista. González Seara refiriéndose a ello, afirma que el Sociólogo francés «considera que la Sociedad está constituida por cierta estructura morfológica y por un sistema de organización cuyas funciones vienen a cubrir las necesidades exigidas para la subsistencia de dicha sociedad. La vida social es ante todo un sistema de funciones estables y regulares que vienen definidas dentro de los límites de un marco estructural»⁶. (El desarrollo de estos postulados los trató Durkheim en su obra⁷). Así pues hemos de establecer la primacía sociológica sobre la antropológica en cuanto a la paternidad del estructuralismo-funcionalismo, al menos en un plano teórico, ya que su aplicación inicial, se dio en Malinowski y en Radcliffe-Brown⁸.

Por otra parte se ha de estar consciente de las influencias «funcionalistas» que presionaron a la Sociología, sobre todo desde una vertiente fisiologista: El principio de la Homeostasis entendido por Cannon como el mantenimiento constante de las condiciones orgánicas sólo ha sido superado como modelo explicativo de la Sociedad, y ampliado su campo de acción, de mano de uno de los intelectuales que más ha influenciado el apasionante campo de la ciencia⁹. Me refiero al biólogo alemán Ludwig Von Bertalanffy¹⁰ y a su Teoría

³ GURVITCH: *Tres capítulos de la Historia de la Sociología*: Compté, Marx y Spencer. Edit. Galatea - N.ª Visión. Buenos Aires 1959. Pgs. 147 y sig.

⁴ PARSONS: *The structure of social Action*. Mc Graw Hill. N.Y. 1937. Nueva edición en The Free Press, Glencoe, Ill. 1949. Existe edición en castellano: *Estructura de la acción social*. Edit. Guadarrama, Madrid.

⁵ MOYA, C.: *Emile Durkheim: La autonomía metodológica en Sociología y los orígenes del análisis estructural-funcional*. Revista de la Opinión Pública, n. 8. Abril-Junio de 1967. Ver Pgs. 91 y sigs.

⁶ GONZALEZ SEARA: *La Sociología aventura dialéctica*. Edit. Tecnos, Madrid 1971. Pg. 163.

⁷ Ver principalmente: DURKHEIM: *La División del trabajo social*. D. Jorro. Madrid 1928. *Les Regles de la Methode Sociologique*. P.U.F. Paris 1956.

⁸ Ver MARTINDALE: *La Teoría Sociológica: Naturalra y Escuelas*. Edit. Aguilar. Madrid 1971. Analiza dicha prioridad en Pgs. 335 y sigs.

⁹ PRICE, D.J.S.: *La Ciencia de la Ciencia*. Edit. Ariel, Ariel Quinceenal. Barcelona 1974.

¹⁰ L.V. BERTALANFFY tiene en castellano publicada una obra en cierta manera dispar y que por ello dificulta captar su pensamiento: *Robots, Hombres y Mentes*. Edit. Guadarrama. Colce. Punto Omega, n. 129. Madrid 1971.

General de los Sistemas, Bertalanffy considera el concepto de Sistema en una doble vertiente:

- a) Como un marco de referencia completo en donde se seleccionarían fenómenos comunes a muchas disciplinas diferentes desarrollándose modelos generales que incluyesen tales fenómenos.
- b) Como una estructuración de una jerarquía de niveles de complejidad para las unidades básicas de conducta en los diferentes campos empíricos¹¹. En este sentido podemos afirmar que el enfoque sistémico de Bertalanffy se está llevando a la práctica en diversos campos de las Ciencias Sociales¹².

T. Parsons en todo caso concibe el significado de sistema de una forma muy tradicional, muy cercana a la clásica de Homeostasis y sin aprovechar el campo de acción que Bertalanffy le ofrece. Parsons concibe un Sistema Social eminentemente equilibrado y por tanto lejano a los actuales modelos adaptativos-dinámicos que pretenden explicar el fenómeno social tal como es, y por tanto sin detener la dinámica social, para así estudiarla a partir de una estructura estática y de las funciones que la misma posibilita. Cabe decir entonces que la crítica más común que se realiza a Parsons es la de explicar la estructura social bajo unas condiciones específicas que no son reales. El Sistema Social, la Sociedad, comporta de por sí un dinamismo que nunca puede ser explicado bajo un modelo de equilibrio como el parsoniano de la estructura-función. Parsons parte de una postura sincrónica y en ella introduce el concepto de acción, pero no explicita un modelo adaptativo que presuponga la acción no en tanto cualidad sino en cuanto realidad actuante.

Esta postura de Parsons es heredada y alimentada de la obra del sociólogo italiano V. Pareto¹³ que le influyó en principios decisivos para su propia

¹¹ Ver: BERTALANFFY, L.: *General System Theory: a New Approach to Unity of Science*, en *Human Biology*, Diciembre 1951, Pgs. 303 a 361. En este artículo el autor fundamentó su teoría general de los sistemas.

BOULDING, K.: *General System Ethvory: The Skeleton of Science Management Science*, Abril 1965, Pgs. 197 a 208.

Un elenco exhaustivo de aportaciones a la teoría general de los sistemas se halla en la revista *General System* que fundada por Bertalanffy y Rapport se edita desde 1956.

¹² JOHNSON & KAST & ROSENZWEIG: *Teoría, Integración y administración de Sistemas*, Edit. Limusa-Wiley, México 1970 en lo que se refiere a Ciencias de la Empresa.

LANGE, O.: *Introducción a la Economía Cibernética*, Siglo XXI, Edit. Madrid 1969, en lo referente a la Economía.

BUCKLEY: *La Sociología y la Teoría moderna de los Sistemas*, Amarrortu, edit. Buenos Aires 1970, analiza ampliamente todos los intentos en el campo de la Sociología.

¹³ Su principal obra es *Trattato di Sociologia Generale*, publicada originalmente por G. Barbera, Florencia 1916. Se realizó una segunda edición por el mismo editor en 1923. Se traduce al inglés con el título de *The Mind and Society* (4v) por Bongiorno y Livingston en edición dirigida por este último por la Harcourt Brace Press, N.Y. 1935. En italiano se ha publicado una nueva edición por Barbera en Florencia en 1961.

En castellano ver: *Forma y Equilibrio Sociales*, Edit. Rev. de Occidente, Madrid 1967. Sobre todo *Forma General de la Sociedad*, Pgs. 77 a 245.

teoría: Así Parsons y de acuerdo con Pareto, sostiene la primacía del conjunto del Sistema como una totalidad, alejándose por ejemplo de Merton, que centra el análisis funcional en parcelas específicas de la conducta o ideología del Hombre¹⁴. Pareto considera el equilibrio social como cierto estado que si se ve sometido a presiones modificadoras de su estructura, posee la capacidad de reaccionar para restaurar su estado normal. Por otra parte y como Parsons, ya consideró a la Sociedad como un Sistema que estaba determinado por todos los elementos que la componen (estructuras) y por su actuación (función) dentro de dicha estructura. Si a todo ello añadimos las cuatro tesis sistematizadas por Ralph Dahrendorf¹⁵, tendremos una idea de las bases en las que se asienta la corriente sociológica del estructuralismo-funcionalismo actual, centrado en Parsons:

- 1) Toda Sociedad es un sistema relativamente estable y constante de elementos (estabilidad).
- 2) Toda Sociedad es un sistema equilibrado de elementos (equilibrio).
- 3) Cada elemento dentro de la Sociedad contribuye al funcionamiento de ésta (funcionalismo).
- 4) Cada Sociedad se mantiene gracias al consenso de todos sus miembros acerca de determinados valores comunes (consenso).

Ello ha posibilitado duras críticas que deja en tela de juicio el valor de la escolástica sociológica que Parsons representa. Así Wright Mills¹⁶ afirma que el análisis estructural funcional impide las explicaciones de fenómenos tan inherentes a la Sociedad como el cambio social y en consecuencia la Historia.

Resumiendo y quizás pecando de esquematismo diré que la Sociología de Parsons es un Sistema Teórico que pretende una explicación de la realidad social y que la encuentra en el concepto de «orden», siendo la acción un aspecto más de este orden; tanto es así, que el conflicto es considerado como una «desviación» como un fallo del sistema, como «una conducta imprudente» o barajando términos cibernéticos como «ruídos».

Frente a esta postura negadora del conflicto social, la crítica surgirá en la mente de todos fácilmente. Incluso como hace Dahrendorf¹⁷ se pueden posibilitar unas tesis contradictorias a las citadas anteriormente y con las que definíamos las características del sistema social de Parsons:

¹⁴ MERTON: *Teoría y Estructuras Sociales*. F.C.E. México 1964.

¹⁵ DAHRENDORF: *Sociedad y Libertad*. Opusc. Cit. Pg. 10.

¹⁶ MILLS, W.: *La Imaginación Sociológica*. F.C.E. México 1961.

¹⁷ DAHRENDORF: *Sociedad y Libertad*. Opusc. Cit. Pg. 190.

- 1) La Sociedad y cada uno de sus miembros está sometido al cambio (historicidad).
- 2) Toda Sociedad es un Sistema de elementos contradictorios en sí y explosivos (explosividad).
- 3) Cada elemento dentro de la Sociedad contribuye a su cambio (disfuncionalidad).
- 4) Toda Sociedad se mantiene gracias a la coacción que algunos de sus miembros ejercen sobre los otros (coacción).

Estamos pues ante dos posturas contradictorias: A la corriente estructural-funcional podemos oponer el dialectismo sociológico¹⁸. En este sentido Parsons y con él sus seguidores pueden ser objeto de una crítica marxista-dialéctica que cuestionaría por una parte «su sistema» y por la otra nos obligaría a sedimentar unos principios sociológicos ya acuñados¹⁹. No habría aportación sino simple ejercicio o juego de posturas y confrontación de teorías. Sería en todo caso, una crítica al análisis estructural-funcional desde fuera, externa al mismo y el ingreso en una corriente de oposición a Parsons ya clásica en Sociología²⁰.

Mi intención en cambio será otra. No pretenderé cuestionar la obra de Parsons desde la perspectiva dialéctica. Al contrario, la aceptaré en cuanto existe, en cuanto ha sido promulgada para así posibilitar la oportunidad de seguir el razonamiento del propio Parsons y fundamentar como conclusión del mismo, una postura eminentemente marxista que surgirá al ampliar su teoría. Será entonces una crítica desde dentro, que se acercará ideológicamente a la postura externa y contestataria de la Dialéctica.

¹⁸ Ver en este sentido: GURVITCH: *Dialéctica y Sociología*, Alianza Edit. Madrid 1968.

¹⁹ Las dos posturas básicas en Sociología (Dialéctica y Funcionalismo estructuralismo) se hallan documentalmente desarrolladas en la obra de DIEZ NICOLAS: *Sociología entre el funcionalismo y la dialéctica*, Guadiana de Edic. Madrid 1969.

²⁰ Ver: LEFEBURE: *Sociologie de Marx*, P.U.F. Paris 1966.

ARON: *Les etapes de la Pense Sociologique*, Gallinard, Paris 1967.

ALTHUSSER: *La Revolución Teórica de Marx*, Siglo XXI México 1967. Analiza las relaciones entre dialéctica y Sociedad a partir de la Pg. 89 especialmente.

MAX & ENGELS: *La Sagrada Familia*, Edit. Grigalbo, México 1967.

MARCUSE: *El marxismo soviético*, Revista de Occidente, Madrid 1967.

KOSIK: *Dialéctica de lo Concreto*, Grigalbo, México 1967. A nivel más general dentro del campo de la Sociología Dialéctica (Conflicto Social) y no por ello con matiz marxista podemos citar a: Bagehot, Ratzehofer, Sumner, Oppenheimer, Tocqueville, Simmel, Weber, Mannheim, Mead, Cooley, Me Iver, Riesman... etc.

II.—ESTRUCTURA Y FUNCIÓN: EL SISTEMA SOCIAL DE PARSONS

La bibliografía de Parsons en castellano comienza a ser significativa aunque publicada muy dispersamente²¹. De ella importa aquí sus conceptos de estructura y función, generadores de su teoría y de su visión de la Sociedad como Sistema.

El término estructura debido posiblemente a su uso ecuménico ha creado serias confusiones respecto a su significado. En Sociología también ha sido aplicado bien como determinante de la realidad social empírica, bien como método de estudio de dicha realidad²² siguiendo en este sentido el uso que del término realiza Levi-Strauss al considerarlo como modelo²³. Parsons por su parte afirmará que «la estructura es el aspecto estático del modo descriptivo de tratamiento de un sistema» definiendo el sistema social «como un modo de organización de los elementos de la acción relativo a la persistencia o procesos ordenados de cambio de las pautas interactivas de una pluralidad de actores individuales»²⁴.

Si consideramos a la estructura como la concreción ordenada e interdependiente del conjunto de elementos que conforman una totalidad o Sistema, el estudio de la estructura social presupondrá de principio definir los elementos primarios que la determinan. Esta tendrá que ser próximamente nuestra tarea; sin embargo antes, es necesario determinar la utilidad que dentro del marco teórico que analizamos posee el concepto de Función.

²¹ Ver: *Estructura y Proceso en las Sociedades Modernas*. Edit. Inst. Estudios Políticos. Madrid 1966. *Ensayos de teoría Sociológica*. Paidós, B. Aires. *Estructura de la Acción Social* (2v). Guadarrama. Madrid. *Apuntes sobre la teoría de la acción*. Amorrurtu edit. B. Aires 1970. *Hacia una teoría general de la acción*. Kapelusz. B. Aires. *El Sistema Social*. Rev. de Occidente. Madrid 1966. *La situación actual y las perspectivas futuras y la teoría Sociológica sistemática*, en *Sociología del Siglo XX*, de Gurvitch & Moore. Edit. Ateneo. Barcelona 1965.

La Institucionalización de las Ideologías, en *Historia y elementos de la Sociología del Conocimiento*, de Horowitz, (comp.) Edit. Eudeba. Buenos Aires 1969.

El Comunismo y Occidente: Sociología del conflicto en Los Cambios Sociales: Fuentes, Tipos y consecuencias, en Etzioni & Etzioni (comp.). F.C.E. México 1969. *La Sociología Contemporánea Norteamericana* Edit. Paidós, B. Aires.

²² Ver entre otros: HAWLEY: *La estructura de los Sistemas Sociales*. Edit. Tecnos, Madrid 1966. MERTON: Opusc. Cit. TIERNO GALVAN: *Conocimiento y Ciencias Sociales*. Edit. Tecnos, Madrid 1966. NADEL: *The Theory of social structure*. Cohen & West. Londres 1957. Edic. en castellano: Guadarrama 1966. BOUDON: *Para qué sirve la noción de estructura*. Edit. Aguilar, Madrid 1973. PUGLISI: *Qué es verdaderamente el estructuralismo*. Doncel. Madrid 1972. VIET: *Los Métodos estructuralistas en las ciencias sociales*. Amorrurtu edit. B. Aires 1965 (con amplia bibliografía). BASTIDE: *Sentidos y usos del término estructura*. Paidós Buenos Aires 1968.

²³ LEVI-STRAUS: *Anthropologie Structurale*. Plon, Paris 1958. *Estructuralismo y Dialéctica*. Paidós, B.A.

²⁴ PARSONS. T.: *El Sistema Social*. Opusc. Cit. Pg. 43.

Para Parsons el término función no sólo complementa sino que explica el proceso al cual está sometida toda estructura. La función en este sentido ejerce el oficio de posibilitadora de la propia continuidad estructural del sistema social. La función presupone una cierta dinámica que contribuye al sostenimiento estructural del sistema.

Tenemos entonces que la Sociedad es un sistema estable en cuanto que para persistir se ejercen en él ciertas funciones que se realizan según la estructura que conforma dicha Sociedad.

Así el análisis estructural funcional presupone estudiar la situación de una sociedad (estructura) y el papel que sus elementos puedan desarrollar dentro de dicha estructura (función). Sólo en este último sentido se acepta el dinamismo dentro de la obra parsoniana. Nos reafirmamos, pues, en lo dicho: El Sistema Social de Parson es un sistema de «orden» al cual no le afecta la función dinámica de los elementos que lo forman porque dentro de dicho orden están ya incluidas las funciones.

La estructura parsoniana está ordenada y esta ordenación comprende la situación de los elementos estructurales y las funciones de los mismos.

ELEMENTO

Forma parte de una estructura.

Posee una función en cuanto elemento estructural dentro de la estructura.

¿Qué elementos conforman la estructura del Sistema Social? Dejemos que sea el propio Parsons quien dilucide la cuestión:

«Un Sistema Social —reducido a los términos más simples— consiste pues en una pluralidad de autores individuales que interactúan entre sí en una situación que tiene al menos un aspecto físico o de medio ambiente, actores motivados por una tendencia a «obtener un óptimo de gratificación» y cuyas relaciones con sus situaciones —incluyendo a los demás autores— están mediadas y definidas por un sistema de símbolos culturales estructurados y compartidos»²⁵.

En otro lugar y más esquemáticamente afirma:

«La estructura social es un sistema de relaciones pautadas de autores en cuanto a la capacidad de éstos de desempeñar roles los unos a los otros»²⁶.

En la visión sistemática de Parsons el primer elemento, la unidad mínima de la Sociedad, no son los actores sino lo que produce su interacción o sea sus propios actos. «El acto se convierte pues, en una unidad, en un sistema social, en la medida en que es parte de un proceso de interacción entre su

²⁵ Ibidem. Pg. 25.

²⁶ PARSONS: *Ensayo de Teoría Sociológica*. Paidós, B Aires 1967, Pg. 199.

autor y otros autores»²⁷.

Todo ello nos descubre que para Parsons, el Sistema Social no es la categoría más amplia existente puesto que es explicado y aglutinado por el concepto de Acción: «Un Sistema Social es un Sistema de Acción, esto es de conducta humana motivada»²⁸. Si tenemos en cuenta que Parsons entiende por Conducta Humana motivada la surgida dentro de una Sociedad, amalgamada a una Personalidad y determinada por una Cultura, tendremos el principio de una interesante taxonomía:

SISTEMA DE ACCION comprende:	SMA SOCIAL SMA CULTURAL SMA DE PERSONALIDAD ²⁹ .
------------------------------	---

Dentro del Sistema Social que es el que nos interesa se encuentra como primer elemento constitutivo el acto. Una unidad mayor será el Status-Rol. Esta nace de la participación de cada actor en la relación interactiva. El acto posee entonces dos vertientes: a) la posición o lugar desde donde fue efectuado el acto (status); b) la función o consecuencia que se pretende con el acto. O sea lo que el actor pretende realizar en sus relaciones con los demás (Rol). Es interesante observar como los conceptos de Status y Rol son en cierto sentido equivalentes a los de estructura y función. Toda acción posee un marco de referencia situacional (status) así como los elementos de un sistema una estructura; por otra parte toda acción posee un papel a desarrollar (Rol) al igual que todo elemento de una estructura posee una función a cumplir.

Una tercera unidad superior a la anterior es el sujeto-actor que posibilita la acción y que es el configurador del status-rol. El Actor nos da la verdadera dimensión de la actuación en cuanto todo sujeto posee una orientación referida a su propia situación. Esta orientación puede ser: a) Motivacional o voluntaria, nacida de la libertad del Yo; b) De Valor o de acciones configuradas por una serie de normas y valores que inducen al actor a comportarse de una forma determinada.

Un círculo superior vendría dado por la Colectividad o asociación de actores que obedecen a una orientación de valores idéntica. Por último tendríamos que referirnos a los elementos dictadores de los criterios orientativos

²⁷ PARSONS: *El Sistema Social*. Opusc. Cit. Pg. 43.

²⁸ PARSONS: *Ensayo de Teoría Sociológica*. Opusc. Cit. Pg. 198.

²⁹ Interesante observar el paralelismo con Sorokin aunque dicho autor conserva una ideología organicista. De todas formas tengamos presente el título de su monumental obra: *Sociedad, Cultura y Personalidad*. Edit. Aguilar 1973.

de los valores sociales. Parsons considera que dicha función es realizada por las Instituciones. Las Instituciones dictan las normas orientadoras de la conducta de los actores.

Taxonomía de Elementos y Funciones

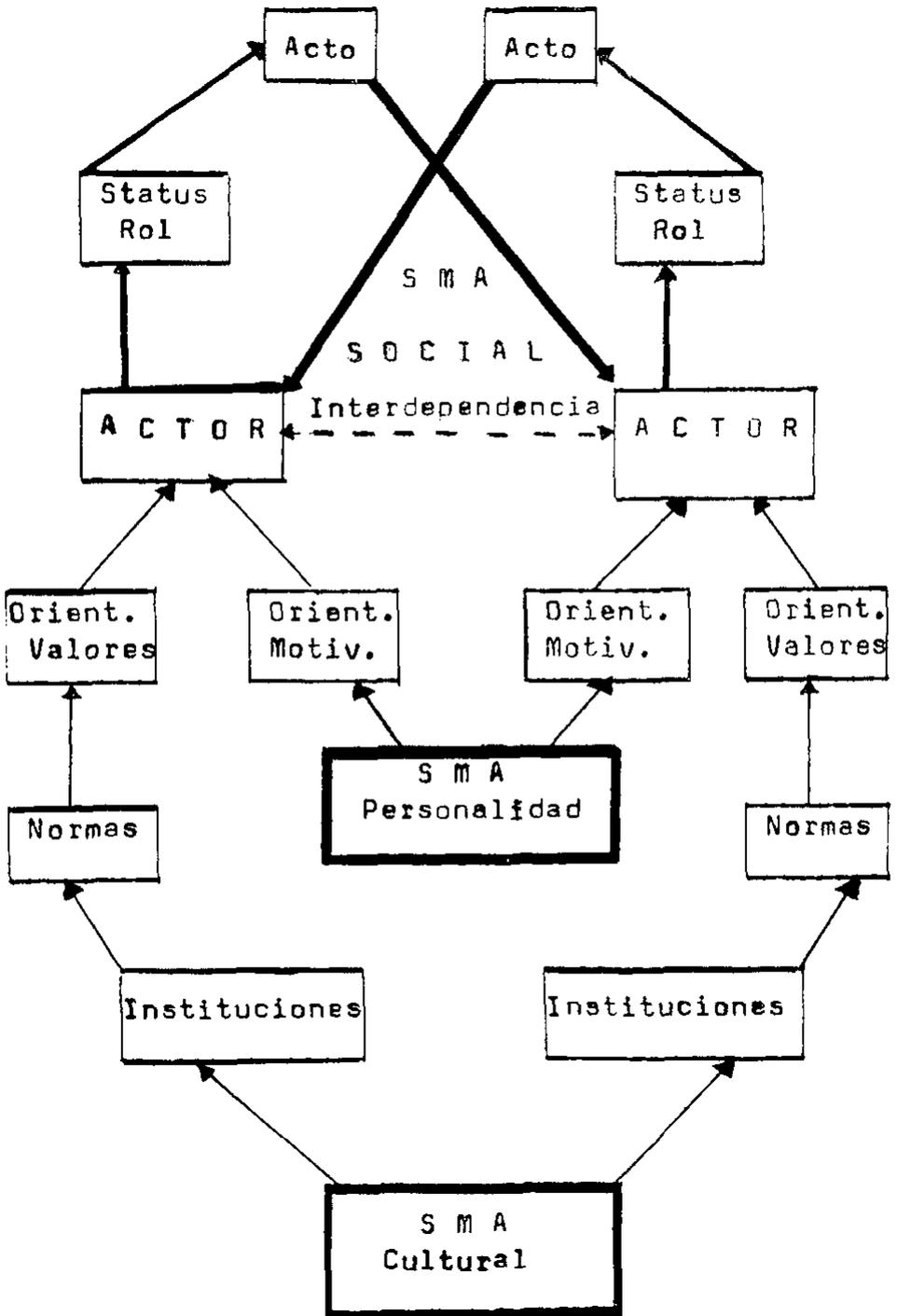
ACTO Interdependencia
STATUS Posición
ROL Papel
ACTOR Orientación Motivacional (Yo)
	. Orientación de los Valores
COLECTIVIDAD
INSTITUCIONES Normas

Resumiendo afirmaremos que existe un sistema general de la acción que comprende un sistema social que incide en la relación interdependiente entre actores; un Sistema de Personalidad centrado en los actores y un Sma cultural relacionado con las Instituciones.

Sistema de Acción Social (Vid pag posterior)

En dicho esquema vemos que el acto nacido del status —rol de cada actor sirve para que éstos se comuniquen, surgiendo así la interdependencia entre ellos (Sma Social). Vemos también que el actor es conformado por su orientación motivacional que como ya dijimos es la que surge de su yo personal. En este sentido podemos afirmar que el Sma de Personalidad incide en cada actor a la hora de actuar por su orientación motivacional. Por otra parte el actor actúa en función de su Orientación de Valores que le llega en forma de normas desde las Instituciones, las cuales atesoran la cultura. Es decir que el Sistema Cultural incide en los actores a través de las Instituciones y por medio de las normas y las Orientaciones de valor.

Es curioso observar y por ello hemos incluido el esquema anterior, como los tres Sistemas, el social, el personal y el cultural repercuten conjuntamente en el actor cuando éste actúa. De ahí que el intento teórico de Parsons se le conozca como Teoría General de la Acción, siguiendo su metodología el esquema del Análisis Estructural-Funcional. Sin embargo y como se ha visto, la inclusión del término acción no impide que el modelo parsoniano sea en extremo hierático, ordenado y que desprecie la posibilidad del cambio en un sentido dinámico constante, innovador, evolutivo, transformador, dialéctico en suma.



III.—AMPLIACIÓN DE LA PERSPECTIVA PARSONIANA Y POSIBILIDAD CRÍTICA

No nos ha movido ninguna pretensión exhaustiva ni tan siquiera un intento sistematizador de la teoría parsoniana. El apartado precedente supone el planteamiento mínimo, posibilitador de la finalidad propuesta. Lo pretendido ha sido en todo caso esquematizar el modelo parsoniano de Sistema Social como paso previo al desarrollo crítico que se pretende. Intentar dar una visión amplia de su teoría general de la acción supondría un mayor espacio y casi una repetición continuada de sus obras básicas³⁰ y la de sus críticos más relevantes³¹.

Una fundamentación marxista de la obra de Parsons aprovechando sus propias conclusiones, obliga necesariamente a basarse --al igual que todo principio de dicha índole-- en el Hombre o sea lo que Parsons llama el Actor. En efecto su desarrollo del concepto de «actor» deja un resquicio abierto para que se pueda ampliar su perspectiva teórica y elaborarla bajo unos presupuestos que serían aceptados por la crítica marxista.

Cuando hablábamos del actor veíamos que éste posibilitaba no sólo las acciones sino que también las orientaba; el actor --se podría decir ahora-- significa a la acción, la utiliza en función de sus fines, según la orientación que le procura. Esta orientación era de dos tipos: la motivacional y la de valor. Ahora bien la orientación debida a los valores supone que el autor ha interiorizado --o empleando la terminología psicoanalítica-- ha internalizado anteriormente dichos valores. Este fenómeno de internalización, de apropiación de los valores de la colectividad se realiza --según Parsons y tal como vimos-- a través de normas institucionalizadas. Pero --y quizás en contra de lo que nos pareció anteriormente-- el esquema parsoniano no se cierra, no se completa al decirnos qué elemento (la Institución) y qué función (la norma) procuran la orientación de valor. Además Parsons no nos dice nada acerca de cómo se forman estos valores que luego influyen en la orientación que el actor da a sus acciones. Parsons toma el valor como un real, como un dato para el actor, considerando innecesario cualquier razonamiento o explicación respecto a su génesis, a su sedimentación como tal valor.

³⁰ Especialmente: *El Sistema Social*. Rev. De Occidente. Madrid 1969.

Estructura de la Acción Social (2v). Edit. Guadarrama. Madrid.

Sobre T. Parsons: BLACK, M. (editor) *The Social Theories of Talcott Parsons*. Prentice Hall, Englewood Cliffs, N.Y. 1961.

³¹ Para una crítica de la obra de Parsons, consultar:

DAHRENDORF: *Sociedad y libertad*. Opusc. Cit. MERTON: *Teoría y estructura sociales*. Opusc. Cit. NADEL: *Teoría de la Estructura Social*. Opusc. Cit. WRIGHT MILLS: *La Imaginación Sociológica*. F.C.E. México 1961. COSER: *Las funciones del conflicto social*. F.C.E. México 1967. KADT, E: *Conflict et pouvoir dans la Societe*, en *Revue intertationale des Sciences Sociales*. UNESCO 1965. n. 3. Pgs. 485-505. DAVIS: *La Sociedad Humana*. Opusc. Cit..

Esta cuestión ha sido el motivo básico para ampliar la perspectiva parsoniana y posibilitar una crítica muy lejana a su propia concepción. ¿Cómo lo que llamamos Valores llegan a ser así considerados? Dislucidar este interrogante es el objetivo de estas líneas.

Alain Touraine piensa también que la Sociología es la «ciencia de la acción social»³², aunque dé al término acción un significado diferente o mejor dicho, una significación más amplia que la parsoniana. Touraine considera al igual que Parsons que la acción social sólo existe en cuanto «sea acción orientada hacia ciertos fines»³³ lo cual está de acuerdo con el esquema anteriormente presentado. La acción del actor supone un sistema social en cuanto dicha acción determina una interdependencia comunicativa con otros actores. La divergencia entre Parsons y Touraine se inicia como he dicho en la ampliación que el segundo hace del término acción. Parsons habla de acción como el elemento básico que conforma la estructura del sistema social; en cambio Touraine no considera sólo la acción como el átomo de la conducta social, como el resultado de una conducta orientada por valores, sino que con dicho término se refiere también y sobre todo a la acción que posibilita, que crea y genera de alguna manera los propios valores. En este sentido ampliamos la dimensión utilitaria del concepto acción a un campo que la escuela parsoniana deja evidentemente sin tratar. La acción se referirá a partir de ahora no sólo al resultado de la conducta orientada de los actores sino al motor activo que posibilita en el propio esquema parsoniano la génesis de los valores.

Parsons habla de los valores pero no en cambio de la acción que los crea. Touraine por su parte considera la teoría general de la acción como el edificio teórico que explica el origen de los mismos. En resumen, la teoría de la acción sirve en manos del sociólogo francés para determinar que acción genera los valores de la sociedad, los cuales a su vez orientarán la acción de los actores sociales, estando de acuerdo en esto último con Parsons. Sin embargo es obvio afirmar que teniendo en cuenta este enfoque interesa mucha más el primer tipo de acción pues ésta al ser posibilitadora de los valores, es de hecho condicionadora de la acción social humana. El motor de la acción del sistema social no es la acción social (como afirmase Parsons) sino la acción generatriz de los valores de la sociedad. Así mientras el funcionalismo estructuralismo estudia el funcionamiento y estructura de los Sistemas, la Teoría de la Acción de Touraine pretende explicar su razón de ser, la acción que promueve los valores y por ende la estructura y funciones de la Sociedad.

³² TOURAINE, A.: *Sociologie de L'action*. Editions du Seuil. Paris 1965. Pg. 7.

³³ *Ibidem*. Pg. 9.

Esto nos lleva a afirmar que la acción que crea los valores, al ser éstos inspiradores de la acción de los actores es anterior a la misma. O sea que primero hubo una acción que creó los valores y como resultado de éstos la acción entre actores sociales.

La cuestión que surge ahora es conocer qué actores realizan la acción que presupone el nacimiento de los valores. Touraine afirmara que esta acción generadora es realizada por los hombres, o por lo que él llama «sujetos-históricos»: «El sujeto histórico» no es un postulado de índole idealista ni ningún Absoluto Hegeliano, es en todo caso una categoría social como pudiera ser en la filosofía de Ortega el concepto de generación³⁴ o en la de Parsons el concepto de Sistema. «El sujeto histórico» es la «colectividad-actor» que con sus acciones generaron los valores que hoy orientan las acciones de nuevos actores que a su vez serán sujetos-históricos pues sus actuales actos posibilitan nuevos valores para las colectividades futuras.

Como se vé estamos en un sistema procesual en el que la acción de un sujeto histórico sirve para general valores los cuales a su vez modificarán en parte los valores que han orientado su actividad generadora. Las Instituciones como último elemento del sistema parsoniano posibilitarían una función retroactiva en el sentido de que promulgaría la concretización en forma de normas de dichos valores.

El problema último y esencial es conocer qué acción posibilita los valores sedimentados por los «sujetos-históricos»: o más claramente qué acción han de realizar los «sujetos-históricos» para ser ellos los actores **generadores de los valores.**

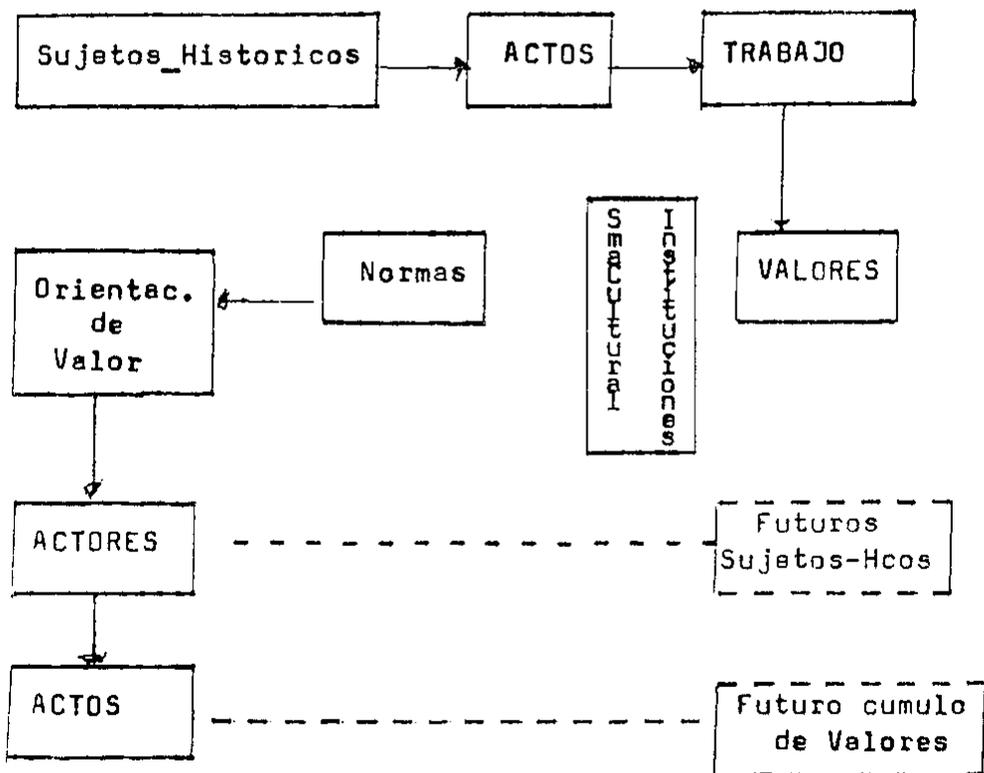
Esta acción, afirmara Touraine, no es otra que el trabajo. Es entonces el trabajo (génesis por otra parte de la praxis marxista) el acto que los actores considerados como sujetos-históricos realizan, y de donde nacen los valores que orientarán la conducta de los actores sociales.

Estamos pues ante un esquema eminentemente marxista de la Sociedad sin necesidad de haber realizado una crítica externa a Parsons, desde la perspectiva dialéctica. Hay que tener presente no obstante, que el considerar el trabajo como acto, al hombre como actor y a ambos como generadores de los valores, presupone evidenciar un papel preponderante a una realidad fruto de una praxis humana la cual es la única fuente del asentamiento ideológico o espiritual. La concepción materialista del valor es en este sentido plena y real.

³⁴ Ver la Obra de Julián Marías *El Método de las Generaciones*. Edit. Rev. de Occidente. Madrid 1961. Especialmente Pgs. 151 a 166 así como los dos apéndices con que concluye la obra. por fundamentar la teoría de las Generaciones como método.

Sólo resta ahora hacer la observación pertinente en el sentido de que hemos logrado establecer estas premisas ampliando la concepción parsoniana de la Sociedad, incluso sin quebrantar su concepción «ordenada» de la acción y aprovechando sus conceptos. En verdad creo que la anunciada crítica marxista desde dentro a la teoría de Parsons ha sido plenamente establecida.

NUEVO SISTEMA PROPUESTO DE ACCION SOCIAL.



Sentido Filológico y Sentido Simbólico

(Dos modos de lectura en la filosofía de Unamuno)

S. TRIAS MERCANT

I.—INTRODUCCION

En nuestros días Louis Althusser¹ ha planteado, en línea con los «maestros de la lectura» de las obras del saber —J. Lacan, G. Bachelard, G. Canguilhem, M. Foucault—, el problema de la *lectura filosófica*: descubrir, bajo la inocencia de la palabra hablada y escuchada, el «quiere decir» o *profundidad* de un segundo discurso. Así frente a la «lectura inocente», sin determinaciones, aunque sea lectura retrospectiva a través de un discurso actual, propone una segunda lectura que califica de *lectura sintomática*. Esta «descubre lo no descubierto en el texto mismo que lee y lo refiere, en un mismo movimiento, a otro texto, presente por una ausencia necesaria en el primero»². En otras palabras: se trata de formular ante un texto cualquiera las preguntas que no están en el texto, sino como «blancos» entre las respuestas expresas de aquél. La «lectura sintomática» constituye la redacción de otro discurso o segundo texto, articulado sobre lapsus del texto del escritor. El segundo texto del lector, que es ya un texto hermenéutico, constituye, primordialmente, una lectura filosófica.

¿Cómo determinar, sin embargo, con rigor metodológico ese segundo texto nacido de la lectura sintomática? Responder a la pregunta supone, para Althusser, señalar dos determinaciones teóricas. La primera urge «abandonar el mito espectacular de la visión y de la lectura inmediata»³ concibiendo el conocimiento como «producción». Es decir, leer no es sólo expresar de otro modo la letra del texto, sino desentrañarlo y, consecuentemente, dar lugar a un nuevo conocimiento. La segunda, más interesante para nuestro caso, aunque implica leer el texto desde el propio discurso del lector, excluye todo subjetivismo-idealista, modificador y deformante, puesto que la lectura no es más que el

¹ ALTHUSSER, L. *Para leer El Capital*. Ed. Siglo XXI. México. 1972. 5.ª ed.

² ALTHUSSER, L. *Loc. cit.* pag. 33.

³ ALTHUSSER, L. *Loc. cit.* pag. 29.

descubrimiento de la «ausencia del concepto bajo la presencia de una palabra como síntoma»⁴. Alcanzar el concepto en la presencia de la palabra no es un acto creativo, sino una normal «producción» desde y con una materia prima muy real.

También Unamuno distingue dos modos de lectura o, para ser más correctos, dos tipos de lectores. Unos, «los que leen como por obligación», son meros expositores y comentaristas, «santones de la crítica», como los llama Unamuno. Otros son los que leen «para penetrar en la eterna sustancia de una obra». Y éstos constituyen la clase de los filósofos y poetas. ¿Tienen estos modos unamunianos de lectura algún punto de «encuentro»⁵ con las lecturas que sugiere Althusser? ¿En el «quiere decir», el sentido althusseriano de *profundidad* coincide con el significado que da Unamuno a «eterna sustancia» de una obra? En un leer por leer, como diría Unamuno, en una lectura inocente, se pueden encontrar puntos de encuentro. Sin embargo, desde una rigurosa exégesis de textos nos percatamos que Althusser se sitúa, precisamente, en el polo teórico que Unamuno critica y rechaza.

Aclarar los interrogantes abiertos que hemos formulado supone analizar, desde la filosofía de Unamuno, y desentrañar las implicaciones de inteligibilidad lingüística que supone la lectura, notando que el lenguaje comporta en ella un mundo infinitamente más vasto que el que constituye la simple relación formal entre escritor y lector. El lenguaje en la lectura es como la materia de un mundo que se extiende sobre los siglos y más allá de mí mismo⁶. Es desde el lenguaje, mejor aun, desde la lengua, como planteará Unamuno la posibilidad de contextura entre escritor y lector. Y será la lengua la que objetivizará lo privado-personal en lectura. Desentrañar el significado que tiene en Unamuno el concepto de «lectura» en sus dimensiones *filológica* y *simbólica* implica alcanzar los distintos niveles de semantización que toda lectura comporta.

II.—LA DOCTRINA DEL SIGNIFICADO: «LO QUE SE DICE»

Uno de los puntos neurálgicos de toda lectura filosófica es conseguir una comprensión del texto a través del significado de las expresiones lingüísticas que lo componen. Comporta el «quiere-decir» que se esconde detrás de «lo-que-dice» la letra muerta del texto. La lectura compromete, por tanto, la transferencia de un discurso escrito o dicho a otro discurso objetivo (referencia de

⁴ ALTHUSSER, L. *Loc. cit.*, pag. 38.

⁵ TRIAS MERCANT, S. *Encuentros filosóficos de la teoría del lenguaje de Unamuno*. Papeles de Son Armadams, CCVIII. Julio: 1937 pp. 37-59.

⁶ MEYER, F. *La ontología de M. de Unamuno*. Ed. Gredos. Madrid: 1962. pg. 107.

las palabras a las cosas) o veritativo (relación de las palabras con otras en la proposición).

Unamuno plantea el problema del «quiere-decir» de la lectura desde un doble ángulo de perspectiva. Una cosa es «*lo-que-se-dice*», y otra, el «*cómo-se-dice*». En el primer caso —el que interesa de momento aclarar— se esboza la cuestión del significado desde una vertiente denotacionista, marcando la relación de las palabras con las cosas. Leer sería, en este caso, determinar la significación denotativa en cuanto las palabras *nombrian* a las cosas. En la base, por tanto, de una lectura de este tipo se encuentra una *teoría del nombre*.

La teoría unamuniana del nombre tiene dos caras, aunque, en el fondo, se complementan. Una, de matices sociológico-semánticos, según la cual el nombre indica prestancia social e, incluso, personalidad y modo de ser. Así sucede cuando el hombre es, no por su realidad ontológica, sino por su significación nominal⁷; cuando es «hijo de su nombre y no de sus obras»⁸. La otra cara comporta un tono epistemológico, según el cual el nombre es la transparencia del objeto conceptualizado, determinando una relación recíproca y reversible entre el nombre y el significado objetivo.

La significación denotativa señala una conexión intrínseca entre la cosa y su significación nominal. Los nombres se *refieren* a un objeto que les es propio. El nombre tiene carácter propiamente sustantivo; es la imagen de las cosas. El nombre representa la necesidad de colmar el mundo de significados y éstos nacen, evolucionan y mueren según sea el desarrollo del objeto que significan o el nacimiento de otros nuevos. Los nombres son testigos de la realidad porque son su envoltura verbal. Pese a moverse Unamuno en esta dirección, en otra ocasión parece apuntar a como si el nombre estorbara el desenvolvimiento dialéctico del concepto objetivo y aconseja, en consecuencia, usar en la ciencia de nombres griegos que eviten la asociación en la conciencia entre el nombre del objeto científico y su idea vulgar⁹.

El **convencionalismo**, por el contrario, sostiene una conexión arbitraria entre los nombres y sus objetos. El nombre es determinado por la costumbre, fruto de una producción humana. Es el encajonamiento nominal de doctrinas

⁷ Este asunto implica toda una problemática psicológica y sociológica, ajena a nuestra intención actual.

⁸ UNAMUNO, M. *La selección de los fulánez*, en «Viejos y jóvenes». Col. Austral; 4.ª ed. 1960. En esta misma obra añade: «Los hombres, como los libros, de ser los *nombres significativos*, debían ponérselos a posteriori, después de nosotros acabados» (pg. 116). En *Amor y pedagogía* (Col. Austral; 7.ª ed. 1959) añade: «En rigor, debería aguardarse a que el hombre diese sus frutos para ponerle nombre a ellos ajustado» (pg. 41).

⁹ «Es ventajosa en la ciencia la terminología griega, que no evocando en nuestra conciencia corriente y espontánea idea alguna vulgar por la asociación de un nombre, no impide la evolución del concepto científico» (*La selección de los fulánez*. *Loc. cit.* pg. 115).

nacientes¹⁰; el acomodar los conceptos objetivos a nombres previamente en circulación. El nombre, en este caso, carecería de un contenido significativo propio, quedando en una simple fórmula clasificatoria, en una etiqueta léxica de ordenación.

Unamuno se inclina por un «significacionismo lingüístico» de corte naturalista: «El nombre es, en cierto hondo sentido, la cosa misma»¹¹. Nombrar las cosas es dominarlas conceptualmente, penetrar su concepto o idea cuanto este nombramiento brota de «conciencia espontánea». El nombre es entonces el resultado de una intuición vital o de una dialéctica de la elección significativa que determina la dirección y el propósito de la propia vida¹². La convención dice relación con silogismo, con conciencia refleja, racionalismo¹³.

Para Unamuno el nombre está pegado a la realidad social hasta el punto de obstaculizar la evolución de un concepto científico o la comprensión de una obra por su enraizamiento excesivo en el ámbito social de la lengua en que ha sido pensada. En el fondo, la realidad no es más que la cosa filtrada por el espíritu humano. El ser de las cosas equivale en Unamuno a «tener conciencia de sí», es «serse»¹⁴. No es que Unamuno se decida ahora por un convencionalismo semántico contra el cual irónicamente recuerda el caso del sargento que enseñaba al soldado que, para fabricar un cañón, no había sino recubrir de acero un agujero, como también «revistiendo nombres hacemos personas»¹⁵ o, motejando ideas, construimos modelos filosóficos. Busca, Unamuno, en la lectura, un *personalismo* nominal. Así dirá que es más justo el nombre de hegelianismo, spencerismo, platonismo, aristotelismo, kantismo, que los de idealismo trascendental, espiritualismo, materialismo o racionalismo, para nombrar la filosofía de Hegel, Spencer, Platón, Aristóteles o Kant, porque los primeros nos dicen más propiamente el carácter personal del sistema del autor¹⁶.

Con el sencillo giro anterior Unamuno ha traducido la cuestión epistemológica de la denotación a un problema hermenéutico, haciendo jugar en la *lectura filosófica* no sólo la referencia nombre-objeto, sino también el horizonte contextual subjetivo de la relación hombre-nombre y objetivo cultural de lengua-habla. El aspecto subjetivo, dominado por una antropología en la que

¹⁰ *Sobre la filosofía española*, en «Almas de jóvenes». Col. Austral; 3.ª ed. 1958. pg. 43.

¹¹ *La selección de los fulánez*. Loc. cit. pg. 111.

¹² STACK, G.J. *Dialéctica de la elección en Kierkegaard*. Folia humanística. t. IX, 98 (1971), pp. 139-159.

¹³ «Convención es todo lo que se saca de conciencia refleja, de razón racionante, de silogismo» (*La regeneración del teatro español*, en «El caballero de la triste figura». Col. Austral. 4.ª ed. 1963).

¹⁴ UNAMUNO, M. *Sentimiento trágico de la vida*. Col. Austral.

¹⁵ *La selección de los fulánez*. Loc. cit. pg. 117.

¹⁶ *Sobre el fulanismo*, en «Vicijos y jóvenes». Col. Austral. 4.ª ed. 1960. pg. 72.

juega un papel capital el hombre, que lo es, en línea con Humboldt, por la palabra¹⁷, da entrada al sentido del autor en la hermenéutica del lector. Entonces cobra más importancia el lector que la lectura misma y, en esta dirección, la filosofía es primordialmente método para los lectores y método pedagógico-lingüístico, puesto que el lenguaje, en que se expresa, «encierra muy hondas enseñanzas»¹⁸. El texto, a diferencia del estructuralismo actual de Althusser, deja de ser un objeto de la ciencia analizable con un método científico, para ser en Unamuno una manifestación del sujeto. En esta línea es preciso distinguir en la *lectura filosófica* —y considerar también hermenéuticamente— lo íntimo y personal —pensamientos y sentimientos empapados por la «libertad enterrada»— y los frutos que se venden en mercado público, contactos interpersonales por medio del *lenguaje del mundo*, con los elementos de la sociedad, con el lenguaje de la sociedad en que vivo, el *lenguaje de aquellos a quienes me dirijo*¹⁹.

Esta distinción unamuniana entre las categorías subjetivo-conceptuales —«lo personal-privado», el «secreto» de la intimidad del hombre— y las categorías socio-lingüísticas —lo «social-público», el mundo sobre el cual vierte el filósofo sus pensamientos con el lenguaje del público, hace que el «quiere decir» que busca la lectura filosófica no pueda reducirse a «lo-que-se-dice» en ella, sino que implica también considerar el «cómo-se-dice». Los distintos usos distintivos del lenguaje son también condición de la unidad argumental del texto, cuando estos usos son reflejo de la individualidad inmersa en la totalidad. «No viene el contexto a justificar la frase, sino que ésta lo resume y corona»²⁰. Si la denotación acerca el lector, a través del texto, a la realidad, haciendo de la *lectura* una «semántica cosista», el «como-se-dice» nos lleva a una *lectura* en que se resaltan los actos del habla como conductas dentro de una situación total.

III.—LA ARTICULACION SEMANTICA: EL «COMO-SE-DICE»

Unamuno comprende que no basta a una lectura filosófica una referencia del tipo «nombre-cosa», sino que precisa también una articulación semántica sintáctico-pragmática. En otras palabras, una lectura hermenéutica no se re-

¹⁷ UNAMUNO, M. *¿Qué es la verdad?*, en «Soledad». Col. Austral, 3.ª ed. pg. 154. La frase de Unamuno: «El hombre es hombre por la palabra», es la misma que emplea Humboldt: «El hombre sólo por el lenguaje es hombre» (HUMBOLDT, W. *Obras*; V ed. acad. pg. 14. Cfr. STENZEL, J. *Filosofía del lenguaje*. Rev. de Occidente. Madrid; 1938. pg. 28.

¹⁸ *La crisis actual del patriotismo español*, en «Soledad», 3.ª ed. Col. Austral; 1956. pg. 92.

¹⁹ *El secreto de la vida*, en «Algunas consideraciones sobre la literatura hispanoamericana». Col. Austral, 2.ª ed. 1957.

²⁰ *La epopeya de Artigas*, en «Contra esto y aquello». Col. Austral, 4.ª ed. 1957.

suelve sólo por el contenido conceptual incluido en las frases o en el «argumento», sino también por el *enlace* de las mismas y el *uso* de ellas²¹. Unamuno expresa el concepto de «uso» según una gráfica metáfora: «No acuñar moneda, sino saber usarla»²².

Unamuno no es muy explícito al referirse al concepto de «uso», aunque está lejos de una filosofía analítica. Emplea los términos de *uso*, de *enlace* y de *tono* para explicar la *originalidad*, la *unidad* y el *contexto* de un escrito, principalmente cuando éste ha sido el resultado de una *previa interpretación* de otros textos, el desarrollo de «reflexiones sueltas» o la estructuración coherente sobre «pasajes de lecturas». En el fondo, la constitución de una *cadena hermenéutica* según la cual cada texto es el resultado de una lectura interpretativa previa y cada lectura no es más que «una interpretación de una interpretación en los términos en que esta interpretación ha sido dada»²². Es evidente que un texto montado con tales premisas no adquiere cohesión por su unidad argumental ni por la originalidad objetiva. Unamuno la busca por otro camino: por el camino pragmático e, incluso, fonético²³. La *originalidad* y la *unidad* brotan del uso y del enlace de las frases, como esfuerzo de concreción y formulación por el lenguaje para expresar los estratos subjetivos del espíritu del escritor en un todo coherente. El *enlace* demuestra que la palabra no retiene el pensamiento y menos todavía el sentimiento; al contrario aquél queda libre para nuevos enlaces y, en consecuencia, para nuevos significados²⁴. De ahí la articulación semántica y la posibilidad de distintos usos de una palabra conforme sean los enlaces de la misma en la frase. La frase se constituye así en la auténtica unidad del decir, definiendo y limitando la polisemia de las palabras.

Pero en la frase hay que considerar también otra conexión, la de tono y contexto. En este orden de ideas Unamuno aborda dos perspectivas. Una, la de que la frase resume en su contexto el sentido *relacional-sintáctico* o articulacional. La articulación semántica no tiene aquí un comportamiento sustantivo o conceptivo-argumental, sino que es la expresión del *tono*, considerado éste como predisposición de la conciencia en la dirección de infundir sentido y comprensión al todo lectivo. El *tono* impide el que nos quedemos en un aislamiento lingüístico, porque saca del fondo de la interioridad una dimensión

²¹ *Primera conversación*, en «Soliloquios» y «Conversaciones», pg. 10.

²² FOUCAULT, M. *Nietzsche, Freud, Marx*. Cuadernos Anagrama. Ed. Anagrama. Barcelona: 1970.

²³ Por STENZEL sabemos que en la época de Unamuno la filosofía del lenguaje tomaba cada vez más en consideración los matices de sonido y de tono (*Filosofía del lenguaje*. Ed. Revista de Occidente. Madrid: 1938, pg. 29).

²⁴ El concepto unamuniano de «enlace de frases» nos retrotrae a la tesis humboldtiana de la «incertidumbre de la palabra aislada».

psíquica como garantía de la frase y como condición de su comprensión. La «complejión tónica» es vínculo y cohesión de la frase como lo es el aro respecto de las duelas de un tonel²⁵. El tono, de esta forma, conexiona el habla interiorizada en el tiempo y garantiza la continuidad del pensamiento personal, armoniza el intérprete con la interpretación.

La otra perspectiva indica que la frase contiene y resume en su misma estructura contextual todos los sentidos posibles de comprensión total. Es la dimensión psicológico-cultural del contexto. Una frase no toma un significado determinado y excluyente por el contexto en que se inserta, sino, al revés, todas las posibilidades contextuales quedan condensadas y sintetizadas en el significado polimorfo de la frase. Así ejemplifica Unamuno que «una historia de la filosofía escolástica es un absurdo», porque en cada una de sus proposiciones —la distinción entre esencia y existencia, por ejemplo— queda resumido y condensado no sólo su significado filosófico, sino también el alcance de los significados teológicos y de las razones de sentimiento que las motivaron²⁶.

Evidentemente en una resolución como la precedente quedan implicados los géneros literarios. La misma obra de Unamuno se reparte entre novelas, narraciones, teatro, ensayos, artículos periodísticos y libros de versos, géneros en que la filosofía se acerca conversacionalmente a la colectividad. El diálogo, de una u otra forma, es núcleo de los géneros enumerados. En él la presencia de los interlocutores confiere el máximo de inteligibilidad a la lectura, porque en «lo dicho» se pone al lector y al escritor como hablantes. En esta conjunción de escritor/lector se desvela igualmente que a Unamuno le interesa mayormente el «modo de decir» que el género literario —forma estereotipada de expresar un pensamiento— y que los mismos «temas». El «modo de decir» el texto confiere unidad lingüística y coesión respecto al contenido y al género de expresión.

IV.—SENTIDO FILOLOGICO Y SENTIDO SIMBOLICO

Unamuno ha señalado dos tipos de lectura: la lectura-exposición y la lectura-filosófica. La primera es simple comentario literal; la otra comporta un entrañamiento en profundidad con el fin de alcanzar la «eterna sustancia» de la obra. Para ello se ha visto obligado a sugerir dos niveles de aproximación: el de «lo-que-se-dice» —testificación objetivo-lingüística de la sociedad— y el del «como-se-dice» —compromiso subjetivo de los usos del lenguaje—. Uno

²⁵ STENZEL, J. *Filosofía del lenguaje*. Loc. cit. pg. 71.

²⁶ *La educación*, en «La dignidad humana». Col. Austral; 6.ª ed. 1967. pg. 77.

y otro aspectos originan complementariamente una «semántica cosista» que, derivando de las palabras hacia las cosas, expresa un contenido conceptual, y una «hermenéutica filológica» que, desde la perspectiva de los usos lingüísticos, conexas las situaciones pragmáticas y las estructuras sintácticas de un texto. Ambos modos de lectura urgen dos sentidos de significación. Al comienzo hemos esbozado estos dos sentidos del lenguaje según la fórmula: la «palabra hablada» y el «quiere decir». En realidad: «lo que se dice» literalmente en el texto y «lo que no se dice» por quedar oculto por el inmediato decir. Foucault cree que este dualismo lingüístico es una característica inherente al lenguaje de las culturas indoeuropeas, porque provoca la sospecha de que el lenguaje no dice exactamente lo que dice²⁷. En estas condiciones es inevitable la duplicidad de sentidos: del sentido «que se aprehende» y del sentido «que está por debajo».

Unamuno también habla de dos sentidos: del *sentido filológico* y del *sentido simbólico*, y centra la división inquiriendo por la separación entre «lo que quiere decir» un autor en su obra y «lo que a los demás se nos ocurre ver en ella»²⁸. Este caso representa la influencia de la «colaboración» del lector en la obra del escritor, idea primeriza de Unamuno y sobre la que volverá más tarde, en 1914, en su novela *Niebla*²⁹. El lector es colaborador indispensable del autor, y no tanto porque la novela se hace en la lectura, sino porque aquél le añade algo suyo³⁰.

El *sentido filológico* contesta y aclara la «realidad circunstancial» del texto; determina «lo que quiere decir» el autor de la obra. Un texto nace dentro de unos límites cronológicos, geográficos y sociológicos muy precisos. Va dirigido, por otra parte, a los lectores que pueden situar intuitivamente la obra dentro de aquellos límites de tiempo, de espacio y de cultura³¹. Desentrañar en otra época y en otro espacio cultural que el de la obra su «sentido filológico» es buscar su sentido literal, quedándose en su literatura y en lo que tiene de temporal y de particular el texto³².

²⁷ FOUCAULT, M. *Nietzsche, Freud, Marx*. Loc. cit. pg. 24.

²⁸ «¿Qué tiene que ver lo que Cervantes quisiera decir en su Quijote, si es que quiso decir algo, con lo que los demás se nos ocurre ver en él» (*Sobre la lectura e interpretación del Quijote*. Col. Austral. Ed. 1958. pg. 139).

²⁹ «El alma de un personaje de drama de novela o de novela no tiene más interior que el que le da... —Sí, su autor. —No, el lector» (*Niebla*. Col. Austral. Ed. 8.ª, 1958. pg. 167).

³⁰ HARRIET, S. Stevens y GUILLON, R. *Introducción a Niebla*. Ed. Taurus. Madrid: 1967. pg. 14.

³¹ «Cervantes escribió su libro en la España de principios del siglo XVII y para la España de principios del siglo XVII...» (*Sobre la lectura e interpretación del Quijote*. Loc. cit. pg. 141).

³² *Sobre la lectura e interpretación del Quijote*. Loc. cit. pg. 141-143.

Un texto sólo tiene un «sentido filológico»³³, que es el sentido nacido de la «interpretación escrupulosa»³⁴ del filólogo. No cabe ambigüedad semántica, porque no hay posibilidades de elección. El «sentido filológico» determina la escrupulosa situación del texto en las circunstancias ambientales de su nacimiento, circunstancias irrepetibles por ser pasadas y porque fijaron el texto en una significación concreta e inalterable. La filosofía de Descartes o de Kant, por ejemplo, quedaron fijadas en épocas históricas dispares, no repetibles, en lenguas diferentes, en circunstancias sociales ajenas al momento presente. Una lectura de las mismas no comporta sino una determinación de sus límites históricos de fijación. El «sentido filológico» es, por tales circunstancias, único; define y desentraña el ajuste lingüístico entre el pensamiento y los sucesos históricos que lo motivaron. El «sentido filológico» de la filosofía de Kant es hoy sólo una muestra de museo que «pretende *restablecer* en toda su pureza y exactitud histórica»³⁵ el texto primitivo.

Para Unamuno hay otro sentido más importante: el *sentido simbólico* que define «*lo realísimo de (la) realidad ideal*» de un texto, respondiendo, no a lo que quiso decir el escritor, sino a lo que ve en él el lector, situado en una realidad circunstancial muy diferente³⁶. El «sentido simbólico» es el resultado de un análisis simbólico.

El análisis simbólico se basa —como han demostrado serios estudios sobre el romanticismo—³⁷ en dos conceptos claves: el de *sentido* y el de *pluralismo de significaciones*. La noción de «sentido», alejándose proporcionalmente de la razón ideal matemática, se convierte en un modelo arquetípico-histórico de actitudes humanas, sobre el cual se proyecta la esencia del contenido cultural a analizar³⁸. El concepto de «pluralismo de significaciones» pretende una asunción y promoción de contenidos culturales dentro de un conjunto histórico. En este sentido tal pluralismo comporta una «galería de símbolos» en la que cada uno de los cuales remite a otros, definibles por elementos de sentido. El «pluralismo de significaciones» implica así una serie de «correspondencias precisas entre un signo particular y un contenido semántico»³⁹.

³³ «Para el filólogo, un texto no tiene más que un sentido» (*Conversación primera*, en «Soliloquios y conversaciones»). Loc. cit. pg. 11.

³⁴ *Conversación primera*. Loc. cit.

³⁵ *Sobre la lectura e interpretación del Quijote*. Loc. cit. pg. 140.

³⁶ «Y como Don Quijote no podía ser en la Inglaterra del siglo XIX, pongo por caso, lo mismo que en la España del siglo XVII, se ha modificado y transformado en ella, probando así su poderosa vitalidad» (*Sobre la lectura...*). Loc. cit. pg. 111).

³⁷ BEGUIN, A. *El alma romántica y el sueño*. FCE. México: 1951. SERRES, M. *Hermès ou la communication* Ed. de Minuit. París: 1968.

³⁸ SERRES ha puesto de manifiesto que los análisis simbólicos del siglo XIX escogen sus modelos en la historia mítica, simbolizando, por ejemplo, en Apolo, en Dionisos, en Electra, en Edipo, la totalidad de la esencia de un contenido cultural de significación. (Loc. cit. pg. 23).

³⁹ SERRES, M. Loc. cit. pg. 31.

También en Unamuno el concepto de «*sentido simbólico*» supone una serie de correspondencias entre un símbolo particular, concreto e histórico, y un contenido semántico. El «sentido simbólico» de un texto es lo que hace decir lo que no dijo el texto mismo, porque permite re-crear su significado fuera del texto. Unamuno dirá muy concretamente que permite «formarse la figura de Don Quijote fuera del Quijote»⁴⁰. El «sentido simbólico» es el sentido poético, en busca de la entidad cordial del texto, que «ha venido viviendo, transformándose, acrecentándose y adaptándose a las diversas necesidades de los tiempos en el seno de la conciencia colectiva de los pueblos»⁴¹. Y esta es la razón por la que el «sentido simbólico» es dinámico y, en su dinamicidad, inventa otras formas de conocimientos y otros sistemas doctrinales e, incluso, juega con el *contrasentido* semántico como influjo constructivo de vertientes distintas de pensamiento filosófico⁴². En la lectura de Kant, para seguir con el ejemplo usado con anterioridad, como en la lectura del Quijote, el «sentido simbólico» es escudriñamiento de las ideas que suscita en la mente del lector el texto del escritor. Un texto filosófico, según su «sentido simbólico», puede promover nuevos sistemas no contenidos en el mismo, pero sugeridos implícitamente en el lenguaje con que se expresa.

La última afirmación de Unamuno nos hace tropezar de nuevo con la tesis de Althusser, según la cual —como ya indicamos— las preguntas de ahora se formulan sobre los «blancos» implícitos en las respuestas del texto analizado. Pero también ya indicamos la diferencia con respecto a Unamuno. Mientras éste hace hincapié en el «acto creativo» del «sentido simbólico», Althusser habla de una normal «producción». Esto permite encuadrar la lectura althusseriana dentro de un «análisis estructural» según el cual el objeto-dado es reconstruido como modelo de la estructura (= conjunto operacional con significación indefinida) que ha sido previamente aislada en sí misma y por sí misma. Por el contrario, la lectura unamuniana encaja dentro de un «análisis simbólico» como «proyección de una compacidad de sentido dentro de un único arquetipo compacto (= conjunto concreto con significación sobredefinida), situado en un origen histórico lo más arcaico posible»⁴³. Esta ligera comparación urge precisar, como clave, el concepto de «lectura e interpreta-

⁴⁰ *Sobre la lectura...* pg. 141.

⁴¹ *Sobre la lectura...* pg. 140 y 142.

⁴² *Primera conversación*. Loc. cit. pg. 11. El empleo positivo del «contrasentido semántico» es una idea que ya estaba implícita en la filosofía anterior a Unamuno. Cfr. FLEW, A. *Philosophy and language*, en «Essays in conceptual Analysis». Ed. A. Flew Londres; 1955). HARRIET, S. y GULLON, R. (*Introducción a Niebla*. Loc. cit.) han usado la misma idea para aplicarla a la creación novelística (pg. 14).

⁴³ SERRES, M. *Hermès ou la communication*. Loc. cit. pg. 23-24.

ción» simbólica en Unamuno.

El análisis simbólico construye modelos concretos en el interior mismo del campo analizado, refiriéndose, a través de ellos, más que a relaciones formales internas, a su contenido. Si una lectura estructural *reconstruye* por medio del análisis los elementos culturales a partir de una forma, la lectura simbólica llega a la comprensión porque *reconoce* en los modelos originarios los contenidos culturales que analiza. El modelo es así la referencia que hace comprender el texto. Los grandes pensadores del siglo XIX (Hegel, Nietzsche, Freud, primordialmente) buscaron sus modelos en la historia mítica y los establecieron como *símbolos* representativos de un contenido cultural de significación. Así Apolo, Dioniso, Edipo, son símbolos concretos que marcan la correspondencia con un contenido semántico cultural⁴⁴. Lectura e interpretación son, por tanto, «reencuentro» del sentido del texto por medio de las tipologías de símbolos que se han establecido como modelos.

Unamuno encaja perfectamente en esta corriente del siglo XIX. También como Hegel, Nietzsche o Freud busca su modelo simbólico en la historia, aunque literaria, desde el cual leer e interpretar significativamente la relación única de simbolizante simbolizado. Si el psicoanálisis dio significado al inconsciente y a sus manifestaciones tipológicas mediante una galería de símbolos, la epistemología quijotesca de Unamuno —porque el quijotismo es «todo un método, toda una epistemología, toda una lógica» e, incluso, una ética y una estética—⁴⁵ ha dado significado a una filosofía cultural y a sus expresiones por medio del símbolo de la «Locura quijotesca». El *Quijote*, «caballero de la Locura», es el símbolo del espíritu de toda una filosofía que pugna contra el reinante racionalismo europeo aupado por los «hidalgos de la Razón»⁴⁶.

Para la filosofía del siglo XIX el símbolo hermenéutico era un arquetipo histórico-concreto que significaba el contenido cultural analizado. Unamuno, en esta línea, se cuida de aclarar que el Quijote es también un arquetipo vivo. Como símbolo no es una «idea abstracta» ni «mero abstracto engendrado por exclusiones», sino «concreción y resumen vivo de realidades»⁴⁷ concentradas

⁴⁴ Recordemos como caso concreto las maravillosas páginas de la *Emmenología del espíritu* de Hegel sobre la «eticidad»: Ley humana/ley divina, hombre/mujer, hermano/hermana, conceptos que se aglutinan arquetípicamente en torno al símbolo de Antígona.

⁴⁵ *Sentimiento trágico de la vida*. Col. Austral. 11.ª ed. 1967. pg. 320.

⁴⁶ *Vida de Don Quijote y Sancho*. Col. Austral. 13.ª ed. 1964. pg. 13. Podría pensarse que el grito unamuniano de «Muera Don Quijote» es una objeción a todo lo que venimos diciendo. LAIN ENTRALGO, P. *La generación del noventa y ocho*. Col. Austral. 5.ª ed. 1963, más bien cree que este grito es la manifestación del «primer quijotismo» de Unamuno y que el quijotismo posterior no representa un cambio, sino otra matización del primero (pg. 212-213).

⁴⁷ *El caballero de la triste figura*. Ensayo iconológico. Col. Austral. 1.ª ed. 1953. pg. 67.

al máximo porque es un «hombre-símbolo»⁴⁸. Como tal símbolo individualiza prototípicamente el «alma colectiva» y el «modo espiritual del pueblo». Y es el carácter de concreción de realidades el que determina, precisamente por su máxima concentración que lo hace ideal, dos modos de ser —el «vulgar y corriente» y el «intenso y eficaz»⁴⁹ y, consecuentemente, dos modos de comunicación y de significación hermenéutica: el «literal» y el «íntimo»⁵⁰.

Ya aislado el *símbolo* de dentro de la cultura del pueblo y de dentro de su lengua puede construir Unamuno su filosofía cultural quijotesca y desarrollarla⁵¹.

Desarrollar la filosofía cultural quijotesca es *reconocer* en el *símbolo- Quijote* los contenidos culturales que se analizan. Así ante el problema de la filosofía española la lectura simbólica desentraña el sentido profundo que hace aparecer esta «filosofía... como la expresión de una tragedia íntima análoga a la tragedia del alma de Don Quijote, como la expresión de una lucha entre lo que el mundo es, según la razón de la ciencia nos lo muestra, y lo que queremos que sea, según la fe de nuestra religión nos lo dice». Según este símbolo leerá e interpretará también Unamuno la religión cristiana y sus manifestaciones mariológicas⁵², la misma mística⁵³ e, incluso, cierta teología⁵⁴. Como Hegel hizo entrar en su *Fenomenología del espíritu* toda la historia cultural bajo la comprensión de las «figuras de conciencia», Unamuno igualmente esboza el significado de algunos momentos histórico-culturales conforme a través del símbolo del Quijote. Así reconoce en el quijotismo la *lucha* Reforma/Contra-reforma, Edad Media/Renacimiento⁵⁵, la pelea entre religión y fe/racionalismo ilustrado⁵⁶, etc.

⁴⁸ Ibid. pg. 73.

⁴⁹ *Sobre la lectura e interpretación del Quijote*. Loc. cit. pg. 140.

⁵⁰ Ibid. pg. 141.

⁵¹ «Y hay una filosofía y hasta una metafísica quijotesca y una lógica y una ética quijotesca, y una religiosidad —religiosidad católica española— quijotesca. En la filosofía, es la lógica, es la ética, es la religiosidad que he tratado de esbozar más de sugerir que de desarrollar en esta obra» (*Sentimiento trágico de la vida* pg. 218).

⁵² «¿Qué era, en efecto, la caballería que luego depuró y cristianizó Cervantes en Don Quijote, al querer acabar con ella por la risa, sino una verdadera monstruosa religión híbrida de paganismo y cristianismo, cuyo Evangelio fue acaso la leyenda de Tristán e Iseo?» (*Sent. trágico de la vida*, Loc. cit. pg. 166).

⁵³ «¿Y la misma religión cristiana de los místicos... no culminó acaso en el culto a la mujer divinizada, a la Virgen Madre?» (Ibid. pg. 166).

⁵⁴ «¿Qué es la mariolatría de San Buenaventura, el trovador de María?» (166).

⁵⁵ Ibid. pg. 236.

⁵⁶ Ibid. pg. 239.

V.—EL SIMBOLO: HOMOSEMANTISMO

Es curioso comprobar como M. Foucault en una lectura estructuralista —«arqueológica»⁵⁷ de las ciencias humanas acude también al «símbolo- Quijote» para señalar la ruptura entre dos universos de conocimiento. Sin embargo, esta circunstancia no puede ni debe confundirnos. El quijotismo estructuralista de Foucault no se parece en nada al quijotismo simbólico de Unamuno, aunque ambos buscan ese «más allá» de la letra, pensando que el mundo es una «página espontánea»⁵⁸ que puede ser desentrañada sólo por «quienes saben leer»⁵⁹. Es en ese «saber leer» precisamente donde arranca la más urgente diferencia entre ambos. Para Foucault o para Althusser y todo el estructuralismo contemporáneo se precisan unos conocimientos y unas técnicas hermenéuticas mediante las cuales se pueda hacer hablar a los signos y descubrir su sentido. Para Foucault, Don Quijote, prisionero de un siglo al que no pertenece, descodifica el mundo a través de una textura ya prescrita⁶⁰. El sujeto cuenta muy poco. En cambio la vinculación funcional del objeto analizable lo es todo. Para Unamuno, en cambio, Don Quijote representa el peso permanente de cultura⁶¹ que se abre en una interpretación cordial al pasado, acude redi-vivo al presente y se lanza prospectivamente al porvenir. El Quijote mismo es significativo por su carácter simbólico. Y desde él no es preciso traducir signos a conceptos, sino que su «homosemantismo» ocupa el espíritu del lector y, en un rebasamiento de las formas puramente semiológicas, alcanza ese más allá alegórico, subyacente a todo sentido inmediato. La verdad del texto no se alcanza mediante una descodificación de signos, sino por medio de una vivencia, en el espíritu del lector, del símbolo.

Rastrear este último significado es alcanzar el sentido unamuniano de la filosofía como poesía y literatura y, al mismo tiempo, como filología. En *Amor y Pedagogía* podríamos encontrar el punto de partida. Cuenta que Don Avito estaba preocupado por el nombre que debía poner a su hijo recién na-

⁵⁷ FOUCAULT, M. *Les mots et les choses*. N.R.F. Paris: 1966. Trd. esp. Ed. Siglo XXI. 1966.

⁵⁸ Ibid. pg. 43.

⁵⁹ Ibid. pg. 44.

⁶⁰ GUEDEZ, A. *Foucault*. Ed. Universitaires. Paris 1972.

⁶¹ LAIN ENTRALGO, P. *La generación del noventa y ocho*. Loc. cit. pg. 213. Un estudio muy interesante sobre símbolos y literatura es el de FERNÁNDEZ, A.-R. *Símbolos y Literatura*. Traza y Baza: 1 (1972) pp. 109-117. Para nuestro caso es fundamental el apartado IV, «Simbolismo y estructuralismo», de la segunda parte (*De la imagen y el símbolo en la creación literaria*. Traza y Baza. 2 (1973) pp. 37-60). En este apartado defiende el autor el antagonismo entre simbolismo y estructuralismo, pese a intentarse en nuestros días esfuerzos por lograr una concordia.

cido. Era un verdadero problema⁶². Consultó al filósofo y, después de algunas consideraciones, se decidió por un nombre *simbólico*. Lo llamó «Apolodoro», que significa «verdad y vida». En esta breve narración afloran los componentes de la química filosófica de Unamuno que debemos combinar: hombre, verdad, vida y nombre.

⁶² «Ya tenemos al sujeto, y ahora surge el primer problema, el del nombre» (*Amor y Pedagogía*; III. Col. Austral; 1959).

NOTAS

Influencia de Serlio en los trabajos de Carpintería Barroca en Palma de Mallorca

JUANA M.^o PALOU

LUIS PLANTALAMAR

INTRODUCCION

En 1537 se edita por primera vez, en Venecia, la obra de Sebastiano Serlio Boloñés, que representa una reforma de las rígidas reglas del Renacimiento¹. Esta obra, gracias a sus múltiples ediciones en diversas lenguas, y al uso de numerosas de sus ilustraciones, obtuvo gran difusión, así como una aplicación práctica por toda Europa, y como elemento de ésta llegó a la recién descubierta América².

A Mallorca llegaron también ejemplares de la obra de Serlio, ya que en la Biblioteca Pública Provincial de Palma existen dos ejemplares³, procedentes seguramente de los fondos adquiridos por los hechos políticos del siglo pasado.

Se conoce ya la influencia de Serlio en algunas obras de Palma de Mallorca, todas ellas de tipo escultórico y arquitectónico. Este trabajo se centra, sin embargo, en las obras propias de carpintería de época barroca, en las que se observa la continuación de la escuela tradicional gótico-mudejar, que se une con la corriente italianizante, que culmina en estas realizaciones del Barroco a que nos referimos, dentro de una línea de regularidad y proporción.

CANCEL DE LA IGLESIA DE SAN FRANCISCO

En la techumbre del cancel de la entrada de la Iglesia de San Francisco de Palma, puede apreciarse que se reproduce una composición formada por cruces, exágonos y rombos, similar en estructura a otra techumbre existente en

¹ WURTENBERGER, Franzsapp: «*El Manierismo. El estilo europeo del siglo XVI*» versión española de R. Santos Torrella y A. Ribara). Editorial Rauter, S. A. Barcelona. 251 pg.

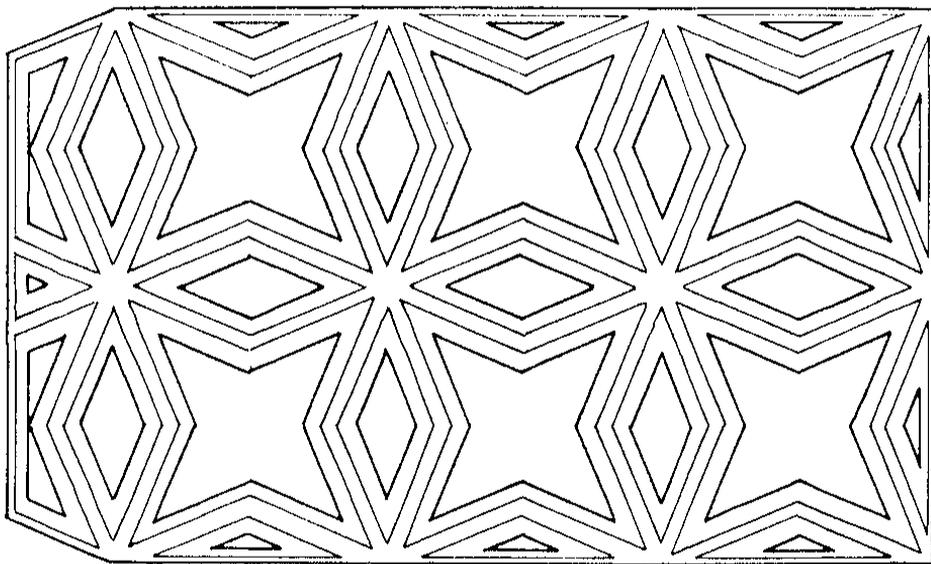
² SEBASTIAN, Santiago: «*Techumbres mudéjares de la Nueva Granada*». Cuadernos del Valle (1). Facultad de Filosofía, Letras e Historia. Universidad del Valle. Editorial Pacifico. Cali-Colombia. 1965.

³ Biblioteca Pública Provincial de Palma. n. 10.397 y 10.398. correspondientes a las ediciones venecianas de 1560-1568 y 1544, respectivamente.

la iglesia de Santa Margarita de la misma ciudad, policromada ésta última; en San Francisco la madera se presenta desnuda y sus proporciones son regulares, si bien la estructura de sus listones moldurados, así como la decoración de tipo estalactítico que centra los octógonos de ésta, coloca al ejemplar dentro de la corriente barroca, sin menguar por ello en nada su severidad, propia del arte mallorquín.

PUERTA EN LA CASA N.º 1 DE LA CALLE DE FORTUNY

En el patio de la casa n.º 1 de la calle Fortuny hay una pequeña puerta secundaria, que ha sido decorada con motivos geométricos, formados por rombos entrelazados que describen entre ellos una estrella de cuatro puntas. Este mismo motivo aparece en el libro de Serlio como perteneciente a uno de los mosaicos del templo de Baco y no en el repertorio de artesonados.

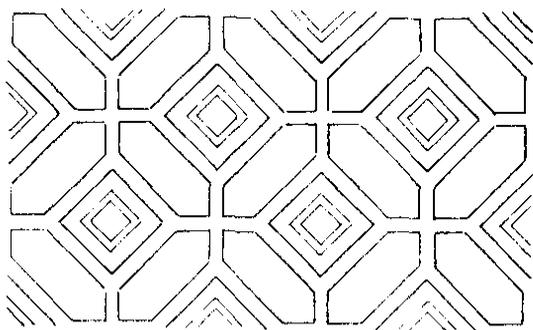
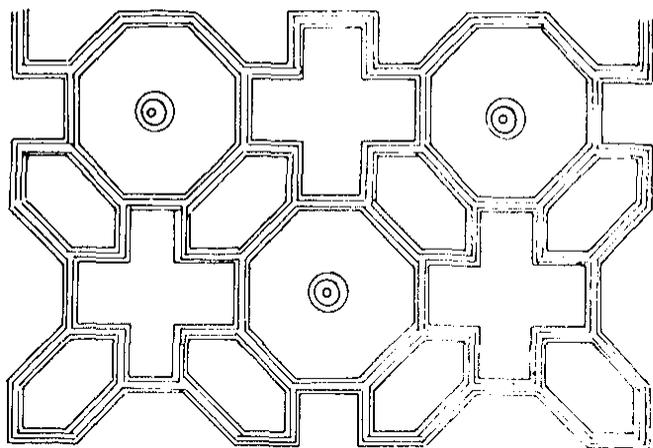


Estilísticamente puede colocarse ya en época del Barroco, dada la complejidad del perfil de los listones que forman la composición. Esta decoración se presenta exenta de policromía y de la carnosidad y profundidad clásicas en en el Barroco.

CANCEL DE LA IGLESIA DE SANTA CATALINA DE SENA

En la línea de los dos anteriores, o, tal vez, algo más avanzada debe clasificarse la techumbre del cancel de Santa Catalina de Sena, consistente en una serie de exágonos alargados entrelazados, que dejan entre ellos un cuadrado,

centrado éste, a su vez, por un motivo de tipo piramidal. Características similares presentan las puertas de la sacristía de la misma iglesia, si bien sus motivos no los encontramos en la obra de Serlio.



Esta estructura, como en los anteriores casos, no es más que la adaptación de uno de los motivos dados a conocer por Serlio, siempre dentro de un sentido de proporción más regular.

ENCUADRE CRONOLÓGICO Y ESTILÍSTICO

Estas obras citadas, tanto por su estructura, que adquiere cierta grandiosidad ya teatral, como por su tratado, pueden clasificarse como plenamente barrocas, por lo que nos vemos tentados a considerarlos como de fines del siglo XVII, o, incluso, del siglo XVIII, todo ello teniendo en cuenta el conservadurismo propio del arte insular.

Antes de terminar es necesario hacer constatar que la obra de Serlio continuó influyendo en las manifestaciones artísticas de la isla, como lo prueba un autógrafo de uno de los ejemplares de los libros anteriormente citados, y que dice así:

«A uso de fray Miguel de Petra, capuchino, año 1792. Quien lo aplica a la librería de su convento».

En la muerte de Miguel Angel Asturias

FRANCISCO J. DIAZ DE CASTRO
Departamento de Lengua y Literatura

«Arcángel amoroso,
detrás de ti, la hora de mi muerte,
¡Reténla! ¡Soy dichoso!
No la dejes pasar, Arcángel fuerte,
Combate con tu espada, mata al tiempo,
Será luz lo que tú opongas.
Arcángel misterioso,
o libertad compacta, por ser ella
la tiranía peor, la más oscura
de cuantas padecemos...

La noche me da miedo, Por la noche
puede venir silente, sin natura,
a cerrarme los ojos para siempre.

... Y si pasa,
verás luchar al hombre
con la muerte brazo a brazo,
Trataré de quitarle la guadaña
y de infundirle ojos, que me vea
convertido en rival, en esqueleto
de huesos luminosos y candentes...

(M. A. Asturias, Fragmentos de «Oración al Arcángel de mi nombre», de «SIEN DE ALONDRA», Ed. Aguilar, Obras Completas, Tomo I, pág. 980).

Sin duda es éste uno de los poemas en que Miguel Angel Asturias expresa de manera más personal y a la vez más clara, la reflexión ante el espejo de la propia muerte. Escrito hace más de veinte años, nos revela, entre el sentimiento general de pesimismo que se desprende de la magia de su palabra narrativa, el impulso esencial y laborioso de la vida, el reto aéreo al tiempo que ha cesado de cebar destrucciones en su cuerpo.

No hace todavía un año desde que cayó Pablo Neruda, arrastrado por las pesadas aguas de la marea que removió la tierra de Chile hasta sus raíces. Ahora, Miguel Angel Asturias, su figura paralela desde siempre, cuya identidad llegó Neruda a tomar para escapar a Francia en momentos difíciles, se ha reunido con él fuera de la historia. El tiempo no los ha perdonado, como no perdona a nadie: Preciso es recordar aquí las figuras de Gabriel Marcel y Jacques Maritain, desaparecidos también no hace mucho.

Las olas de ese tiempo vulnerante, las absurdamente necesarias olas del tiempo, han arrancado a la roca americana sus pedazos personales. La «tiranía peor, la más oscura de cuantas padecemos», ha triunfado sobre aquellos que a

su manera lucharon contra innecesarias y más mezquinas tiranías humanas. Sus palabras permanecen, sí, —«feliz el río que pasando queda», diría Jorge Guillén—, pero los hombres se han disuelto. La esencia de Miguel Angel Asturias —como la de Neruda— es ya una amalgama durable de seres creados por él.

Recuerdo su presencia aún no anciana ni agotada, aquí, hace apenas tres años, hablando de sí mismo en una librería nuestra, impresionándonos a todos con su dulce, gruesa voz de maíz, con el misterio fatigado de unos ojos negrísimo, con la caída abismal de su nariz hastiada de ventear miserias e injusticias en el mismo ser de su pueblo y de su origen.

Imprecedero ejemplo ha quedado, no sólo para el escritor, sino para todos los hombres, de quien sólo se realizó a través de su existencia adentrándose en los problemas de su tiempo y de su pueblo, traduciendo viva en su creación la idiosincrasia trágica de una raza dura. De ahí que París no sea, a mi juicio, el lugar idóneo para albergar la materia de su cuerpo. Tierra guatemalteca debería abonar con sus sustancias materiales el hombre Asturias, como humanas existencias abonó con su obra, demostrando una vez más que el arte vivifica si asume en sus entrañas el servicio de un pueblo y de una idea. Por eso están fuera de duda la eficacia y el alcance de una obra que Asturias expresó como el «vocero de su tribu». Si éstos son lo fundamental, los premios lo corroboran, y Asturias los tuvo; primero el premio Lenin de la Paz (1966), y luego el Nobel (1967). La conjunción de ambos nos revela la amplitud universal de su mensaje, más allá de cualquier limitación de orden temporal, estético o ideológico.

La identificación con su pueblo es realmente lo que potenció toda su creación literaria, desde la denuncia de la figura arquetípica del dictador en «El Señor Presidente» (1922, 1925, 1935 y 1946), hasta la expresión mítica americana de «El espejo de Linda Sal» (1967). Si Asturias buscó una meta a lo largo de su vida y de su obra, ambas efectivas en lo político y lo artístico, ésa fue la de expresar la agonía social de Hispanoamérica a través de una búsqueda a todos los niveles —humano, mítico, estético, moral, existencial, filosófico...— del ser, individual y colectivo, de las razas que habitan el continente.

El mensaje fue éste. Las maneras de su voz, sus tonalidades varias, discutidas después al irrumpir con su potencia la nueva visión —igual en su sentido, sin embargo— de escritores como Fuentes, Vargas Llosa, Cortázar o García Márquez, expresan a la vez la realidad y el sueño de los seres y de la propia palabra, la magia temporal e intemporal de unos mitos comunes, el

lenguaje directo de unos personajes simbólicos de toda Sudamérica, y la elaboración expresionista y a veces misteriosa del escritor que asume plenamente sus tareas.

Miguel Angel Asturias ha muerto. Sirvan estas palabras de réquiem emocionado para su figura, que ha dejado de existir para devenir esencia perdurable.

INDICE

Página

ESTUDIOS

- Aspects Internationaux de Majorque durant les derniers siècles
du Moyen Age, *por Charles-Emmanuel Dufourcq* 5 ✕
- Don Juan de Austria y Cataluña, *por Fernando Sánchez Marcos* 53
- Reflexiones sobre el escribir: A propósito de Henry Miller,
por Francisco J. Díaz de Castro 77
- Contribució a l'estudi de la població medieval mallorquina II
por Joan Miralles Monserrat 99
- Génesis de los valores en la Sociología de Parsons,
por Antonio J. Colom 125
- Sentido Filológico y Sentido Simbólico, *por S. Trias Mercant* 139

NOTAS

- Influencia de Serlio en los trabajos de Carpintería Barroca en
Palma de Mallorca, *por Juana M^a Palau y Luis Plantalamor* 153
- En la muerte de Miguel Angel Asturias, *por Francisco J. Díaz de Castro* 157

